

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

COUROUBLE Léopold, *La Maison espagnole*, 3^{ème} édition, Bruxelles : J. Lebègue et Cie, 1904.

Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à :

http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles_Courouble_07-11-2018_14-43-03_corrected.abbyy.pdf

Troisième édition.

LÉOPOLD COUROUBLE

La Maison Espagnole



BRUXELLES

J. LEBÈGUE & C^o, ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46

—
1904



LA MAISON ESPAGNOLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

CONTES ET SOUVENIRS. (Epuisé.)

ATLANTIQUE IDYLLE. (Epuisé.)

NOTRE LANGUE, nouvelle édition revue et augmentée.

MES PANDECTES, avec une préface d'Edmond Picard.

EN PLEIN SOLEIL, impressions d'Afrique. (Epuisé.)

PROFILS BLANCS ET FRIMOUSES NOIRES, impressions congolaises, nouvelle édition avec 9 gravures hors texte.

IMAGES D'OUTRE-MER, carnet de voyage, avec 7 gravures hors texte.

LA FAMILLE KAEKEBROECK.

I. LA FAMILLE KAEKEBROECK, nouvelle édition avec une préface d'Eugène Demolder.

II. PAULINE PLATBROOD, nouvelle édition avec une préface de Georges Eekhoud.

III. LES NOCES D'OR, nouvelle édition.

IV. LES CADETS DU BRABANT.

EN PRÉPARATION :

LE MARIAGE D'HERMANCE (La Famille Kaekebroeck).

LA LIGNE DES HESPÉRIDES.

20
LÉOPOLD COUROUBLE

La Maison Espagnole

SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE

(5 GRAVURES)

BRUXELLES

J. LEBÈGUE & C^{ie}, ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46

1904

Justification du tirage.



A NOTRE GRAND POÈTE
A MON CHER AMI
ALBERT GIRAUD.



LA MAISON ESPAGNOLE.

LA MAISON ESPAGNOLE

I

Rue des Chartreux, une façade en briques rouges surmontée d'un double pignon à redans.

Porte cochère, massive jadis, flanquée de bornes écorchées par la roue des chars et polies par les ketjes riders.

Entrons.

Large vestibule à trottoirs; antichambre surélevée de quelques marches, dallée en pierres noires et blanches.

Au rez-de-chaussée, trois vastes salles lambrissées à hauteur d'appui et une office ; aux étages, des chambres spacieuses, des mansardes et des greniers énormes.

Abrégeons cette affiche de notaire.

Donc, une maison « cossue », l'archétype des maisons bourgeoises de la ville basse, un hôtel du passé entretenu avec révérence, propre et net du haut en bas à force de balais, de seringues, de loques à « reloqueter » !

C'était la demeure de mon aïeul maternel. Elle échut à mes parents ; c'est là que s'écoulèrent mon enfance et ma jeunesse.

*
* *
*

La fortune changeante nous l'a enlevée ; mais je la revois souvent en rêve : car, bien qu'elle existe toujours, elle a subi d'impor-

tantes restaurations qui ont un peu adulteré son architecture de jadis.

Le plan Anspach recula d'abord la façade, que l'on rajeunit par des bossages de pierre blanche et en laissant à vif la chair rose de ses briques ; puis, dommage plus cruel, les démolisseurs rasèrent son vieux jardin, l'un des plus beaux du vieux Bruxelles.

Ce jardin me tient surtout au cœur : mes souvenirs m'y ramènent sans cesse « d'une aile obstinée. »

Il avait une superficie d'un demi-hectare environ. Très simplement dessiné, il se partageait en deux pelouses de belle étendue : l'une, en forme d'oreille, toute plane avec des massifs de rosiers en arbre, de rhododendrons, et de-ci de-là quelques antiques poiriers qui portaient de si bonnes bergamottes ! L'autre, ornée de buissons de houx

et de lilas; celle-ci montait en pente douce jusqu'à un plateau au milieu duquel se dressait un élégant pavillon entouré d'un bocage d'où s'élançait, sur la gauche, un acacia gigantesque, deux fois centenaire pour le moins, et dont les ramures étaient souvent blessées par la foudre.

Tout autour de ces gazons aussi vastes que des prairies, serpentaient les chemins bordés de seringuas et de grands arbres, principalement des tilleuls, qui masquaient les propriétés voisines.

Mais ce qui faisait de notre jardin un séjour de perpétuel enchantement pour moi, c'est qu'il était margé, sur une longueur de près de cinquante mètres, par la Senne qui coulait en profond contre bas.

De ce côté, un mur très peu élevé laissait apercevoir les maisons de l'autre rive, tout

un noir fouillis, une eau-forte de bicoques en bois dressées sur d'innombrables pilots, pourries, sordides, se bousculant hors de l'aplomb et dont les petites fenêtres aux vitres crevées et crasseuses se pavoisaient en toutes saisons de guenilles magnifiques.

Un terrible tapage de bâtons écurant le ventre des tonneaux s'échappait de ces mesures lacustres où de volumineux brasseurs vêtus d'un pilou encroûté et confit, besognaient sans relâche, triturant, mélangeant, clarifiant les glorieuses bières bruxelloises.

En hiver, les brassins faisaient d'odorants brouillards qui stagnaient longtemps au-dessus de la rivière.

Mais, encore que le mur ne fût pas méchant, il ennuyait quand même notre curiosité. De fait, il nous déroba le plus

intéressant, c'est-à-dire le flot dont on entendait seulement le doux rigolage, ou bien le petit fracas au temps des grosses pluies.

Aussi, quelle joie d'ouvrir furtivement l'une des portes pratiquées dans le mur, et de regarder couler l'eau lente, l'eau limoneuse et lourde charriant mannes, chapeaux, bouchons de paille, charognes tuméfiées, toutes épaves lamentables qui nonchalamment dérivait en valsant dans les remous gras aux reflets prismatiques, pour disparaître enfin là-bas sous le pont de la Carpe, à moins qu'elles ne fussent arrêtées dans leur navigation par les pilotis vermoulus ou ne vinssent s'enlizer dans la bourbe des berges !...

Et puis, c'étaient des rats énormes, velus comme des loutres, qui nageaient, la

fouurrure éparse et flottante, en faisant un long sillage...

Mais l'on pense bien que cette contemplation, émue d'un brin de vertige — car la porte ouvrant presque au raz du jardin, était, par contre, très haute sur la rivière — ne durait que l'espace d'une rêverie de gosse, c'est-à-dire quelques secondes; bientôt, des idées moins spéculatives, des idées géniales — des *gamineries* comme les appellent dédaigneusement ceux qui ne sont plus assez jeunes pour les comprendre — levaient dans notre cervelle.

Il y avait d'abord le jeu des ricochets à quoi nous employions les plus jolis cailloux du chemin. Puis c'étaient les grosses pierres, laborieusement remuées il est vrai, mais qui savaient récompenser votre effort d'un si beau « plouf » à panache! Les steamers en

papier, descendus à l'aide d'un fil et tout de suite emportés comme des plumes, procuraient aussi quelques minutes agréables. Recueillir la bonne eau de Senne dans une dame-jeanne était encore une distraction qui ne manquait pas d'intérêt. Enfin, cracher dans le fleuve, j'entends le mot « cracher » dans son acception la plus large — cracher de toutes les manières — ce n'était pas non plus un passe-temps qui ne fût plein d'à-propos et digne d'un petit encouragement, surtout quand les eaux étaient à l'étiage!

Par malheur, ce numéro très amusant terminait d'ordinaire la récréation : il était rare qu'à cet instant de plaisir suprême deux mains brusques ne s'abatissent sur vos épaules. Et l'on se retrouvait soudain enfermé dans un noir ergastule, asile héréditaire des araignées poilues, des horribles

mille-pattes, des perce-oreilles à la corne caudale et des bleuâtres cloportes !



Mais un attrait invincible, plus fort que la crainte du châtement, m'obligeait bientôt à rouvrir cette porte et cela en dépit de l'énorme cadenas dont un naïf serrurier avait renforcé son loquet.

D'ailleurs, ce ne fut pas toujours le charmant plaisir de voir couler l'eau qui m'induisit en désobéissance, ce fut souvent aussi la pitié.

Que de chiens, épuisés de fatigue, hurlant de froid et de faim sur des ilots de boue au milieu de la Senne, nous avons sauvés de la noyade ! Oh les pleurs lamentables, le jappement tour à tour enragé et plaintif de ces

petites bêtes jetées à la rivière à cause de leur laideur ou pour le plaisir féroce de contempler une agonie ! Cela retentissait en nous comme un appel impérieux. Qu'importe si l'on nous prend pour une vieille fille ! Nous oserons avouer que les chiens — les vilains chiens surtout — furent toujours nos chers amis. Jamais ils ne se trouvent en perdition sous nos yeux sans que nous leur portions secours.

Une fois, en l'absence des maîtres de la Maison Espagnole, j'organisai le sauvetage d'un roquet roux. Ce fut compliqué, presque dramatique.

Le petit chien aboyait depuis la veille et c'était bien lui que j'avais entendu lorsque Bertine m'emmenait coucher.

Mais la jeune bonne, en bordant mon lit, m'avait à demi rassuré : « Och, c'est encore

une fois cet embêtant Minos qui fait endèver la levrette d'à côté ».

En effet, notre Minos — un gros matou, rayé comme un zèbre, sauvage comme un tigre, et que personne n'apprivoisa jamais, hormis les chattes — était bien capable, accroupi sur le chaperon du mur, de narguer la chienne du voisin, ce qui la jetait dans une colère effroyable.

Tout de même, ce soir-là, je fus long à m'endormir.

Le lendemain, en ouvrant les yeux, j'entendis les mêmes cris plaintifs et je ne doutai plus cette fois qu'il ne s'agit d'une petite bête en détresse, bien que Bertine, empressée à me contredire, inventât de nouvelles histoires. En un clin d'œil, je fus habillé et bondis dans le jardin fraîchement reverdi par le printemps.

Je grimpai sur le grand acacia pour examiner la rivière. La Senne, très grosse, coulait avec une rapidité bruyante, un air de torrent; une foule d'épaves filaient à grande vitesse et sans tourner. Les pilotis qui supportaient les maisons de bois étaient à demi submergés. Soudain, en amont des bicoques, au fond d'une niche creusée dans le mur au ras de l'eau, j'aperçus un petit chien jaune qui grelottait de tous ses membres. Il s'était roulé en boule, comme font les bêtes malades; par moment, il sortait la tête de son poil pour hurler d'une voix rauque et mourante. Bien sûr, il allait périr.

Très ému, j'appelai :

— Finette!

C'était peut-être son nom, car il se redressa aussitôt, se mit à frétiller en m'apercevant, à japper, à aboyer.

— Attends, attends, je vais revenir !

Je dégringolai de mon belvédère, et, plein d'agitation, je courus conter l'événement à l'équipe de jardiniers qui faisaient en ce moment la toilette des arbres et des chemins. Mais ces hommes stupides, au gros nez de schnikeurs, haussèrent les épaules. Appuyés sur leurs rateaux, ils souriaient à mes discours et se moquaient de ma voix franquillonne.

J'étais désespéré et je me lamentais sans parvenir à persuader personne quand un jeune homme sortit brusquement d'un parterre de rhododendrons :

— Eh bien, moi, je vais une fois aller voir avec mon échelle...

C'était le fils du patron, Joeske, comme on le nommait familièrement.

Déjà, je l'entraînais. Il monta sur le mur.

Longuement, il inspecta la rivière, tandis qu'au pied de l'échelle je trépignais d'impatience.

— Hé, dit-il enfin, on ne sait pas l'avoir dehors. Ah ! si on avait une barquette, alors oui...

Au même instant, il héla un brasseur qui se montrait à l'une des fenêtres d'en face, et lui désigna le petit chien dont je continuais d'entendre les jappements, exaspérés maintenant par l'espoir de la délivrance.

L'homme se pencha sur la rivière et lança quelques mots flamands incompréhensibles.

— Hein, qu'est-ce qu'il dit ?

— Il dit comme ça qu'il ne faut pas se risquer. C'est trop « *praculeus...* »

Je suppliai Joeske de n'en rien croire :

— Il doit y avoir un moyen... Il y a tant de moyens !

En attendant, je n'en découvrais aucun.
Et le garçon de répéter :

— Ah! si on avait une barquette, alors oui...

Le jardinier ne sortait pas de là. Il m'impatientait à la fin avec cette phrase monotone.

Le péril du pauvre animal m'inspirait ; je m'écriai tout à coup :

— Et si on prenait une « cuvelle » de Trinette?

A cette idée, Jocske fronça les sourcils en signe de profonde réflexion :

— Où est-ce qu'elle est? dit-il brusquement.

Je le menai en toute hâte dans la buanderie où il y avait un choix de cuveaux de tous modèles. Son regard se fixa immédiatement sur une belle cuve aux épaisses douves de

chêne cerclées par deux bandes de cuivre. Le jeune homme la renversa, martela du poing toutes les parois, puis, sans plus d'hésitation, il l'emporta sur son épaule.

Frémissant d'espoir, je courus en avant pour ouvrir la porte du mur.

Le chien aboyait toujours : il n'était pas trop tard. Pourtant, il me sembla que la rivière avait encore grossi ; l'eau atteindrait bientôt au refuge de la pauvre bête : il n'y avait donc pas une minute à perdre.

Vite, j'allai chercher des cordes que le jardinier noua bout à bout de manière à former un long câble qu'il attachà à l'une des poignées de la cuve.

Par bonheur, il y avait encore un peu de berge ferme au pied de notre mur ce qui permit au jeune homme d'y établir solidement son échelle.

Alors, enjambant le seuil de la porte, il descendit avec précaution, la cuve posée sur sa tête.

Cependant, intrigués par ces manœuvres, les jardiniers avaient abandonné leur travail et s'étaient approchés de la fenêtre. L'un d'eux, saisi d'inquiétude, tenta de dissuader son jeune maître d'une entreprise qui apparaissait vraiment téméraire. Mais le garçon, arrivé sur la rive, s'occupait déjà à lancer son esquif.

Il comprit tout de suite que l'étrange bateau n'avait aucune stabilité et exigeait du lest. Un des ouvriers courut chercher quelques moellons avec quoi l'on arrima le canot. Ce n'était pas tout : il fallait encore des avirons. On trouva facilement deux longues perches qui faisaient l'affaire.

Alors Joeske cria :

— Past op, jounq ! Et tenez bien la corde savez-vous !

Tous ces préparatifs avaient amené aux fenêtres les habitants des maisons lacustres. Et c'était une tapée de belles trognes rabelaisiennes qui éclataient rieuses et vermeilles dans l'encadrement des planches noires.

Les quolibets allaient bon train, mais mon ami n'y prenait pas garde. Appuyé sur ses deux bâtons, il résistait de toutes ses forces au courant et remontait la rivière, le cap sur le petit chien qui frétillait à présent et poussait des cris de joie.

Il avait déjà dépassé les dernières bicoques quand soudain une perche trop enfoncée dans la vase s'échappe de sa main.

Un cri sort de toutes nos poitrines ! Le cuveau file dans le courant. Nous voulons le retenir par la corde...

Elle rompt !

Cette fois, les gros brasseurs ne riaient plus. Il était impossible au jeune homme de se diriger au moyen d'une seule gaule : il eût fait chavirer l'esquif qui, avec son fond plat, ne demandait qu'à se retourner. Le jardinier avait conservé son sang-froid : il plantait énergiquement son unique bâton devant lui, s'efforçant de stopper.

Mais à chaque fois, le cuveau virait par babord ou tribord et reprenait en tournoyant sa course de dérive.

Tout à coup, emporté dans un courant oblique, il cingla dans la direction des mesures où sûrement il allait se fracasser contre les pilots.

Heureusement, Jocske a vu le danger : il lève sa gaule qu'il pointe sur l'obstacle comme une lance de chevalier et le choc est amorti. Il

embrasse le pilier de bois. Le voilà arrêté !

Les brasseurs, bonnes gens après tout, lui tendent aussitôt un autre bâton, laissent tomber dans la cuve une nouvelle corde dont ils retiennent un des bouts. Tant bien que mal, le sauveteur se décramponne, attache d'une main le câble à la poignée de sa nacelle puis, lâchant le pilot de salut, il reprend le large, appuyé de nouveau sur ses deux béquilles.

Nous respirions.

Le hardi canotier déployait une vigueur extraordinaire. En quelques minutes, il eut refait le chemin si fâcheusement rebroussé et atteignit enfin au refuge du petit roquet qui d'un bond sauta dans le cuveau. Affolé de joie, l'animal gémissait, se dressait contre la poitrine de son sauveur, léchait sa figure avec une frénésie délirante.

Le jeune homme, les mains embarrassées des avirons, était fort empêché de se soustraire à ses caresses furieuses ; il avait beau faire une grosse voix, la bête ne se calmait point. Il finit cependant par l'immobiliser entre ses genoux.

En ce moment, les ouvriers de la malterie nous lancèrent leur corde, ce que voyant, Jocske releva ses bâtons et s'abandonna au courant. Alors nous le halâmes avec prudence et quelques minutes après, aux applaudissements de tous les spectateurs, il gravissait l'échelle en tenant le petit chien jaune par la peau du cou :

— Le voilà, dit-il simplement en déposant l'animal dans mes bras.

Et je m'élançai dans la cuisine où Trinette servit au naufragé une pâtée succulente, une pâtée comme pour un King Charles !

* * *

« Marin d'eau douce » !

Voilà une boutade rebattue dont je n'ai jamais goûté le sel depuis ce sauvetage mémorable ; car elle me rappelle toujours l'héroïque petit jardinier, affrontant la noyade pour satisfaire le caprice d'un impérieux enfant.

Brave Jocske ! Hélas, il n'est plus. J'appris plus tard qu'il s'en était allé au Brésil pour faire de la grande culture et qu'il y avait succombé victime des mauvaises fièvres.

C'était une nature calme, hardie, foncièrement bonne. Brave Jocske ! Il n'était guère bavard et pourtant j'éprouvais un charme très vif à travailler auprès de lui chaque fois que la belle saison le ramenait dans notre jardin. Il m'avait appris à planter des

semences, à repiquer des quarantaines, à tailler, à greffer les arbres.

Brave Joeske! En bon horticulteur, il fréquentait assidûment le jardin botanique et connaissait jusqu'au nom latin de la plus insignifiante renoncule. Mais il réservait le meilleur de son admiration à la flore tropicale assoupie dans les grandes serres du plateau.

Les palmiers, les cactus, les arbres hérissés de lances et de glaives, toute cette végétation bizarre, hostile et guerrière, le sortait de sa taciturnité habituelle et il s'animait parfois en la décrivant.

Il aimait aussi beaucoup les fleurs qu'il savait agencer et faire valoir en des parterres charmants qui dénonçaient un vrai coloriste. Mais, parmi toutes, il s'était épris encore une fois d'une étrangère, de la « Victoria Regia »,

cette fleur puissante qui s'épanouissait en ces temps lointains dans la serre en couronne du « Zoologique ».

C'était sa passion, sa princesse lointaine. Combien de fois, ai-je écrasé mon nez de gosse contre les vitres suantes de la serre pour assister à l'éclosion de cette plante monstrueuse ?

Aujourd'hui, je ne la regarde plus sans éprouver une sorte de malaise et comme un serrement de cœur. Elle fascine. C'est une nymphœa enchantée qui reçoit son fluide de quelque nouveau Klingsor.

Et n'est-ce pas cette ondine de l'Amazone, qui attira mon pauvre ami Joeske dans ces contrées merveilleuses d'où il n'est point revenu ?

II

A droite de la façade intérieure, bombait une vaste serre appuyée sur trois fûts de maçonnerie que dissimulaient des glycines et des bignonias. On eût dit une cage accrochée au mur.

Elle était de plain pied avec l'office tandis qu'on y montait du dehors par un élégant escalier de fer dont la rampe m'apprit tant de « rétablissements » difficiles !

C'était l'orangerie, comme on continuait à l'appeler, bien que les orangers qu'elle abri-

taït jadis fussent morts en même temps que mon grand père. Elle ne contenait pas de plantes tropicales, n'ayant pas de thermosiphon. Par contre, elle foisonnait de fleurs indigènes; sur des gradins, toute une variété de géraniums, de capucines et de *vlierebloemen* pressaient leurs pots d'argile rose et fêtaient le printemps bien avant le 21 mars.

Mais le plus bel ornement, le joyau de ce jardin d'hiver, c'était sans contredit une vigne gigantesque, vieille de plusieurs siècles; son tronc énorme, tout filamenteux et tortu, sortait comme un boa par un trou percé dans la voûte du parquet, pour se déployer sur le mur blanc, tel un éventail, en une multitude de branches coursonnes dont les premières étaient plus grosses que le poing d'un homme.

Le pied, invisible, se trouvait sous la serre

dans le hangar formé par les piliers de soutènement ; on l'avait entouré d'une armure, sorte de crinoline de métal, afin qu'il ne lui arrivât aucun dommage ; tout autour, la terre était soigneusement remuée et arrosée ; c'était de ce bon humus noir de l'ancien temps comme on n'en fait plus. D'ailleurs, la bourbe de la Senne, qu'on y ajoutait sans compter, constituait une fumure de première qualité, pleine de suc nutritifs. Aussi la vigne florissait-elle : il n'y avait point de treille plus vigoureuse et on la citait avec emphase dans tout le quartier St-Géry.

Quant à ses raisins, du Frankenthal authentique, ils formaient des grappes truculentes dignes de figurer dans le triomphe de Bacchus. Je n'y pense pas sans qu'ils m'évoquent les Thyades dionysiaques épreignant dans leurs doigts nerveux les fruits divins

dont le sang ruisselait sur leurs lèvres ardentes, toujours inassouvies !

Quel plaisir, quand, à la fin du méchant hiver, la vigne commençait à pleurer et puis à feuiller ! Quel parfum suave aussitôt qu'elle dressait ses girandoles scintillantes de pistils et de pollen dorés ! C'est alors qu'on la tailait avec respect, qu'on l'émondait de ses pousses gourmandes dont je suçais avec délices les tiges acidulées et les vrilles surettes.

Cependant, aux fleurs décloses se substituaient de menues perles vertes qui, grossissant et s'alourdissant chaque jour, faisaient bientôt pencher la grappe et lui mettaient la pointe en bas. Plus tard, on égrenait avec de fins ciseaux, et les baies moins serrées gonflaient à l'aise. Le soleil d'août les rosissait tour à tour jusqu'à ce que les grappes pesan-

tes apparussent enfin admirablement bleues sous la buée céleste de la pulpe.

La cueillette de la première grappe était un événement qui coïncidait d'ordinaire avec la célébration d'une fête de famille. Le pampre, coupé selon des rites solennels, trônait sur une pyramide de bergamottes hâtives, de pêches et de brugnons dressée dans une coupe d'argent au milieu de la table. Cela rayonnait, croustillait comme un Snyders.

Ce jour-là, les pâtisseries les plus délicates — les meringues de Chantilly, les bombes glacées elles-mêmes — ne laissaient pas que d'être un peu dédaignées. Toute notre gourmandise était bandée vers le dressoir magnifique ; nous aspirions au moment du partage de cette grappe noire, chaudement mûrie et sucrée par le bon, par le constant soleil de jadis. Ah, ce raisin-là, il n'était pas besoin

de le plonger d'abord dans un verre d'eau lustrale, ainsi que la méfiance vous oblige de faire dans les salles de restaurant ! Aucune empreinte de doigts, pareille à ces lignes qui figurent les mers cartographiques, ne déflo-rait son émail. Vierge de toute manipulation, il était sans souillure.

Et quelle saveur ! En ces temps-là, il n'y avait pas comme aujourd'hui du raisin toute l'année, du moins sur les tables bourgeoises ; c'était un fruit rare. Aussi, c'est bien l'une de mes plus exquisés sensations d'enfance que ce baiser du premier grain de Frankenthal, que je pressais sur mes lèvres à chaque été ; j'en goûte encore la liqueur fraîche et douce.

Et puis, les pampres se doraient sous le soleil d'automne. La treille flamboyait, les feuilles se gaufrèrent, se racornissaient, devenaient rousses, s'harmonisant aux grappes sombres.

Celles-ci étaient en telle abondance, qu'il fallait en hâter la cueillette de peur de la moisissure et surtout des mouches pilloteuses ; on les suspendait là-haut dans le fruitier, après en avoir prélevé une grosse part pour les cadeaux. Et les pauvres gens n'étaient pas oubliés.

Où est-elle cette jolie manne d'osier que j'allais porter avec Bertine chez les *pêkes* de l'hospice Sainte-Gertrude? (*)

Mais où donc est la bonne vigne elle-même? Hélas! elle est morte, non de vieillesse mais écrasée sous les gravats d'une atroce démolition!

Vigne familiale, tu es aussi un cher souvenir d'enfance, et c'est toi que je voyais, quand d'une plume timide, je m'essayais à décrire la petite serre du père Verhoegen, le bon cordier de la rue de Flandre!

(*) Etabli alors place du Vieux-Marché-aux-Grains.

III

Chaque fois que j'avais obtenu la croix d'honneur à l'école primaire de la rue du Boulet, on me promettait un « théâtre » en récompense.

Je choisissais toujours le théâtre de la Monnaie, parce que c'était le plus grand. C'est ainsi, qu'à peine au sortir de l'enfance, je vis Robert le Diable, la Reine de Chypre, Don Juan et le Robinson Crusoé d'Offenbach.

Certain soir, on décida de me conduire à l'« Alhambra » où je ne sais quel artiste de

renom donnait en ce moment des représentations d'Hamlet. Je fus très mécontent d'abord, car j'aimais le grand opéra par dessus tous les autres spectacles. Je boudai, mais on n'y prit pas garde. Et l'on fit bien, car ce soir-là j'entendis un mot charmant qui, pour la première fois, me mit en contact en quelque sorte avec la langue et l'accent bruxellois.

Ce mot savoureux, je ne l'ai pas oublié ; je m'en souviens toujours avec une vraie joie. Il se peut que je l'aie déjà conté quelque part. N'importe, je veux le conter encore après un bout de dissertation à la Banville !

* * *

Naïf et simple, purement instinctif, le peuple goûte seul au théâtre une jouissance

complète et suprême. Là, tous ses sentiments lui jaillissent à la peau.

C'est le public véritable. Aussi je pense qu'il faudrait réserver au peuple, dans tous les théâtres, beaucoup plus de sièges et presque tous les sièges.

D'ailleurs, personne de moins exigeant que lui. Pourvu que la pièce qu'il écoute soit une belle pièce, peu lui importe la mise en scène. Certes, les décors magnifiques et qui représentent à s'y tromper des places publiques, des châteaux, des forêts profondes, lui plaisent et l'enchantent. Mais cela vient-il à manquer, il s'en moque.

Car rien, dans la réalité, ne saurait approcher du beau que fait voir la seule poésie. On l'a dit justement, l'illusion est en nous et jamais en dehors de nous.

Par exemple, il suffisait que Shakespeare

écrivit sur une pancarte « Ceci est le forum, ceci est la forêt de Titania » pour qu'on le crût aussitôt et qu'on vit surgir en effet des monuments, des colonnades, ou bien des arbres pleins d'oiseaux.

Telle est la force de la poésie.

Des sceptiques objecteront peut-être que cela était bon autrefois, mais qu'il n'en va plus de même aujourd'hui que le peuple connaît des mises en scène prestigieuses. Je crois qu'ils se trompent, ou plutôt j'affirme qu'ils se trompent.

Précisément à propos de représentations Shakespeariennes, j'entendais soutenir un jour que le théâtre du tragique anglais ne « tenait » plus aujourd'hui devant le peuple, sans une figuration et une décoration fastueuses.

Il se peut qu'il en soit ainsi devant les

imbéciles. Mais devant le peuple, je réponds que c'est une autre affaire.

Et ce « mot » que je vais dire fera la preuve de ce que j'avance.

*
* *
*

Donc, on me mena à l'Alhambra pour voir Hamlet.

C'était l'époque où le théâtre, pauvre, peu fourni de toiles et d'accessoires, présentait sur la scène un aspect aussi lamentable que celui de la salle où craquaient à tous moments les fauteuils et les strapontins sous les spectateurs épouvantés. En ces temps disparus, c'était surtout la salle qui était machinée et pleine de trappes et de chausse-trappes !

Ce soir-là, le théâtre était comble.

Certes, je ne comprenais rien du tout à la pièce nuageuse, et les décors excessivement

sales laissaient mon âme peu émerveillée. Seule, Ophélie, qui était fort gentille, parvint à m'intéresser.

Quant au public, il acclamait Hamlet et ne prenait pas garde aux décors. Tout allait sans encombres, lorsqu'au milieu du troisième acte, six laquais apportèrent une estrade pour les comédiens du roi Claudius. Ils la fixèrent aux planches et s'en furent.

Alors, devant le roi, la reine et les seigneurs assemblés, les histrions jouèrent cette scène terrible du meurtre de Gonzague destinée à faire sortir le crime de Claudius « des retraites de son âme ». Terrifié, Claudius se lève et s'enfuit avec son épouse et sa suite.

En ce moment, les six valets reparurent pour enlever l'estrade et débarrasser la scène.

Mais voilà, l'estrade qui avait bien voulu venir ne prétendait plus s'en retourner. Elle se mit à résister aux efforts des valets si bien que la pièce s'arrêta. Les hommes poussaient, tiraient cette estrade du diable sans qu'elle bougeât d'une seule ligne. Exaspérés et transpirants, ils commandèrent tout à coup les manœuvres à haute voix, avec des godferdoumme !

Et la salle, ahurie, suivait cette nouvelle scène d'un réalisme imprévu.

Décidément, rien ne faisait, l'estrade aspirait au rôle d'immeuble.

Devant une telle résistance, Hamlet et le fidèle Horatio, oubliant leur personnage, allaient donner un coup de main, quand six machinistes noirs et velus comme des singes, jaillirent des coulisses et se ruèrent sur le meuble obstiné.

L'estrade ne remua non plus qu'un pan des Alpes.

Cette fois, les six valets et les six machinistes, violemment étonnés, délibérèrent. Puis, tournant autour de l'accessoire, ils cherchèrent le point ébranlable.

Attention ! Une poussée formidable !
Vingt-quatre bras furieux !

Mais l'estrade, tranquille, soutint ce nouveau choc sans même proférer un craquement de pitié.

Cependant, le Paradis commençait à s'agiter ; et voilà que tout à coup, dans le silence de la salle stupéfaite, tomba de l'uillekot, sur un ton de lassitude et d'impatience tout à la fois, cette phrase admirable qui montre bien quelle était l'indifférence de ce peuple pour la vaine mise en scène :

— *Och, mais laissez-le seulement !*

IV

Trinette, notre cuisinière, était laide, mais d'une laideur saine, reluisante, vivace. Elle n'avait pas la ligne comme on dit ; elle était d'un bloc, sans aucune vénusté de formes. Sa face rouge et large débordait de trivialité.

Trinette tenait certainement de la négresse par les cheveux crépus, le nez aplati et les grosses lèvres en groin. Par contre, elle avait les beaux yeux tendres et les admirables dents blanches de l'Africaine. De fait, voyageant depuis à travers le pays des Bason-

gominos, je rencontrai le long du Kasai force dames qui lui ressemblaient à s'y méprendre.

Malgré cette physionomie et cette tournure qui éloignaient plutôt les vellétés d'idylle, Trinette montrait cependant quelque prétention; elle se croyait assez désirable et s'abusait étrangement sur ses charmes. D'une coquetterie infiniment maladroite, toujours en train de colifichets et de chiffons, elle pavoisait sa laideur des plus criards rubans de manière à la mieux faire ressortir encore. Ses économies lui permettaient d'ailleurs une certaine dépense somptuaire.

Passionnée de musique, Trinette se rendait presque tous les dimanches au Théâtre de la Monnaie. *La Reine de Chypre*, *Faust* étaient ses opéras de prédilection. Que de fois l'ai-je entendue soupirer les romances

de Catherine Cornaro en tournant la mesure dans quelque onctueuse *pappe* !

Sa petite fortune, ses lots de villes, n'étaient pas un secret pour les galants du quartier ; toute une farandole d'agents de police s'agitaient autour d'elle en lui murmurant des propos d'amour.

Certes, Trinette aimait à flirter avec ces jeunes hommes par les soupiraux de la cuisine et de la cave ; mais au fond, ils ne l'occupaient guère et je pense qu'elle ne leur accorda jamais rien.

Un autre Jefke, moins frivole, croyait-elle, régnait sur son cœur ; c'était un douanier, plus très jeune puisqu'il avait dépassé la cinquantaine, mais qui semblait offrir à la tendre fille des garanties de « position » et d'amour durables. A la vérité, ce vieux Lovelace lui joua d'assez vilains tours ; c'était

bien l'être le plus emprunteur, le plus pail-
lard qu'il y eût au monde et jamais douanier
ne douana tant de Rosalies en leur promet-
tant la bague au doigt. Mais telle était la
fascination qu'il exerçait par ses belles
manières et ses galons de brigadier que
l'excellente fille passa toute son existence de
cuisinière à le chasser, à lui pardonner et à
le reprendre.

Au reste, Trinette, malgré quelques aspé-
rités de caractère, était la bonté même et je
le sais mieux que personne, moi qu'elle aima
d'un amour presque maternel, moi qui pou-
vais tout salir, tout mettre en déroute dans
sa cuisine si minutieusement écurée, si gai-
ment rutilante d'étains et de cuivres !

Ai-je dit que Trinette était un cordon bleu ?
Elle n'avait point d'égale dans les rôtis, les
étuvés et les soupes de prime. La sole nor-

mande était son fort ; là surtout se révélait sa maîtrise. Mais à cette époque, les poissons et les viandes les plus rares ne me chantaient guère ; ma gourmandise s'orientait plutôt vers les pâtisseries. C'est pourquoi je préférais Trinette dans la confection des tartes grillagées, des puddings — des *bodiques*, comme elle disait — et du cramique dominical.

Oui, c'est là qu'elle me semblait incomparable et montrait un génie bien supérieur à celui de Peau d'Ane !
.
.

* * *

Cependant la France avait déclaré la guerre à la Prusse.

Cette année-là, après les grandes vacances, je ne retournai pas au « bahut », tous les collégiens de Paris ayant été licenciés pour un terme indéfini.

« Chouette » alors ! comme nous disions au lycée.

Cette guerre affreuse qui restitua la paix à mon cœur en m'épargnant une année de bagne, fut au contraire chez Trinette et Bertine le signal d'une révolution sentimentale qui les anima soudainement d'une frénésie singulière. C'est alors que surgirent devant elles les blessés français, « Jefkes » surprenants et nouveaux, aux paroles d'or et de soie, qui passèrent un instant dans notre cuisine pour attendrir et troubler ces deux femmes jusqu'alors végétatives, et disparaître un beau jour, ne laissant à peine qu'un nom à murmurer tout bas !

On se rappelle les ambulances de la plaine des manœuvres, tout ce village de maisons volantes couvertes de carton bituminé, qui soufflaient des haleines de mort, des effluves de chloroforme et d'acide phénique.

Nous possédions alors, non loin de là, un joli cottage où nous nous installions d'habitude au commencement de juillet.

Or, il parut tout de suite à mes bons parents que notre beau jardin d'été, plein de bosquets et de tonnelles, embelli d'un étang rempli d'argyronètes, était un parc de plaisance tout désigné pour les promenades des blessés convalescents.

Donc, on adressa des invitations à l'ambulance. Elles furent acceptées avec empressement, et c'est ainsi que tous les jours, de trois à sept heures, nous recevions la visite

des pauvres soldats français martyrisés par les balles ennemies.

Pour eux, l'on décachetait les plus vieux flacons : Bordeaux, Porto, Rivesalte, Muscat de Frontignan. Ils trinquaient et devisaient doucement dans le quinconce, autour de la table rustique sur laquelle neigeaient les pétales des sureaux et des clématites.

Ah ! les bons bougres !

A peine remis de leurs blessures et béquillant encore, ils voulaient retourner à la frontière, adressaient des suppliques aux autorités militaires afin d'être réintégrés dans les cadres actifs ; oui, même ceux-là qui n'étaient plus que des manchots ou des jambes de bois !

Jamais ils n'abusèrent d'une cordiale hospitalité : ces pioupious, pour la plupart enfants du peuple, furent des exemples de

gratitude. Il y en avait de divers départements, et c'était une fameuse musique que tous ces accents réunis où le parisien brochait ses airs de flûte sur la langue trainarde des Tourangeaux et le patois chantant des Provençaux et des Bordelais !

Je ne les quittais guère ; j'aimais les voir filer leurs longues moustaches ; je passais de main en main, recevant avec orgueil d'affectueuses tapottes sur mes joues, regardé par de tendres yeux, pressé parfois convulsivement sur des poitrines que gonflait tout à coup le souvenir d'un enfant bien-aimé...

Quatre d'entre eux occupent encore une place confortable dans ma mémoire : ceux-là, il est vrai, demeurèrent plus longtemps à Bruxelles et continuèrent de nous faire visite en hiver dans la Maison Espagnole. Je n'ai pas oublié leurs noms : ils s'appelaient

Perret, Lorient, Palmet et Ben Ahmed le zouave.

Perret, vigneron de Figeac, dans le département du Lot, était un grand gaillard à la fois svelte et robuste. Il avait des yeux vifs, pétillants, pleins de gais éclairs. La franchise et la bonté éclataient sur sa figure glabre et luisante, très haute en couleur malgré le sang qu'il avait perdu en abondance. Une balle avait traversé ses deux cuisses.

Lorient était un couvreur parisien, petit, très maigre, vraiment chétif. Vingt ans à peine. Il y avait encore du gavroche dans son affaire. C'était l'orateur de la bande, un paradiste plein d'entrain, une fontaine d'anecdotes et de blagues. Un biscaïen lui avait cassé le bras gauche.

Palmet, un cuirassier très large et très lourd, venait des Cévennes. Celui-ci, timide

comme une fillette, souriait perpétuellement sans rien dire, d'un air excellent mais un peu niais. Il gardait dans sa poche l'éclat d'obus qui avait transpercé sa cuirasse pour s'incruster dans son dos.

Enfin, Ben Ahmed le zouave, coiffé de son fez rouge, bien barbu et moustachu, était le parfait modèle de la tête de pipe sculptée. Il parlait lentement avec une douceur grave qui pénétrait : j'aimais tant ses récits du Désert pleins de gourbis, de burnous et de chameaux !

Lui aussi, comme Lorient, avait eu le bras gauche brisé. Mais son cas était beaucoup plus dangereux que celui du Parisien : le malheureux vivait dans la continuelle inquiétude d'une amputation. Pourtant, il prenait sur lui et s'efforçait de plaisanter :

— L'ennuyeux, disait-il, c'est pour l'ami

Salem. Que fera-t-il si l'on me prive de mon bras ?

Salem était le grillon qui habitait son écharpe. Il logeait dans le pliant du bras et s'avancait jusque sur la main à l'appel de son nom. Alors, il saluait la compagnie d'un cri-cri aigu et s'en retournait chez lui. C'était un grillon moderne qui se moquait de M. Florian.

Grâce à Deroubaix, le zouave garda son bras, mais ce ne fut pas sans passer par de rudes alarmes dont nous eûmes tous notre part, tant l'on s'intéressait au brave Africain.

Le souvenir de ces quatre *zigues* m'est resté particulièrement cher. La paix signée, ils avaient obtenu un long congé de convalescence. Orphelins et célibataires, sans lien d'affection directe, ils ne se pressèrent nullement de retourner au pays tant le nôtre leur

plaisait. L'un d'eux, Perret, nous supplia même de l'employer comme domestique : il brûlait du désir de payer sa dette, comme il disait. Il y mit une si gentille insistance qu'il fallut bien consentir à ce qu'il voulait. Donc, au début de l'automne, Perret revint en ville avec nous pour s'installer dans la Maison Espagnole. Et c'est ici, comme l'on devine, que se renoue l'histoire de Trinette et de Bertine.

* * *

Déjà, à la campagne, ces excellentes filles, tout en *och arm* et en *binamé Bon Dieu*, s'étaient dépensées à plein cœur pour ces blessés charmants.

Alerte, fort éveillée de nature — wallonne d'ailleurs — Bertine fut tout de suite avec eux en gentil flirtage. Elle savait se mettre à

leur ton et répliquer gaiment, sans pruderie, aux propos gaulois ainsi qu'aux œillades.

Bertine n'était pas jolie, mais comme on dit, la vivacité de sa figure ne laissait pas le temps de la trouver laide. Elle avait du reste un regard franc, direct, quelque chose de coquet, de très frotté, un air « propre sur elle » qui, je m'en rends bien compte aujourd'hui, devait émoustiller à la longue. Pour ma part, je me souviens qu'elle m'embrassait beaucoup et que, sans faire absolument comme le jeune Gargantua, je me prêtai à ses gentillesses avec un goût assez vif.

Les soldats la lutinaient, la tâtonnaient quand elle circulait parmi eux avec son cabaret chargé de galettes et de verres de Frontignan.

— Voulez-vous ben finir! criait-elle, fort empêchée de se soustraire à leurs agaceries.

Mais ils ne finissaient pas, et c'est ainsi qu'elle reçut et rendit bien des baisers sous les tonnelles amoureuses...

Quelques-uns eurent plus qu'un « caprice » pour elle et proposèrent de l'emmener en France avec eux. Mais Bertine les refusa, car elle s'était précisément engouée de celui qui ne l'aimait pas, de Palmet, l'indolent Cévénol, chez qui sa fâcheuse blessure dans les reins pacifiait encore davantage une humeur naturellement continente.

Heureusement, cette passion n'était pas si profonde : elle amusait le cœur de Bertine sans l'encombrer outre mesure ; la soubrette n'en éprouva qu'une désillusion salutaire qui lui enseigna peut-être la sagesse dans ses amours subséquentes.

Mais Trinette ? Elle s'effara, se recoquilla d'abord au premier contact avec ces gentils

bougres. Impossible pour elle de les comprendre: ils parlaient trop bien. Il fallut qu'ils apprissent son jargon à elle, c'est-à-dire le « nègre » ce qu'ils firent avec la meilleure volonté du monde.

Peu à peu, gagnée par l'affectueuse rondeur de ces jeunes hommes, Trinette s'éprit pour eux d'un vif sentiment; leurs yeux flamboyants au milieu d'un visage décharné et romantique émouvaient son cœur. Une pointe de jalousie provoquée par le succès de Bertine acheva de l'étourdir; dès lors, elle se laissa chiffonner autant qu'on voulut, par bonté autant que par plaisir: elle fut exubérante sans coquetterie, superbement Flamande dans ses amours. Beaucoup de blessés l'aimèrent un instant, affriandés par sa gorge autant que par le contrepoids volumineux dont l'avait dotée la nature prodigue. Elle

eut toute la fleur de leurs forces renaissantes.

Cependant, lorsque Perret fut installé à la maison, Trinette lui témoigna d'abord une certaine froideur, voire même un brin d'hostilité. Mais, ce ne fut de sa part qu'une feinte inavouée : elle ne détesta que pour mieux aimer ensuite, comme Claire de Beaulieu dans le Maître de Forges !

Rien de plus fort qu'un amour enté sur une aversion primitive. Trinette conçut bientôt une grosse « bountje » pour le gas de Figeac, et je crois bien que celui ci, tout en s'amusant de la tendre fille, dut certainement, ne fût-ce qu'un jour ou une nuit, lui découvrir de vrais charmes. N'ai-je pas dit tout à l'heure qu'elle avait de grands yeux candides et de belles dents blanches ?

Et puis « les femmes laides sont duites à l'amour aussi bien que les plus belles... »

J'ignore pourtant si Trinette s'octroya à son ami, s'ils mêlèrent leur souffle et leur chevelure... Mais, je veux être sur ce point plus discret que Brantôme, encore qu'il ne s'agisse pas ici d'un gentilhomme ni d'une dame de haute guise.

* * *

Par contre, je me souviens des bruyantes frairies d'hiver dans la grande cuisine lambrissée de Delft : car tous les quinze jours, Perret avait la permission de recevoir ses amis Lorient, Palmet et Ben Ahmed.

J'assistais à ces bombances : on ripaillait là comme dans les tableaux de Steen. C'est alors que Trinette déployait toutes ses grâces de maritorne amoureuse. Elle poussait de gros éclats de rire en se tenant les côtes,

bondissait comme une bacchante ivre, dansait autour de la table en brandissant sa cuiller à pot dont elle graissait spirituellement les visages et frappait les culasses.

Puis, tout essoufflée, la main sur son bouillonnant corsage, elle tombait comme par mégarde sur les genoux de Perret qui l'empoignait à plein, la berçait comme un baby, à moins qu'il ne la fit galoper toute suffocante « sur le cheval de Bon Papa. »

Bertine, moins tapageuse, s'animait par degrés: comme M^{me} D'Houdetot, elle se grisait surtout avec le vin que buvait cet empoté Palmet qui, toujours souriant et muet — muet de toutes les manières — demeurait quand même respectueux sans rien comprendre aux œillades les plus assassines. La jeune fille était désespérée. Ah qu'il est

triste de n'être pas aimée dans le bel avril de ses plus beaux ans!

Et Lorient entonnait ses refrains de Montmartre tandis que le grave Ben Ahmed, sans s'émouvoir du vacarme, m'asseyait paternellement sur ses genoux pour me conter des chasses aux lions!

Mais les congés de convalescence expirèrent; Lorient, Palmet et le zouave s'en retournèrent en France chargés de présents comme dans l'Odyssée.

Seul, Perret demeura quelques mois encore par faveur spéciale de son consul. Nous l'aimions tous pour sa bonhomie joviale. C'était du reste un factotum intelligent et dévoué. Pour ma part, je l'adorais. Il était plein d'histoires; il me racontait les vendanges sur les côtes du Lot. Il m'apprit la langue et tous les gentils jurons de son pays. Il m'enseigna

si bien la gymnastique que plus tard, au lycée, j'obtins de grands succès dans cet art grec.

Mais sa fonction principale était de me conduire à l'école. Il l'accomplit ponctuellement pendant une année entière, sans jamais permettre à personne de le remplacer.

Enfin, le triste jour arriva où le bon Perret dut nous quitter à son tour.



Je me souviens. Ce matin-là, il avait été convenu que Bertine me conduirait en classe afin que le soldat pût « emballer ses affaires » tout à l'aise. Donc, je montais pour dire adieu à mon ami, quand je poussai un cri de surprise en le voyant descendre l'escalier à ma rencontre, revêtu de son uniforme bleu et

rouge, chaussé de ses godillots et de ses guêtres blanches. Jamais je ne l'avais vu ainsi costumé : il me parut encore plus grand; c'était un soldat magnifique. Sa figure souriait tristement.

Je voulus parler mais il ne m'en laissa pas le temps, et de son joli accent du midi :

— Té, je veux te conduire pour la dernière fois...

A ces mots, il prit mes planchettes et ma boîte à vivres dans ses mains gantées de fil et nous partimes pour l'école.

Le militaire faisait sensation dans les rues; j'étais fier et je courais à côté de lui en tenant le pan de sa capote. Lui, marchait lentement, à grands pas écartés et appuyés, comme un marin. Il était silencieux contre son habitude. Nous entrâmes dans la rue des Douze Apôtres. Devant la porte de l'école, il y eut

un rassemblement d'élèves pour l'admirer ; et je me sentais une importance extraordinaire.

Mais la cloche sonna.

Brusquement, Perret déposa mes livres et ma petite caisse sur le trottoir et m'enlevant dans ses bras, il me pressa sur sa poitrine à m'étouffer.

— Adieu, adieu, mon pitchoun, dit-il, adieu !

Il pleurait. Je l'embrassai de tout mon cœur et je disparus après un dernier signe de la main.

C'est seulement un peu plus tard que je compris toute la tristesse de cette séparation, et que les caractères de mon livre grossirent tout à coup sous mes yeux humectés de larmes...



Mais Trinette ?

Son chagrin fut noir. Je la vis souvent, abimée de douleur, les coudes appuyés sur son évier ; ses larmes y coulaient en torrent, faisant entendre ce susurrement de l'eau que finit d'aspirer le *sterfput* !

Que de beefsteacks elle noircit et de rôts elle brûla ! Ce fut la phase violente de l'arrachement, de la plaie vive. A son tour elle était une blessée.

Puis elle s'apaisa peu à peu et ce fut la période de mélancolie où je la trouvais immobile, les yeux fixes au-dessus d'une crème dans laquelle elle oubliait de tourner, et qui tournait mal, naturellement.

Un jour enfin, infidèle à sa douleur, elle consentit à revoir son vieux douanier accroupi depuis si longtemps comme un fakir devant le soupirail de sa cuisine. Elle était guérie.

Mais elle n'oublia jamais ce gascon flamboyant et doux dont les étreintes l'avaient un moment soulevée de la terre, pour l'emporter à travers ce firmament d'amour où palpitent à pleines ailes les âmes de toutes les amoureuses, celles des Béatrice et des Elvire comme celles des plus humbles filles de ce monde !

V

Bertine avait un naturel doux et sensible, un cœur honnête; je lui étais attaché par une affection solide et mutuelle.

Ce n'était pas une fille de chambre ordinaire. Elle lisait beaucoup, non des romans de Paul de Kock, mais des livres classiques tels que l'Illiade, la Mythologie, l'Histoire Romaine; cela semblera tout à fait improbable, inventé à plaisir, et pourtant c'est la vérité, parole d'honneur!

Bertine prenait tant de goût à ces lectures

instructives qu'elle voulut m'en faire profiter. Donc, tous les soirs après le diner, elle m'appelait à la cuisine et donnait son cours.

J'avais sept ans à peine quand je fis la connaissance d'Ulysse, l'industriel fils de Laerte. Il me plut beaucoup, sans doute à cause du cheval de bois. Les femmes, surtout Hélène et Andromaque, m'apitoyaient et me semblaient incomparables. Du reste, tous les héros d'Homère, Achille, Ajax, Hector et les autres m'intéressèrent au plus haut degré.

Ils m'ont donné, dès ma tendre jeunesse, des leçons de courtoisie que je n'ai jamais tout à fait oubliées, je pense. Car c'est une erreur de croire que ces guerriers fameux occupaient leurs loisirs à s'injurier. Certes, au premier chant, ils

s'envoient quelques mots regrettables et que l'on n'entend plus guère que dans les parlements. Mais, voyez plus tard comme ils sont magnanimes, bien disants quand ils provoquent un ennemi ! Ils sont très « chics », très chevaliers français. Ils cessent le combat avec une grâce suprême en se congratulant, en se serrant la main, si j'ose cet anachronisme.

— Et maintenant, dit Agamemnon à Hector (ils viennent de se battre comme des enragés), faisons-nous de mutuels présents afin que que les Grecs et les Troyens disent : « Ils en sont venus aux mains pour la discorde qui brûle le cœur, et voici qu'ils se sont séparés avec amitié. »

C'est sans doute parce qu'il se souvient des héros d'Homère que Pyrrhus répondra un jour aux Romains qui lui offrent des

talents d'or pour le rachat des prisonniers :

— Dites donc, pour qui me prenez-vous ? Je fais la guerre en soldat et non pas en marchand. Apprenez que je respecte toujours la liberté de ceux que le destin de la guerre a épargnés. Tenez, voici vos soldats. Je vous les rends pour rien avec l'agrément des dieux immortels !

Bravo !

La mythologie m'enchantait : rien de plus gai que ce paganisme souriant où les Grecs ont mis toute la jeunesse, tout le *θαλασρον* de leur imagination. Mais, chose curieuse, l'histoire Romaine mordit sur moi davantage.

La bonne louve nourrice, Clélie qui traverse le Tibre à la nage, Mucius Scaevola qui fourre son poing dans le feu ! Je raffolais de ces anecdotes que Bertine commentait familièrement avec beaucoup de charme.

Cette histoire Romaine était un gros bouquin relié en toile, assez rébarbatif quand il était fermé; ses chapitres portaient des en-têtes sonores. Après la leçon, Bertine feuilletait souvent le livre et m'alléçait en déclamant les titres des conférences futures. L'un d'eux me jeta dans une telle fièvre de curiosité que j'en rêvais la nuit : ce n'était rien moins que *l'Eruption du Vésuve*.

Par malheur, ce chapitre se trouvait presque à la fin du volume et il fallut des mois pour y atteindre.

En attendant, on le réservait comme une prime à ma sagesse. Si je commettais quelque peccadille :

— Prends bien garde seulement, disait ma gouvernante, ou je ne lirai pas *l'Eruption du Vésuve*...

Il suffisait : aussitôt, j'édifiais toute la maison par ma bonne conduite.

Enfin, le soir de *l'Eruption du Vésuve* arriva. Malgré les tousseries solennelles de Bertine et sa lecture emphatique, ce volcan fut une désillusion. Je m'attendais à un terrifiant feu d'artifice; mais l'auteur, génie apparemment secondaire, ne sut pas me le faire voir.

N'importe, ces entretiens si agréablement didactiques, loin de me rebuter, charmaient mon enfance. Il est étrange, qu'avec un goût si précoce pour les histoires classiques, je ne me sois pas dirigé dans une voie grave, vers les savantes exégèses, vers Mommsen par exemple!

Mais non, cette hâtive nourriture intellectuelle, cette culture hellénique et latine n'influa en rien sur mes petites destinées.

Un autre enfant, je le dis sans fausse modestie, eût mieux profité à semblable école. Plus tard, en effet, je ne fus qu'un élève fort inégal et dont le renom médiocre n'offusqua jamais personne.

* * *

N'exagérons rien pourtant, Bertine ne lisait pas sans répit : il y avait les jours de balade à travers la ville. Je faisais les « courses » avec elle dans notre populeux quartier.

Nous allions chez le plombier, chez le boulanger, chez la tailleuse, chez la marchande d'oranges et de fruits secs de la place Sainte Catherine. Très bavarde, Bertine s'éternisait dans les magasins ; c'est ainsi que j'ai fait la connaissance des innombrables

Platbrood et Kaekebroeck qui foisonnent dans le « bas de la ville ».

Comme ces bonnes gens s'extasiaient sur le petit « manneke » que j'étais ! Comme ils m'étaient affectueux ! Que de « och arm » m'ont tendrement accueilli au seuil de ces maisons ! Que de couques, que de boules il m'a fallu croquer d'un cœur du reste très content ! Que de « baisés » aussi, j'ai essuyées de la part de vieux et de jeunes museaux ! Car il y avait souvent de bien jolies Polintje dans ces boutiques !

Je ne vois bien que ce que je me rappelle, a dit je ne sais plus qui. Ainsi de moi. Oui, dans l'instant même, trop de choses, trop de faits encombrant le regard et l'esprit ; ce n'est que plus tard que tout se classe, prend son relief. Sans doute, je ne prêtais qu'une attention vague aux bonnes commères et à

leurs histoires. Pourtant, je m'en souviens aujourd'hui dans les moindres détails; je revois jusqu'aux plus fugaces expressions des physiologies. Mon oreille retrouve le timbre des voix; j'entends ces mots, ces tournures, cette langue ingénue qui florit encore, bravant la désuétude.

Je sens mieux que personne tout ce que ces croquis que j'ai essayés ont d'imparfait, de rudimentaire et de maladroit. Oui, on sait, on porte cela en soi-même, mais le projeter au dehors, résumer toute cette psychologie menue dans une forme à peu près acceptable, voilà la grosse difficulté. Quelle barrière entre le cerveau le mieux fourni d'observations et de faits, et la plume qui veut raconter!

*
* *

Mais, à ces « commissions » diurnes je préférerais encore nos promenades du soir qui retardaient l'heure de mon petit coucher. Elles se répétaient assez fréquemment, chaque fois que mes bons parents s'absentaient pour quelque fête. Alors, une piécette dans ma poche, je courais avec Bertine chez les demoiselles X... vendeuses d'images et chez la marchande de boules.

J'ai esquissé le magasin d'images dans le troisième chant de la Famille Kaekebroeck. Que les excellentes filles, si douces et si polies, qui m'ont témoigné jadis tant de sublime patience, me pardonnent de les avoir transposées dans mes romans bruxellois. Un écrivain est toujours impitoyable. Parfois, j'ai des remords de mes indiscretions et bientôt après je n'en ai plus...

Au fait, les demoiselles X... étaient si

naïves et si simples... Ces vieilles vierges aux longs bras, ces fleurs de sainteté se reconnaîtraient-elles en lisant par hasard dans *Les Noces d'Or* ce petit chapitre tout rempli d'elles? Je pense que non; sans doute, comme dans le sonnet fameux, elles se demanderaient, au pluriel et avec moins d'élégance que le doux Arvers :

Qui donc sont ces femmes? et ne comprendraient pas.

Mais la confiserie, la boutique de boules, je ne l'ai placée nulle part; je l'ai oubliée: Et Dieu sait pourtant si j'en fus le visiteur assidu et sempiternel!

C'était un vaste magasin à double vitrine où l'on accédait par quelques marches. Du haut en bas, les murs étaient plaqués de boîtes rouges qui laissaient apercevoir derrière leurs vitres les mastels, les biscottes, les clippers, les pepernuts, les pains

d'amande, en un mot toute la pâtisserie sèche. Charmant coup d'œil ; mais il y avait mieux. L'intérêt, le foyer lumineux de cette boutique éclatait sur le comptoir de gauche : là, dans des « bacs » de zinc, s'amoncelaient les sucreries multicolores, toute la famille des boules jaunes, rouges et noires, les pipes roses, les babelottes ocreuses, les pâtes de jujube et de guimauve, les tablettes embues, les berlingots et les tambours peints de tons criards, vénéneux, féroces ! Et tout cela admirablement poisseux, glutineux, suintant le sirop, bien « plekkant » au doigt et à l'œil !

Une petite grille aux barrettes très serrées protégeait ces trésors friands contre les pattes aventureuses, bien trop exigeantes pour une « cense ». Au fait, cette précaution semblait inutile tant la marchande

installée derrière ce comptoir merveilleux avait la mine soupçonneuse et dure.

Imaginez une grosse femme louchonne, à bajoues barbues et à triple menton. Une perpétuelle expression de maussaderie contractait sa figure. Au surplus, elle avait le teint jaune, plombé de noir et de bleu par place comme le ventre d'une dinde truffée.

Elle parlait d'une voix grasse, rechignarde et se lamentait sans cesse avec les pratiques ; elle n'avait aucune gentillesse envers les gosses du peuple qui l'impatientaient par leurs hésitations ; souvent elle les chassait rudement de la boutique sans vouloir les servir.

Ah, ces pauvres petits, ces *snotneus*, ces *snotbel* qui, haussés sur les pointes, tendaient leur « cense » en disant :

— Une boule, si vous plait, et une demi-censse de retour...

Et ça n'attendrissait pas la marchande !
Oh ! la vilaine femme.

Avec moi, le petit de la Maison Espagnole, c'était différent : elle se faisait douceuse, me comblait d'attentions hypocrites. Mais je ne l'aimais pas : je devinais très bien qu'elle avait une laide âme.

Il est juste de dire que l'enlèvement de sa fille, la blonde Adélaïde, avait beaucoup contribué à aigrir son caractère déjà fort revêche.

Adélaïde, ma chère Adélaïde ! En voilà une qui était jolie, bien qu'un peu maigreline, et douce et généreuse ! Pour *cinque* centimes, elle bourrait mes poches et m'embrassait par dessus le marché. Et quand il y avait des sifflets en sucre rouge, moi seul je pouvais

les essayer tous pour voir celui qui sifflait le plus clair !

Je l'aimais. Mais d'autres l'aimaient aussi, et probablement mieux que moi. Depuis longtemps d'ailleurs la pauvre fille était malheureuse. C'était une petite Cendrillon. Sa mère, jalouse des attentions que lui prodiguaient certains clients, trop âgés pour aimer tant que ça les boules, l'avait chassée du magasin pour la faire travailler à l'atelier, un sombre réduit où, sans relâche, deux apprenties tournaient des cornets de baptême et empaquetaient des caramels.

Son père, qui l'aimait bien pourtant, n'avait pas voulu s'interposer, car il craignait sa femme. C'était un pauvre homme pâle, souffreteux, asthmatique qui dépérissait lentement devant ses fours souterrains. Il apparaissait parfois tout enfariné, la chemise

entr' ouverte, dans l'arrière - boutique et s'adossait humblement au chambranle de la porte. Il était du même pays que Bertine et se plaisait à « jaser » wallon avec la jeune bonne ; mais ce plaisir était court : son impi-toyable femme le renvoyait bien vite à ses peperkoecks.

Adélaïde, ainsi opprimée, à bout de chagrin, s'était enfuie un beau jour avec le fils d'un riche brasseur des environs, pour aller vivre à Paris, disait-on, très joyeusement.

Depuis ce rapt, la mère ne décolérait pas, entretenait toutes ses pratiques de l'ingrati-tude d'une fille dénaturée. Sa bile faisait à tout moment éruption. Mais il se mêlait quand même à sa fureur un amusant filon d'orgueil. Rien n'était plus drôle que de l'entendre énumérer devant Bertine les

nombreux immeubles que possédaient les parents du ravisseur :

— Vous connaissez bien le *Cheval blanc* à Molenbeek et le *Coq*, et bien ça est aussi à eux...

Quant au jeune homme, elle en parlait avec une indignation comique où perçait malgré tout une fierté d'être un tantinet sa belle-mère.

Elle le devint tout à fait par la suite, mais seulement pour quelques jours, car un Dieu juste la rappela auprès de lui aussitôt après les justes noces d'Adélaïde.

Mort très regrettable en somme puisqu'elle priva le quartier des joies que donne le spectacle d'une incomparable vanité.

Pour moi, je remercie cette confiseuse acariâtre et pleine de déplaisance : je lui ai beaucoup emprunté pour Mme Rampelbergh.



Après l'emplette des images et des boules, il était rare que Bertine ne se souvint brusquement qu'elle devait passer chez la tailleurse.

Mme D... demeurait au bout de la rue des Fabriques.

J'aimais à me promener dans cette rue pittoresque surtout par les beaux soirs d'hiver, quand les étoiles scintillent plus aigues, plus vives dans l'azur glacé du firmament. Et qu'il y eût de la neige, c'était encore plus amusant : rien ne m'enchantait comme de l'entendre croquer sous mes bottines, de la voir briller sous les réverbères avec des micas de pain de sucre. Et puis j'essayais les *rizebountjes* dont les rubans luisaient tout le long du chemin.

Le plus souvent d'épais nuages s'échappaient par les portes et les soupiraux des brasseries. Ils roulaient mollement sur eux-mêmes, s'épandaient avec nonchalance, remplissaient bientôt toute la rue d'un gros brouillard. Quelle joie d'aller à travers ces vapeurs tièdes, dans le parfum de malt et de houblon qui vous grisait doucement à la longue !

Etrange tailleuse que Mme D... qui passait son existence à élever des canaris dans un cabinet transformé en volière, ce qui emplissait toute la maison d'une odeur peu louable.

Elle en avait plusieurs centaines qui prospéraient et multipliaient à merveille. Chaque fois, je demandais à les aller voir. Aussitôt, la bonne dame — petite femme courte et replète mais très vive — enlevait la lampe et

disparaissait avec moi, sans se soucier de son neveu et de Bertine qu'elle laissait dans une obscurité profonde ; car j'oublie de dire qu'elle avait un neveu de vingt-cinq ans, garçon fort aimable, frisé comme un mouton, et qui s'appelait Charles.

Tandis que les jeunes gens, livrés à eux-mêmes, développaient dans la chambre noire leurs clichés sentimentaux, moi, je contemplais les petits oiseaux jaunes qui, désagréablement réveillés, ouvraient des yeux mornes, oscillaient, éblouis et comme ivres, sur leurs perchoirs, pour se mettre tout à coup à voler, éperdus, en faisant des « tchip » et des ronflements d'ailes dont je sentais le vent sur ma figure.

Quand nous rentrions dans la salle à manger, je me rappelle très bien que Bertine et M. Charles, le visage animé par l'émotion,

écarquillaient les yeux et souriaient « drollement » en revoyant la lumière.

Je me souviens aussi qu'en revenant de chez Mme D... Bertine, toujours si babilarde, demeurait quelque temps absorbée et muette. J'ai su depuis qu'une tendre sympathie existait entre elle et M. Charles.

L'aimait-il aussi ardemment qu'il venait sans doute de le lui dire? Est-ce qu'il l'épouserait un jour?

Troublantes conjectures. Mais au bout de cent pas, la jeune fille avait retrouvé sa langue et son enjouement naturel.

Bien sûr, elle paraphrasait sa chère Iliade :

— A quoi bon se chagriner à l'avance? pensait-elle en son cœur. Rien n'y fera... Mon destin est encore sur les genoux des Dieux!

VI

J'aimais la musique.

On me donna un professeur de piano, non pas que l'on voulût faire de moi un virtuose, mais afin que plus tard je fusse « agréable en société », comme Ferdinand Mosselman par exemple!

J'étudiai avec bonne grâce et sans que l'on dût m'allécher par la promesse de quelque récompense.

Cependant j'ai démenti toutes les espérances que l'on fondait sur ma gentillesse. De

fait, je ne suis pas « agréable en société ». Je ne consentis jamais à faire danser personne : je sus résister aux supplications des plus pressantes madame Kaekebroeck.

Sous ce rapport, je l'avoue, je me suis montré d'un snobisme intraitable et je ne le regrette pas. D'ailleurs, quoi de plus naturel puisque j'avais le culte des maitres ?

Cela est peut-être prétentieux à dire, mais j'aime Bach, Gluck, Mozart, Beethoven ; je les lis encore aujourd'hui dans l'ombre et le mystère, très laborieusement sans doute, mais de tout mon cœur.

Je les vénère ; je leur dois une jeunesse digne, studieuse, exempte de plaisirs vulgaires. J'ai passé sur mon tabouret de piano bien des heures que d'autres gaspillent en folies stupides.

Oui, la musique m'a été bonne : elle m'a

donné, je crois des aspirations, des habitudes que j'oserai presque qualifier de choisies... (bien entendu avec l'agrément du lecteur.)

C'est pourquoi, je garde une reconnaissance émue à celui qui, le premier, ouvrant mes jeunes doigts, les disposa affectueusement sur le clavier pour leur apprendre les gammes initiales. Et celui-là fut Gobbaerts, Gobbaerts qui retourna son nom et le fit réussir en s'appelant Streabbog.

Ah les petits « morceaux » de Streabbog aux belles couvertures illustrées ! Bluettes musicales qui s'envolèrent jadis par le monde et que tant de menottes exécutent encore aujourd'hui dans les deux hémisphères !

Les Etoiles d'Or, le Défilé, la Tulipe, le Rubis, la Topaze, les Patineurs, le Chant des Anges etc., toutes ces valse, ces mazurkas, ces scottish, ces polonaises et tous ces

nocturnes, quelle aubaine pour ceux qui les publièrent !

Streabbog, oui un nom populaire et plus universel qu'on ne pense.

Je me souviens de ce coup d'émotion qui m'arrêta un soir sous les jolis arbres d'une avenue de New-York, et comme le cœur me cabriola dans la poitrine en entendant retentir les *Etoiles d'Or* sur le Steinway d'un cottage voisin !

Aussitôt le spleen me quitta et je me revis perché sur le tabouret à vis, tapotant avec mes petits doigts gourds cette valse ingénue tandis que le professeur, de sa main nerveuse, me devançait dans le haut du clavier, à l'extrême octave !

Streabbog était un grand homme sec, aux traits anguleux, à l'épaisse moustache rousâtre. Un binocle à large ruban pinçait son

nez busqué sans amortir l'éclat de ses gros yeux glauques. Et je vois bien aussi sa pomme d'Adam extraordinairement saillante et pointue qui sans cesse s'agitait sous sa barbiche, au milieu du grenu de la gorge couleur de brique.

Sans être un virtuose, Streabbog jouait avec feu, hennissant aux passages difficiles, le crayon entre les dents comme un mors.

C'était un excellent maître et qui savait mieux que personne comme on assouplit les pattes enfantines. Il avait d'ailleurs une superbe patience.

Parfois, fourbu de leçons, exténué par le travail nocturne que lui imposait sa pauvreté, il penchait la tête à côté de son jeune élève et fermait les yeux. Cela ne durait qu'une seconde : tout de suite il sursautait, s'ébrouait, réagissait héroïque, marquant le

doigté au-dessus d'un triolet redoutable.

L'homme était bon, un peu naïf et sans la moindre vanité.

Il est mort jeune et pauvre, après une production énorme qui n'a pas fini d'être une bonne fortune pour ses divers éditeurs. Car son nom, je le répète, est célèbre dans le monde entier. Ses œuvrettes sont jouées partout et dureront peut-être aussi longtemps qu'il y aura des petits enfants.

Nul baby qui ne débute sur le piano du salon par l'une de ces boutades si simples, si joliment mélodiques du petit compositeur bruxellois.

Et maintenant, quelle fut au moins la récompense posthume de ce modeste artiste qui honora le nom belge à sa manière?

Hélas, nous n'avons rien fait pour ce charmant et inépuisable trouveur de valse, de

mazurkas, de polonaises et de nocturnes, pour ce pauvre Streabbog qui fut vraiment une façon de petit Chopin, un Chopin de Lilliput, un Chopin pour gosses !

VII

Quand la pluie ou l'ennui me chassait du beau jardin, j'allais faire un tour au grenier, la plus vaste chambre de la Maison Espagnole.

Aux vieilles poutres de brisure pendaient quelques agrès de gymnastique sur lesquels je me dépensais avec ardeur. Puis, bientôt fatigué de culbutes et de singeries, je courais me rafraichir au fruitier ménagé dans une encoignure tendue de cretonne.

Là, soigneusement rangées sur des plan-

chettes reposaient les nêfles, les doyennés tardives, les court pendues qui se figottent et se sucrent en hiver : tout cela dégageait une odeur de maturation, de pourriture parfumée à laquelle on ne résiste guère. Mais la modération était dans les habitudes de ma gourmandise ; un fruit de « chaque » me suffisait pourvu qu'il fût d'une grosseur raisonnable. Après quoi, je dissimulais les vides et tirais le rideau.

Un grenier est généralement un capharnaüm où, pêle-mêle, gisent les objets les plus disparates. Ce n'était pas le cas pour celui-ci : tous les vieux « bidons » y avaient leur place, étaient enfermés avec méthode dans des malles et consciencieusement époussetés chaque semaine. Dans la Maison Espagnole, on ne se contentait pas d'une propreté apparente et partielle : il fallait que

tout y fût net, reluisit de la cave jusqu'aux combles, car on était propre pour son plaisir à soi et non pour celui des autres.

C'était fort sage. Mais ce grand souci d'ordre a son défaut, surtout dans un grenier : il empêche bien des investigations, bien des furetages, c'est-à-dire un tas de découvertes amusantes. Après l'escarpolette et la visite aux fruits, je me fusse donc très sérieusement ennuyé au milieu de tous ces coffres hermétiquement clos et sans fantaisie s'il n'y avait eu l'œil-de-bœuf ouvrant sur le jardin.

Je m'y accoudais pendant des heures, intéressé par le panorama de la ville et aussi par d'autres spectacles où l'indiscrétion et les sentiments tendres avaient peut-être plus de part que l'attrait d'un paysage.

De là - haut, Bruxelles était émouvant,

grandiose. Notre jardin et la Senne avec ses admirables bicoques de bois pourri portées par les pilots, formaient un avant plan de force et de relief, qui faisait valoir les teintes fines des premières maisons d'où s'élançait, bulbeux et juponné, le clocheton de l'église des Riches Claires.

Au-delà, sous le vaste ciel traversé de pigeons, où sans cesse les cheminées d'usines délayent leurs jolies fumées, c'était la ville immense, une marée, une houle de toitures fondues en un gris poudroyant où flamboyait ça et là, sous un rayon mouillé, la vitre d'une tabatière, tel un... crachat de soleil.

Tout au loin, dans les vapeurs bleutées des fonds, on devinait les collines d'Uccle et des prairies avec les jolis pinceaux de leurs peupliers.

Mon regard planait là-dessus comme celui d'un petit aigle.

* * *

Mais à force de lumière, mes yeux se brouillaient ; alors, la curiosité succédant à l'admiration, je plongeais mes regards dans les jardins contigus.

Celui de gauche avait grand air. Il n'y poussait qu'un seul arbre, un vieux catalpa qui l'ombrageait presque tout entier.

Au fond, sous un auvent vitré qui continuait le vestibule de la maison voisine et se prolongeait jusqu'aux écuries, une vigne étendait son clair feuillage : et c'était avec le catalpa, quelques lauriers en caisse et deux maigres boulingrins, toute la verdure de ce lieu un peu bien astiqué, mais séduisant en somme.

Au milieu, il y avait un bassin surmonté d'une vasque d'où s'élançait le plumet d'un jet d'eau. Tout autour, sur un épais tapis de gravier, des bancs, des fauteuils, des rocking chairs s'alignaient avec élégance.

Enfin, contre les murs, d'immenses volières encadraient ce froid jardin de trois côtés et suppléaient aux fleurs et à la verdure trop rares par le coloriage éclatant de leurs oiseaux. Là, vivaient tout un peuple de turbulentes perruches, des tourterelles, des faisans dorés et des paons trainant leurs queues semées d'étoiles.

Parfois, les jours de chaud soleil, une brillante compagnie se répandait dans ce préau ; de belles jeunes femmes, parées avec recherche à la mode du second Empire, s'avançaient comme des reines dans le bruit de perles du gravier. Elles tournaient autour

du bassin en lutinant les poissons rouges du bout de leur ombrelle ; elles s'arrêtaient devant les volières pour causer avec les perruches.

Puis, tout de suite lasses, elles s'éten-
daient sur les bergères en de nobles poses
et sous des lumières favorables, attentives
à ce que leurs falbalas fussent joliment
disposés comme dans une toile d'Alfred
Stevens.

Ainsi renversées, alanguies, elles fai-
saient d'harmonieux éclats de rire et caque-
taient avec des messieurs tirés à quatre
épingles.

Un domestique survenait portant le café
ou le thé sur un riche plateau d'argent.

C'était toute une société française alliée
aux maîtres de la maison et que le siège de
Paris avait exilée chez nous.



Le tableau était aristocratique, d'une composition et d'une couleur tout à fait imprévue dans ce quartier bon enfant si proche de la place St-Géry, berceau de Bruxelles.

Mais combien je lui préférais le simple jardin de droite, plein de terre et de gazon celui-là, avec une jolie gloriette, une boule de verre étamé et des chemins sinueux bordés de buis et de rocailles !

Notre voisin s'y promenait souvent tout seul en déclamant et faisant force gestes. C'était un petit homme chauve, savant physicien, assuraient quelques-uns, mais qui passait généralement pour « falot », et disons le mot, pour « toqué ». Car c'est vrai que l'ignorance met un fort brouillard entre la science et la foule.

Pour ma part, il me parut, chaque fois que je rencontrai M. B... que c'était le meilleur et le plus intelligent des hommes. Ses paroles et ses façons m'ont toujours semblé fort raisonnables : il me contait de jolies histoires et m'achetait des *boules* !

Mais il m'intéressait à un autre point de vue, car il vivait avec sa petite-fille qui se nommait Geneviève.

C'était la plus aimable enfant du monde, un gentil cœur conduit par une gentille beauté.

Sa figure coquette et grassouillette brillait sous d'opulents bandeaux noirs. Elle avait les yeux vifs, la bouche petite et purpurine. Et puis elle était prompte et légère, pleine de mouvements gracieux, de gestes jolis.

Agée de quinze ans à peine, elle portait déjà

des robes longues, ce qui lui seyait à ravir.

Elle m'attirait invinciblement et mon amitié fut tout de suite amoureuse. Je lançais ma balle par dessus le mur pour le plaisir d'aller la réclamer à Geneviève. Elle me prenait par la main et m'entraînait dans les fourrés où nous cherchions parfois bien longtemps cette balle, que j'apercevais du premier coup d'œil, mais que je ne voulais pas retrouver si vite...

Geneviève était gaie, rieuse à belles dents. Ma présence l'enchantait : c'était une récréation pour cette enfant dont le cœur commençait à éclore et qui s'ennuyait entre son grand père et sa vieille bonne. Elle m'embrassait très fougueusement. Vrai, tout petit que j'étais, elle me rendait timide ; j'éprouvais un délicieux embarras à me trouver seul avec elle. Et pourtant, tel est le charme des

petites filles sur les petits garçons, je renvoyais ma balle par dessus le mur avec une très adroite maladresse.

Mais je ne pouvais abuser de ce moyen. A défaut de pouvoir parler à mon amie, je voulais au moins la regarder : je grimpais alors à mon œil-de-bœuf. Et je la guettais pendant des heures avec un désir impatient. Quelle joie de la voir enfin descendre le petit perron avec son arrosoir et fidèlement suivie de sa jolie chatte Minouche !

Je n'osais l'appeler, mais elle m'apercevait presque toujours et me lançait dans les airs un gentil baiser.

.

Un jour, en revenant de Paris aux vacances de Pâques, j'appris qu'un bel étranger avait emporté mon amie en Ecosse, et je n'ai plus revu Geneviève.

Sans doute, c'est une lady à présent, qui vit heureuse, entourée d'une nombreuse famille de highlanders !

Je veux qu'elle soit restée belle et que le temps ait même ennobli son visage. Je veux que son automne s'éclaire toujours du joli et tendre sourire de sa jeunesse.

Oui, c'est elle qui fut ma première passionnette. Je la revois souvent dans mon cœur. Je m'en souviens avec un doux transport, et c'est pour cela, je gage, que Thérèse Verhoege, la petite cordière, lui ressemble un peu...

VIII

J'avais le projet au cours de ces historiettes — et c'en était même le but principal dans ma pensée — d'expliquer comment et pourquoi j'avais écrit la famille Kaekebroeck, entreprise qui semblera, je l'accorde, fort prétentieuse ou très indifférente à tous ceux que la fortune de ce petit livre agace comme une poussière dans l'œil...

Je voulais aussi, au fur et à mesure, rencontrer tous mes bonshommes et les décrire cette fois servilement, au vif, afin que les

curieux pussent se distraire un moment à comparer les types du roman avec les originaux.

Mais si cela me semblait permis à l'égard de quelques personnages d'arrière-plan, je m'aperçus que je ne pouvais peindre les autres sans friser la divulgation maligne, et accumuler sur ma tête des rancunes inexorables.

Invidiæ metu, non audeo dicere...

De fait, l'obstacle le plus sérieux à cette frénésie biographique est encore que la plupart des types qui me servirent de modèles n'ont pas quitté ce monde et surtout qu'ils me sont peut-être assez proches.

N'importe, j'éprouve aujourd'hui une désillusion amère, conséquence méritée de ma présomption : j'ai griffonné à l'aventure, persuadé que je trouverais le moyen de tout dire

sans froisser personne. Je me suis trompé, car voilà que de hautes convenances m'arrêtent juste au moment où j'allais découvrir le vrai filon de ce petit livre dont la preuve, à présent, devient assez difficile à faire. En vérité, j'eusse mieux fait d'appliquer le précepte du sage : « Cache ta vie ».

Pourtant, l'on me rendra peut-être cette justice que si je n'ai pas mieux réussi, ce n'est pas manque de sincérité. N'aurais-je pas été plus heureux en brodant, en « romançant » mes souvenirs ? J'ai la témérité de le croire. Mais non, je me suis efforcé de décrire mon enfance comme je l'ai vécue, telle que je la revois dans la chambre obscure de ma pensée. Sans doute ai-je été contraint çà et là de changer des noms, d'atténuer ou de faire saillir quelques traits de mes figures. Mais cela se comprend de

reste et l'on ne saurait m'en faire un sérieux grief.

Des gens bien informés s'étonneront aussi que j'aie affecté d'être l'unique rejeton de la Maison Espagnole alors qu'elle en abrita beaucoup qui furent meilleurs que moi. C'est vrai. Mais ne croira-t-on pas que mon silence sur ce point me fut dicté par la vénération que m'inspirent de chères mémoires?

Non, je n'ai pas oublié les miens si prématurément disparus. Mais une timidité insurmontable m'a constamment empêché de les mettre en scène tant je désespérais de les montrer dans le mouvement et la grâce de leurs spirituelles vertus. Ils m'étaient d'abord un trop beau sujet d'exaltation. Et dès lors n'eût-on pas souri de mon admiration pour eux, de la « partialité de ma tendresse » comme on aurait dit, malgré que je n'eusse

été quand même, j'en suis sûr, qu'un biographe médiocre, au-dessous de la vérité?

Toutefois, et quoique je sente fort bien le tact et la discrétion qu'il faut apporter dans le panégyrique de ceux qui furent nôtres, ce serait être bien ingrat que de ne point témoigner ici de tous les sages exemples, de cette bonne éducation morale que je reçus de ma famille dès l'âge le plus tendre et dont il n'a pas dépendu d'elle que je n'aie pas mieux profité.

Oui, tout petit, j'eus le bonheur d'être enseigné dans ce qui est bien, et encouragé, si j'ose dire, vers tous les dilettantismes intelligents. J'insiste sur ce point et je vais expliquer pourquoi.

Après la famille Kaekebroeck, on insinua — on l'a même imprimé — que je devais être un « bon Brusseleer ».

Sans m'offenser de ce qualificatif aimable, et tout en convenant des intentions sans doute excellentes qui me l'ont fait décerner par quelques écrivains délicats, j'avouerai pourtant que je ne lui trouve rien d'asiatique ni de particulièrement satrapesque.

Aussi, ai-je de vifs scrupules à m'en parer : il me semble un peu incompatible avec ma nature de snob, ou de *snobneus*, si l'on veut.

Non, ce n'est pas parce que j'ai ébauché un tableau des mœurs du « bas de la ville » avec une brosse qui ne pouvait être évidemment de Watteau ; ce n'est pas parce que j'ai essayé, à mon tour et dans la mesure de mes forces, de prouver que la réalité toute plate et ces petits événements journaliers de notre existence ont souvent un intérêt et une poésie que l'habitude ne nous laisse plus apercevoir ;

ce n'est pas parce que j'eus le courage — parfois et seulement quand il le fallait à tout prix — d'être *vulgaire* en poursuivant ce but honorable de faire un Bruxelles vrai et non un Bruxelles à l'eau de rose pour les petites dames qui s'évanouissent aux tubéreuses et à plus forte raison aux relents de la Senne; non, ce n'est point à cause de cette conscience et de cet héroïsme de peintre que l'on doit absolument accoler à mon nom l'épithète sonore de « bon Brusseleer ». Il y a en elle un peu trop d'alliage à mon gré. Je la décline avec modestie : je n'en suis pas digne.

Et j'ai le droit, je pense, de ne la point mériter.

On l'a peut-être compris : il y eut des Bruxellois dans la Maison Espagnole, des Bruxellois distingués, de mœurs simples, affectueuses et qui regardaient avec un sou-

rire cordial les gros Brusseleers d'alentour.

Leur souche plonge très profondément dans la pleine terre bourgeoise. Certes, ce n'est pas moi qui me réclamerai jamais d'une noble et imaginaire ascendance : que me feraient d'ailleurs des « quartiers » que je n'aurais pas conquis moi-même ?

Mais je ne suis pas non plus, comme mes faibles écrits l'ont fait croire aux bonnes gens, d'une si humble extraction que cela... Je ne sors pas de l'impasse de la Pie ou du Polonais, ce dont je ne rougirais pas, je l'assure, ou du moins je l'espère.

Dans la Maison Espagnole, mon enfance s'écoula joyeuse en des heures de plénitude et d'opulence. Il semblait que plus tard je dusse participer, moi aussi, aux fêtes brillantes de la vie, être en un mot parmi les *makarès*, les heureux...

Mais il en fût autrement décidé sur les genoux des Dieux. Au moment de m'élançer dans le stade et quand tout souriait à mes jeunes ambitions, la ruine s'abattit sur moi sans qu'il y eût de la faute de personne ; je devins un jeune homme pauvre, bien plus complètement que celui de M. Feuillet. Je ne fus plus qu'un *vuile Spanjaard* !

Le coup était rude et je restai tout frissonnant devant l'obscurité de mon avenir. Mais, en quelque fâcheuse condition que la destinée m'eût réduit à l'âge de l'essor, au milieu de l'accomplissement de tous mes désirs et quand j'avais acquis, pour mon malheur, tant de goûts d'élégance, je sus me reprendre et m'imposer quelque souplesse.

J'espérai et je travaillai.

Que cet aveu n'impatiente personne ; je sais que l'on n'est jamais une exception ;

bien d'autres, qui ne furent pas élevés dans une Maison Espagnole — et précisément peut-être à cause de cela — surent fléchir le destin et même le dompter plus définitivement que moi.

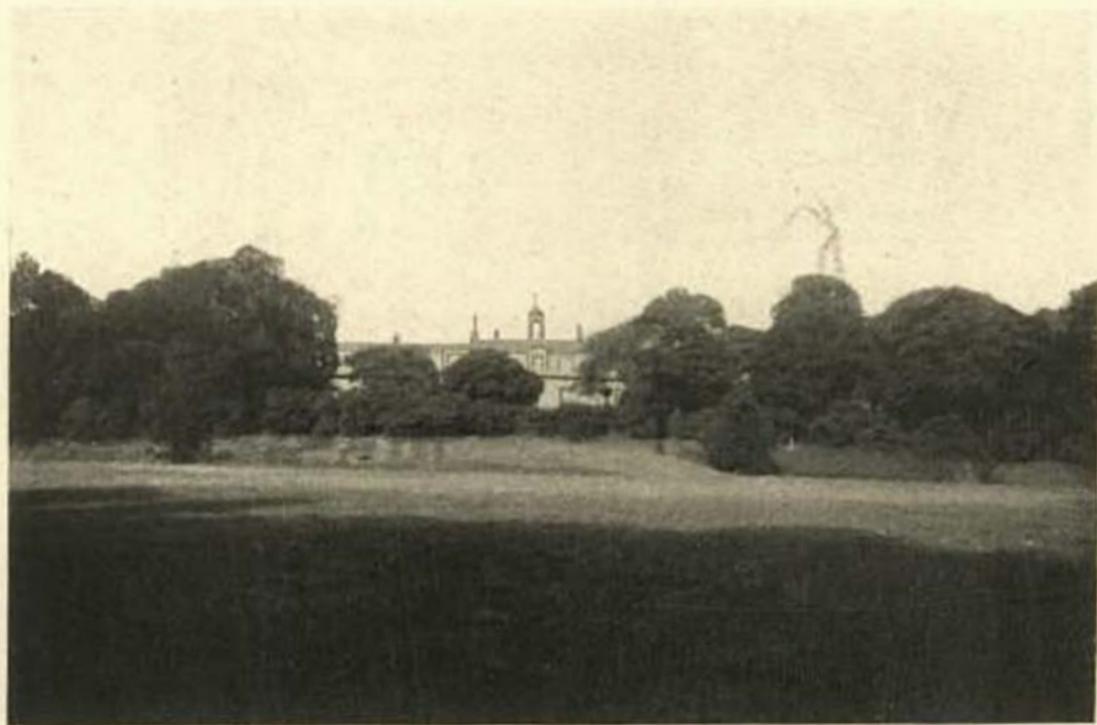
J'ai seulement voulu dire que, le plus souvent, tout cède à l'énergie d'un effort opiniâtre. Aussi, et bien que je ne sois pas encore parvenu aux années sévères et neigeuses où l'on prêche et « pontifie » volontiers, je répéterai aux jeunes qui nous suivent :

— *Laboremus, o barbatuli juvenes!*

Il n'est chagrin si noir qui ne s'oublie par une allègre chanson, dit Horace; ajoutons, comme dans un grave discours de distribution des prix : « et par le Travail ».

Et que ces sages paroles soient la moralité et l'excuse de ces pages légères.

MÉMOIRES D'UN LYCÉEN



LACÉ MICHELET CI-DEVANT LACÉ DU PRINCE IMPÉRIAL.

Cliché photographique de M. M. A. BREGER,
9, rue Thenard, Paris.

SARAH BERNHARDT

C'était avant la guerre.

Petit, démesurément petit, âgé de sept ans à peine, j'avais été, malgré d'intarissables larmes, interné au lycée du Prince Impérial (*).

Sombres jours !

Ah ! quand aujourd'hui je songe à ces années terribles, je m'épouvante encore et m'étonne toujours qu'un matin, après le son du tambour, le *pion* traversant le dortoir

(*) Aujourd'hui Lycée Michelet.

n'ait pas secoué dans sa couchette le petit Belge, non plus retardataire cette fois, mais mort enfin entre les draps rudes, épuisé de chagrin, suffoqué de désespoir !

Oh ! c'est vrai que j'étais trop petit...

Mais là, ne nous attendrissons pas ainsi sur nous-même. Et puis c'est fini, c'est loin, c'est on ne sait plus où maintenant, n'est-ce pas, toutes ces souffrances !

Qui sait ? L'âme en garde de cruelles empreintes, s'en déforme peut-être. Elle entre mal dans la vie.

Pourtant, c'était l'un des plus beaux lycées de France ce collège de Vanves, vieux castel des princes de Condé dressé sur une haute butte de la rive gauche de la Seine, et à présent tout restauré, agrandi, hérissé de mille paratonnerres.

Un parc immense, plein d'escarpements et

de bas fonds, sauvage en dépit des cadrans solaires, des méridiens et des jets d'eau qui le décoraient scientifiquement et pompeusement, entourait cette superbe et odieuse demeure.

L'hiver s'y écoulait sinistre mais grandiose ; je vois encore de mon pupitre les noirs corbeaux s'esbattre lourdement dans les ramures sucrées de givre des grands arbres.

Et puis c'était le printemps, c'était l'été.

Ils ramenaient une végétation splendide, des floraisons, des épanouissements, des luxuriances de paradou !

Alors, des herbes et des taillis montait l'encens des violettes, des chèvrefeuilles, des églantines...

Alors, j'aimais cette forêt de Brocéliande.

Je l'avais peuplée de toute une colonie de génies et de fées.

Oui, sérieusement, je pensais qu'elle était enchantée.

Souvent, le soir, quand par les grandes verrières des paliers qui marquaient les étapes de notre lente ascension au dortoir, je contemplais un moment ses frondaisons baignées de lune, je me disais :

— Tantôt, lorsque la cloche sonnera minuit, doucement, sans qu'on me voie, je descendrai dans le parc. Bien sûr que je rencontrerai quelque bonne fée en balade. Je lui conterai mes peines et je saurai bien l'attendrir. Alors, elle touchera mon épaule de sa baguette d'or et demain je me réveillerai dans mon lit de Bruxelles !

Mais je ne me levai jamais à minuit. J'avais trop peur ; le silence du dortoir m'oppressait ; mon cœur cognait à grands

coups. Parfois le rêve parlé d'un camarade me glaçait d'épouvante.

Et puis, si dans ce parc j'étais tombé sur une méchante fée, sur Carabosse ou Truitonne par exemple ?

* * *

Hélas, on ne pénétrait guère dans ce parc merveilleux. *Gosses* et *Gigues*, nous restions confinés en nos cours d'où, mélancoliques, nous regardions à travers les grilles le bois solitaire.

Mais le jeudi, après le diner, voilà que tout à coup le jardin s'animait, était en fête.

Les familles venaient voir les petits, s'éparpillaient joyeuses, dans les allées, sur les pelouses.

Et il y en avait des pères, des mères,

des sœurs et des cousines autour des *copains* qu'on appelait au parler !

Moi, derrière les barreaux, je demeurais presque seul à regarder ces effusions douces, ces chaudes tendresses, l'union serrée de ces cœurs, et les gâteaux, et les bonbons...

Je me rappelle encore comme le parfum des havanes qui venait jusqu'à moi sur l'aile des brises, m'exaltait alors étrangement, me donnait en cette prison des fringales de liberté !



C'est dans ce parc que je vis Sarah Bernhardt pour la première fois.

Cette femme extraordinaire, en dépit d'une vie dévorante, se faisait le temps d'aller voir son fils — notre gentil camarade, garçonnet

aux blonds cheveux onvés ; elle venait les jeudis, parfois certains jours de la semaine et même le dimanche quand ce pauvre Maurice était *collé*.

Ah ! les belles apparitions !

C'était dans la grande allée qui bordait nos cours et nos préaux, *drève* solennelle plantée de tilleuls séculaires dont les troncs verruqueux montraient les larges cicatrices des terribles blessures reçues dans les mitrailles de 1870 alors que les forts d'alentour lançaient sur la butte altièrre tous leurs boulets, tous leurs obus.

Sarah passait, vêtue d'une robe noire, flottante, toujours simple.

Elle allait, la tête et le buste penchés, son bras gauche entourant le cou du petit qui disparaissait presque sous sa longue manche comme sous une aile.

Dans sa joie, elle marchait vite, très vite, inattentive aux gens et aux choses, tandis que l'enfant blond, angelet raphaëlique, emporté par elle comme dans une fuite, la regardait tendrement dans les yeux.

* * *

Cependant dans les cours, les *pions* se haussaient sur les pointes pour voir passer la comédienne.

Et que disait-elle la comédienne à l'enfant?

Oh ! bien sûr elle disait ce que disent toutes les mamans aux tristes petits collégiens qui, arrachés d'elles, frissonnent dans le grand pénitencier comme des oiseaux sans plumes :

— Es-tu bien ?

— Manges-tu de bon appétit ?

— Et comment dors-tu ?

— As-tu encore du savon ?

— Et du chocolat ?

(Car ce sont les pères qui grondent :

— Ah çà, Monsieur, quelle place en version latine ?)

Toutes ces questions pressées, anxieuses, niaises adorablement et que la tendresse des mères répète sans se lasser jamais...

Oui, elle les disait, j'en suis sûr, ces simples phrases, l'admirable Dona Sol !



Voilà comme j'ai connu Sarah, la plus tendre des mamans.

J'avais fini par l'attendre le jeudi, un peu pour moi-même.

Et puis un jour, forçat des études, je fus déporté au lycée Louis-Le-Grand où mon sort

s'aggrava encore de toute la lourde obscurité de cet exécrationnable baignoire.

Et je ne vis plus Sarah Bernhardt.

Mais quel doux souvenir j'ai gardé de cette jeune femme !

Car je la vois toujours dans la grande allée, marcher vite, très vite, la tête et le buste penchés, son bras gauche entourant le cou du petit qui disparaissait presque sous sa longue manche comme sous une aile...

LES PETITS NAPOLÉON

Au lycée de Vanves, quand revenait le printemps vainqueur des froids rudes et des brouillards emportant dans leur déroute les bronchites, les tisanes et les gargarismes de l'infirmerie, un grand événement distrayait tout à coup notre morne vie de détenus : on nous rasait la tête — la toilette du condamné !

Poussées l'hiver, luxuriantes, révoltées, elles tombaient, nos pauvres chevelures où nos plumes et nos doigts tachés d'encre

fraîche s'essuyaient avec tant de fièvre, surtout à ces heures difficiles où nous cherchions à dérober avec la complicité du *Thesaurus poeticus* une étincelle du feu sacré des poètes.

Aussi gardions-nous le regret de nos boucles évanouies, et notre tête rase nous était longtemps odieuse.

Pourtant, cette taille printanière mettait un peu de gaieté dans nos salles d'étude. On *pouffait* de rire à la rentrée piteuse de chaque zigue qui, tondu de près, regagnait sa place, plein de confusion et d'horreur.

Ah, comme il eût donné gros pour avoir à ce moment, ainsi que St Denis, le privilège de fourrer sa tête dans sa poche !

Pendant trois jours, nous entendions de l'étude, le chant des ciseaux qui *cigalaient* dans le grand couloir.

On nous appelait deux par deux et, Mérovingiens résignés, nous allions au sacrifice.

Cette *capitis diminutio* se pratiquait dans le grand vestibule parqueté de mosaïque qui régnait le long des *septième* et *sixième*.

* * *

Elle était confiée, cette opération délicate en laquelle Lespès fut Dieu, à des éphèbes lilliputiens dont la plupart étaient moins âgés que nous.

C'étaient de vagues apprentis très audacieux auxquels nos têtes excellentes servaient de méthode Carpentier.

Je laisse à penser quels escaliers, quels perrons de Versailles, quelles échelles du Levant, ces mêmes téméraires nous sculptaient fièrement sur le crâne !

Ils méritaient des claques.

Cependant, comme de grands artistes, ils se reculaient pour mieux voir leur forfaiture !

En leur importance, ils coupaient l'air de grands gestes, mimaient la plastique, la pose désinvolte, le tour de main du perruquier établi, qui a des eaux régénératrices à sa vitrine et un plat à barbe brimbalant au vent de la rue.

Ils sautaient autour du patient comme le sauvage autour du poteau et, tout à coup, sans sommation, vous soufflaient dans le nez :

Phuu, phuu !

Puis, sous couleur de retirer les cheveux tombés dans le cou, ils vous en fourraient des mèches dans le dos, et loin, comme un tapissier enfonce du crin en un matelas.

Horreur ! car c'était alors jusqu'au soir

toute la lyre — non, la harpe, il y a plus de cordes ! — des démangeaisons diaboliques.

Je frémissais, surtout quand leurs ciseaux, un moment apaisés, s'insinuaient derrière mon oreille.

Minute d'angoisse, car la passe était difficile. J'étais sans défense, emprisonné dans le peignoir.

Aïe ! Pincée, mon oreille.

Je saignais...

— Sapristi, faites donc attention !

— Pardon, mais vous avez là une petite bosse qui a fait dévier mon instrument. Bah, ce n'est rien. Quand on se fait raser la barbe, on en voit bien d'autres !

Comment, ils rasaient ! Ils rasaient, eux !

Assassins par la gorge ! Je les voyais rasant au milieu de flaques de sang. Un abattoir !

Alors je ne me plaignis plus jamais.

* * *

Au printemps de l'année 1876, j'étais en cette posture bête du gosse chevelu que l'on détoisonne — je buvais la coupe des cheveux jusqu'à la lie! — quand deux hommes parurent, qui se mirent à arpenter le grand couloir.

L'un était robuste et de haute taille.

Sous un large chapeau de soie, sa figure apparaissait pleine, énergique. Il parlait d'une voix forte, continue, en faisant des gestes lourds et larges. Parfois il s'arrêtait brusquement, se renversait, levait les bras comme pour démontrer l'absurdité d'une chose.

L'autre, maigre, jaune, hâve comme le chevalier de la Manche, la figure grimaçante et strapassée, le coude droit serré au corps,

le bras gauche ballant, marchait de ses jambes fluettes un peu arquées, à côté de son interlocuteur. Muet, il écoutait avec une profondeur respectueuse et le buste incliné.

Celui-ci était mon professeur de *quatrième A*, ce bon, cet érudit M. Cuvilier, auquel j'envoie de cette place un salut sympathique.

Le parleur, c'était Napoléon Bonaparte, le prince Jérôme, comme nous l'appelions improprement dans notre jeune ignorance de l'histoire contemporaine.

Ah ! j'ai fouillé et même retourné la gibecière de ma mémoire. Mais rien, rien. Du diable si je me rappelle encore une seule phrase du Prince de la Montagne ! Et pourtant, tout le vaste couloir était sonore de sa belle voix.

Il est vrai que mon petit gaillard de perru-

quier me bousculait la tête comme dans une friction ; impossible alors d'ouïr quoique ce fût.

On remarquera ici ma conscience et comme il me serait aisé d'inventer une conversation du fils de Jérôme. Mais j'écris pour l'Histoire. C'est le motif de mon scrupule. Je ne tromperai pas l'Histoire.

* * *

Au fait, j'y songe. Le prince Napoléon parlait de ses fils Victor et Louis, dont M. Cuvilier était le répétiteur.

Ah ! les petits princes Victor et Louis ! Je m'en souviens, je les vois.

Ils recevaient des leçons particulières de M. Cuvilier dans une salle d'étude contiguë à la nôtre.

Or, quand la cloche sonnait la fin des

cours, nous nous rangions deux par deux à la porte ouverte de notre classe pour partir en récréation. A ce moment, Victor et Louis sortaient de la salle de répétition, un faix de livres et de cahiers sous les bras.

Ils passaient devant nous, et, farouches petits adversaires du Coup d'Etat, nous leur décochions à la fortune de notre cervelle, des mots fins — spirituels à éteindre la Lanterne de Rochefort — mais que je n'ai pas retenus.

Victor était un long garçon, une « gigue » poussant très vite.

Timide, gracieux et distingué comme une jeune fille, il dédaignait nos lazzis enfantins qui nous valurent tant de *piquet* de la part d'un pion sans doute bonapartiste !

On le disait fort intelligent. Il étudiait avec

ardeur et facilité. Il était déjà réfléchi, soucieux de ses destinées et assurément très personnel.

Pour Louis, c'était encore un vrai gosse à face mutine, un dissipé, vif comme un moineau. Rien ne l'intimidait, celui-là. Il était le héros d'une amusante histoire.

Tous les mois, on nous appelait au tribunal de pénitence pour conter nos fautes au premier aumônier. Un soir que Louis se trouvait dans la chapelle avec quelques camarades, attendant son tour d'être mandé au confessionnal où siégeait le père B..., il avisa une colonne et grimpa prestement au jubé à la faveur de l'ombre. Là, ayant manœuvré les soufflets de l'orgue, il s'assit tout à coup sur le clavier sonore.

Cela fit un bruit faux, apocalyptique, effroyable !

L'abbé jaillit de son armoire, cherchant le sacrilège ; mais le prince Louis, déjà redescendu et agenouillé à son banc, paraissait s'abimer dans un examen de conscience, tout heureux sans doute de pouvoir ajouter un nouveau crime à son inventaire de fin de saison.

On ne fit point d'enquête. Louis dut cyniquement avouer quand son tour fut venu.

Cette prouesse nous remplit longtemps de joie et d'admiration. A ce petit Louis, nous décernâmes l'éloge rare de « chic type » ; son attitude crâne vis-à-vis de l'abbé nous faisait même un peu songer à Napoléon le Grand devant Pie VII....

.

Plus tard, à Sannois en Seine et Oise où j'allais passer mon dimanche chez de chers camarades, je rencontrais souvent les princes

Victor et Louis comme ils sortaient de la gare pour escalader le mail-coach qui les emportait à St-Gratien chez la princesse Mathilde. Nous nous reconnaissons et l'on se saluait très cordialement.

C'étaient là ces aiglons, dont la jeune République, en ces temps détestables, heureusement révolus, ne prenait pas encore souci...

LA SAINT-CHARLEMAGNE

Vive la Saint-Charlemagne! Toutes les *colles* sont levées!

C'était une grande fête, un jour de joie pour tous, pour les bons qui dinaient, pour les cancre dont les peines étaient amnistiées.

De mon temps, pour s'asseoir au banquet de la Saint-Charlemagne, il fallait avoir été dans les compositions *premier* une fois, ou trois fois *second*. Conditions strictes et difficiles à remplir, étant donné le nombre restreint des compositions.

J'espère qu'elles ont disparu aujourd'hui ou tout au moins qu'elles ont été modifiées par l'heureuse inspiration d'un proviseur plus égalitaire.

Il est souverainement injuste en effet qu'un élève, parce qu'il s'assimile volontiers des langues mortes, ait le droit, le 28 janvier de chaque année, de se repaître de pâtisseries et de crèmes glorieuses pendant que son condisciple, à l'intelligence moins prompte, le regarde tristement en mangeant un croûton de pain sec.

Oui, je serais heureux d'apprendre qu'il ne faut plus aujourd'hui remplir d'autres conditions pour assister au festin d'honneur que celle d'être un gourmand accompli.

Une fois, je fus invité au banquet de la Saint Charlemagne...



C'était après la guerre, en septième, quand nous bloquions sous M. Dariste, professeur ordinaire dont la tête sombre, une tête huguenote, penchait légèrement comme sous le poids des gérondifs futurs et des supins.

C'était un fort latiniste.

Souvent, et pour un simple petit gérondif méconnu, il nous interpellait avec amertume mon voisin Resuche et moi, nous assignant déjà dans les compositions prochaines d'invouables places.

Cette prédiction nous faisait sourire, mais invisiblement, et hausser les épaules, mais « en dedans », car une manifestation plus apparente de notre dédain eût peut-être attiré sur nos têtes des punitions superflues.

Pourtant un jour, après une mercuriale sévère où M. Dariste, non content cette fois de nous représenter comme des modèles de dissipation, s'était permis en termes méprisants de douter même de notre vive intelligence et de nous menacer d'une dégringolade en huitième, nous nous proposâmes de confondre cet homme amer.

Nous convinmes, Resuche et moi, d'assister au Banquet de la Saint Charlemagne, le 28 janvier suivant. Et pour réaliser ce projet — non exempt d'audace puisqu'il nous fallait lutter contre la mauvaise grâce d'un maître qui ne nous aimait guère — nous jurâmes de nous prêter l'un à l'autre dans les mesquines batailles des compositions un appui désintéressé et fraternel.

Nous choisîmes tout de suite les compositions qui devaient nous donner le laurier

dinatoire, c'est-à-dire la version latine et le thème latin.

Or, il arriva que nous fûmes tous deux premiers *ex æquo* en version latine !

En réalité, nous avions adroitement « louché » le travail de nos voisins respectifs Lestiboudois et Clément, deux forts remporteurs de prix. Avec une honnêteté scrupuleuse, nous nous étions passé les compositions de ces deux rivaux. Alors remaniant leurs copies, peu savantes, je dois dire, les émondant chacune de leurs contresens violents et des imperfections de langue, mais les complétant, les corrigeant l'une par l'autre, nous avons fabriqué une version excellente et presque parfaite que nous transcrivîmes avec soin sur notre feuille de concours.

Toutefois, il va sans dire que nous avons

modifié l'élégance syntaxique de nos deux textes.

Et la victoire ne s'était pas fait attendre.

Après quoi, nous laissâmes M. Dariste se remettre de son étonnement et nous consentimes à demeurer tranquilles, à l'ancre dans les dix derniers.

*
* *
*

Une fois *premier* ou trois fois *second*. Nous avons préféré être une fois *premiers* tout de suite et qu'il n'en fût plus question.

Ce succès nous remplit d'aise. Nos places au banquet étaient conquises; mais nous jubilions surtout de la rage de Lestiboudois, élève justement détesté pour son application et qui, sans grandeur, s'obstinait à être premier en tout.

Je crois même qu'il s'affligeait de ne pouvoir être encore second dans les compositions où il obtenait la première place. Oui, c'était un goulu dans l'âme, un *sloukker* comme nous dirions avec élégance et qui rêvait sans doute de « bouffer » la Saint Charlemagne à lui tout seul.

Enfin, la joie de notre victoire se calma pour faire place à la délicieuse espérance du repas glorieux. Une semaine avant le 28 janvier nous reçûmes une invitation officielle au banquet, signée par le proviseur et le censeur.

La veille de la fête, comme nous passions devant la salle du banquet en nous rendant au dortoir, nous aperçûmes par les grandes verrières l'émouvant spectacle des garçons écurant, brossant, nappant les tables, pliant les serviettes en mîtres ou queues de paon

tandis qu'une longue file d'autres domestiques arrivaient portant des corbeilles de petits pains et des plats de métal chargés de gâteaux, de tours de nougat piquées de drapeaux, le tout comme dans le festin d'un conte de Perrault.

Nous fimes des rêves charmants.

Le lendemain, à dix heures, nous entrâmes dans la salle d'honneur.

Nous étions perclus de faim car on avait jugé inutile de nous faire manger comme d'habitude notre épaisse soupe matinale.

Les serveurs s'empressaient. Ils battaient l'air de leur serviette, s'agitaient dans une fantasia du diable, faisant semblant de nous apporter quelque chose.

Parfois cependant ils arrivaient avec de grosses carafes remplies d'*abondance* qu'ils déposaient sur la table avec grande précau-

tion ni plus ni moins que si elles eussent contenu du Sétine ou du Cécube *consule Planco* !

En fin de compte, nous mangeâmes du veau à l'oseille, une petite tranche de pâté froid, un vieux morceau de nougat incassable, et nous bûmes une demi-flûte de Champagne.

J'oubliais un speech du proviseur, où j'entendis pour la première fois : « dans cette agape fraternelle » mots tout neufs que je fixai bien dans ma mémoire pour me défendre de les employer jamais dans ma vie !

Cependant, nous nous regardions Resuche et moi, et nous étions consternés. Eh bien, elle était raide celle-là ! Une telle mystification nous semblait excessive. Quelle injure à notre gourmandise !

Alors, comme nous sortions de la salle, l'estomac rempli seulement de désillusions, sans avoir pu rien mettre dans nos poches pour les camarades, nous jurâmes que plus jamais nous ne consentirions à être *premier* ou trois fois *second* dans n'importe quoi.

Et morbleu, nous tinmes parole!

UN SUJET DE STYLE

Le sujet de style subit une évolution heureuse : il est moins bête qu'autrefois. Je m'en réjouis pour les écoliers de maintenant, car je sais combien il est impossible d'animer le soliveau ou d'être Moïse quand il change l'aride et dur Horeb en une jaillissante *Wallace!*

J'ai connu, moi, le sujet de style absolument idiot et solennel. C'était le temps où l'aube de mon tarabiscotage épouvantait déjà mes professeurs et leur faisait jeter dans la

marge blanche de mon « devoir » des poignées de notes effarées et bizarres, des pluies de points de stupéfaction !

Mais j'avais une foi. On pouvait bien couper mes phrases, mes métaphores en tronçons comme des anguilles ou de simples vers de terre, elles repoussaient, et toujours plus drues et plus terribles ! C'étaient des hydres de Lerne.

Les sarcasmes me laissaient dans une pitié profonde et je tenais messieurs les agrégés pour des croque-morts de belles-lettres.

Pourtant, je me souviens qu'une année, aux deux premières compositions françaises, je fus jeté dans une place humiliante, à la queue de la classe.

Cet événement me sortit un peu de mon insouciance légère à l'endroit du jugement des rhéteurs.

— Ça vous apprendra, s'était écrié le maître, à imiter Victor Hugo !

J'imitais Victor Hugo ! La honte rougissait mon front et je pensais sérieusement à m'aller suicider quelque part.

Aussi, quand vint la troisième composition de style, je me promis une glorieuse revanche et décidai que je serais premier.

J'attendis le sujet avec une indicible angoisse. Le professeur s'avança vers la planche noire et, d'un bout de craie, si petit qu'il lui échappait à tout moment des doigts et tombait dans la rigole du tableau, il écrivit :

LE DÉVOUEMENT.

Et il mit une barre dessous.

— Nom d'un chien ! m'écriai-je tout bas.

— Voilà, dit le maître, je ramasserai les copies à midi. A la besogne!

A la besogne! Horrible, tout à fait comme si nous devions casser des cailloux!

J'étais stupéfait et je frémissais de rage. Jamais sujet de style ne m'avait jeté dans une telle fureur.

Pourtant, je me calmai et, la tête dans les mains, je restai longtemps dans une sorte de prostration douloureuse.

Enfin je levai les yeux, et devant ma vue révante se dressa l'absurde craie : *Le Dévouement*.

Le dévouement de qui, de quoi? Le dévouement à qui, à quoi?

Celui des Fabius, de Régulus *Carthaginem rediens*, de Léonidas, de Cynégire, de Zopyre ou des Gracques, le dévouement à sa patrie, à sa cause, le dévouement maternel, filial,

conjugal, ou celui du chien de Terre-Neuve?
Enfin quoi?

J'étais lancé dans l'extravagance des hypothèses.

Un moment, je pensai de lever un doigt timide pour demander une petite explication et savoir dans quelles limites il fallait circonscrire ce dévouement du diable.

Mais déjà tous mes condisciples, penchés sur le pupitre comme sous le souffle impétueux de l'inspiration, faisaient courir sur les feuilles volantes des plumes échevelées.

Et je n'osai rien; car l'indiscrétion de ma demande et l'humiliation qu'elle me vaudrait ne me parurent que trop claires.

Tout à coup, l'idée m'illumina. Je considérai une minute notre magister dont la tête fatiguée et jaunie s'abimait en des lexiques formidables, et je fis le savant qui se dévoue

à la science pour le bien de l'humanité.

Thème merveilleux où les lieux communs coulaient de ma plume comme un torrent et couraient les uns après les autres comme des vagues !

Je n'en ratai pas un seul. Je les mis tous. Je décrivis le savant, sa solitude, ses veilles obstinées et son dénuement et sa misère, etc.

Et il fallait voir avec quelle ironie poncive je promettais, à la fin de ma composition, au savant méconnu, un petit buste quelque part. La reconnaissance des hommes !

J'avais trahi, renié pour être premier, toutes mes jeunes convictions littéraires, et je me parus tombé au plus bas de l'abjection.

Je signai avec dégoût.

Et je fus — je ne fus que second !

Il y en avait un qui avait fait plus bête que moi !

MA PREMIÈRE COMMUNION

Au mois de juin de l'année 1873, dans le château des Condé, je fis ma première communion en même temps qu'une centaine de mes condisciples.

Cet acte sacramentel s'accomplissait au lycée avec une solennité extraordinaire. Pour la circonstance l'immense hall de la gymnastique changeait de destination et se transformait en sanctuaire. Les murs disparaissaient sous les riches étoffes de la maison Belloir et le portique quadrangulaire, où

étaient suspendus les agrès, se coiffait d'un dôme d'azur tout historié d'emblèmes religieux.

Les familles des huit cents élèves étaient conviées à cette grande fête, ce qui emplissait le beau collège d'une foule brillante et mondaine.

Ce jour-là, les « gigues », c'est-à-dire nos aînés de la quatrième, avaient une bien galante fonction à remplir. C'est eux qui, postés sur le perron seigneurial, les mains gourdes dans leurs gants blancs, allaient au devant des dames ainsi que des petites demoiselles et leur offraient gracieusement le bras pour les conduire dans le saint lieu.

Comme le trajet était assez long de l'esplanade à la salle de gymnastique, je vous laisse à penser si ces heureuses gigues avaient le temps de madrigaliser en route ! Ah ! que je

leur portais envie ! Et que j'enrageais donc de n'être encore qu'un gosse ! Mais patience, je grandirais ; et moi aussi, je serais une gigue ! Et alors, revêtu de mon plus bel uniforme, chaussé de mes plus miroitants escarpins, je m'élancerais à mon tour au devant des duchesses ; et rougissant, hardi et timide tout à la fois, mais triomphant, le cœur dansant dans la poitrine, je les mènerais lentement, savamment, avec des détours, à leurs pieuses chaises !

* * *

Donc, je fis ma première communion au mois de juin de l'année 1873.

Rien de plus gai que les préliminaires de la cérémonie.

Une retraite de trois jours nous enfermait,

pour notre sanctification, dans un des vastes préaux vitrés contigus à la chapelle.

Les deux aumôniers, M. Barascud, et ce cher abbé de Bonfils — auquel je garde un souvenir affectueux et fidèle, car c'était un gentil prêtre celui-là, aristocratique et charmeur — nous sermonnaient copieusement et nous guidaient sur le chemin de la grâce.

Parfois aussi, de rudes capucins, hirsutes et barberousseux, la robe de bure ceinte d'une grosse corde, apparaissaient tout à coup et, dans une langue véhémence, nous documentaient effroyablement sur les supplices de l'enfer. Bigre !

Il fallait aimer Dieu, l'adorer de toute son âme. Pour ma part j'y tâchais très consciencieusement. J'avoue pourtant que, malgré ma bonne volonté, je ne parvins jamais, même à cette époque de crédulité naïve, à

me figurer ce Dieu abstrait, invisible et qui ne se manifeste par rien du tout. Je devais le corporiser pour ne pas m'endormir au marmottage de mes prières. J'avais imaginé de me représenter le ciel à travers les tableaux du Louvre. Voilà un repère excellent. Donc, à chaque boule de mon chapelet j'évoquais quelque toile de Rubens ou de Raphaël ou de Véronèse. Hé, ce n'était pas si ridicule !

Néanmoins, je n'atteignis jamais à cet amour de Dieu dont nos chers aumôniers prétendaient nous faire arder. Aucun de nous du reste ne se distinguait par une réelle ferveur de dévotion. Nous avions trop de santé, pour nous abimer dans des visions ou des extases.

N'importe, je le répète, on faisait de son mieux en se mentant le plus possible à soi-même. Et puis, dans le tréfonds de notre

conscience, nous démêlions déjà que ce Dieu, s'il est si grand, si bon et si juste que cela, excuserait chez nous cette totale incapacité de le comprendre car « elle est aussi son ouvrage. »

* * *

Notre retraite n'était point trop rigoureuse.

On nous accordait même, pendant ces trois jours, beaucoup plus d'heures de récréation que d'habitude. Nos jeux étaient tout aussi animés quoique un peu moins bruyants ; ici, les rageurs, dont je fus je pense, en étaient quitte pour se mortifier par des concessions héroïques, une abnégation louable. Ils acceptaient les rôles désagréables à la balle ou à saute-mouton ; ils consentaient à « y être tout le temps ». Ils offraient ça au

Seigneur, comptant bien se rattraper plus tard par exemple !

Pour la nourriture, nous faisions maigre évidemment. Mais c'était un « maigre » plantureux que nous préférions au « gras » très mesuré, très chic des jours ordinaires. Au poisson et aux noires lentilles d'Esau, s'ajoutaient alors des compotes, des raisinés, du fromage blanc, des crèmes à la vanille ou au chocolat, que sais-je encore !

Nous n'étions pas habitués à de telles bombances et ne boudions guère à ces Lucullus imprévus.

Après cela, quelques-uns d'entre nous jeûnaient peut-être sérieusement et refusaient de toucher aux moindres friandises en vrais anachorètes qu'ils essayaient de devenir. Mais je ne fus pas de ceux-là, je le dis sans vergogne. Jamais, je ne « bouffai » de meilleur

cœur qu'en retraite. Et ma foi, j'arrivai à la sainte table avec une figure reluisante qui dut charmer le bon Dieu.

* * *

Oh ! l'admirable salle que ce gymnase mué en église !

Les opulentes tentures de velours cramoisi semées d'étoiles !

Les riches tapis d'Aubusson et de la Savonnerie ! Les précieuses bannières, les éclatantes banderoles !

Dans le fond, sur une estrade élevée, c'était l'autel flamboyant de lumières et d'ors. Là, en somptueux caparaçons liturgiques, officiait un vieux grand évêque *in partibus*, Monseigneur de Paphos ou de Damas — je ne sais plus très bien — flanqué d'augustes desservants et d'une ribambelle d'enfants de

chœur cardinalices qui balançaient de rouges encensoirs.

Rien de plus impressionnant. Perché sur une estrade latérale au milieu de mes camarades, je manquais à baisser les yeux et regardais partout sans fausse humilité. Certes, l'autel était prestigieux mais combien plus aimable, plus humain surtout, le spectacle de cette assistance presque entièrement féminine, superbement atourée, « en grand triomphe d'habillements », merveilleux par terre de reines d'où émanaient des parfums suaves!

J'avais beau m'exciter au recueillement, j'oubliais la sainte table dont j'allais tantôt m'approcher, et mon jeune cœur, déjà romanesque, s'absorbait dans les délices d'une contemplation profane.

Mais les sonneries du lever-Dieu me relancèrent au ciel. Il était temps. Je m'abi-

mai dans un acte de contrition parfaite.

Un peu plus tard, je gravissais les marches de l'autel pour m'agenouiller saintement au banc eucharistique.

*
* *

Cependant, nos estomacs grognaient de faim. Aussi, le digne évêque de Paphos ou de Damas — je ne sais plus très bien — s'empressa-t-il d'expédier l'office de peur des évanouissements.

Et puis, nous nous ruâmes en cuisine! Après quoi, libérés jusqu'à Vêpres, les camarades bondirent dans le parc auprès de leurs parents.

Et moi, pauvre bougre de petit Belge exilé, je les regardais, solitaire, à travers les grilles de la cour. Ah, comme ils étaient heureux! Il faisait ce jour-là un temps admirable; le

parc resplendissait sous sa verdure neuve. Quelle joie de se promener sous ces beaux ombrages au milieu des gâteries et des tendresses !

A l'appel de midi, les gentils « copains » me rapportèrent des bonbons que je ne sus pas croquer comme ils le méritaient tant j'étais anxieux et mélancolique. Aussi bien, je ne voyais pas approcher les Vêpres sans un brin d'appréhension.

En effet, ma jeune voix, alors bien timbrée et cristalline, m'avait fait choisir parmi tous mes condisciples pour un solo de lecture ; je devais dire un acte d'adoration après le psaume XII.

L'honneur n'était pas mince si l'on pense que, selon la plaisanterie bien française et partant imprescriptible, « j'étais une fois de Bruxelles savez-vous ».

Certes, j'étais brave; mais en dépit de toute mon assurance, je commençais tout de même à ressentir les affres d'un léger trac. Si j'allais rester court!

Eh bien non. Dans la vaste salle, au milieu d'un silence effrayant où l'on eût entendu tomber une épingle, je déclamai mon acte d'adoration comme un petit prodige; et c'est ainsi que je vengeai une bonne foi mes compatriotes de cette immémoriale accusation de bafouillage qui pèse sur eux.

Je reçus les plus vives félicitations. Hélas, je demeurai triste. Le moyen d'être gai en face de tous ces enfants joyeux, qui partaient en vacances avec leurs familles attendries!

Moi je restais à présent tout seul dans la cour, sans plus tirer la moindre vanité de mon petit brassard frangé d'or qui voltigeait au vent.

Ah ! pourquoi, mes parents n'étaient-ils pas venus eux aussi ?

Et je relisais la courte lettre qu'ils m'avaient adressée l'avant-veille : « Cher enfant, à notre grand regret, nous ne pourrons venir te voir. Nous sommes retenus à Bruxelles. Sois courageux et console-toi. N'es-tu pas maintenant un grand garçon puisque tu fais ta première communion ? Travaille bien et songe que les vacances ne sont plus si lointaines ».

Mais non, mais non, disais-je en moi-même, on se trompe, je ne suis pas un grand garçon...

Ah ! que j'étais malheureux ! Mon cœur devenait gros et j'allais me tapir dans un coin pour pleurer à mon aise, quand un Monsieur surgit dans la cour déserte et m'appela en ouvrant ses bras.

Un moment, je demeurai confondu de surprise; mais, tout à coup, fou de joie, je m'élançai en poussant un cri :

— Père !

Voilà pourquoi, je me rappelle avec tant de douceur le jour de ma première communion.

LUCIENNE

Comme j'étais «mignon»— je le sais depuis que je ne le suis plus, c'est-à-dire depuis longtemps — l'abbé de Bonfils s'imagina un jour que je ferais un parfait enfant de chœur.

Il ne se trompait pas ; je servis la messe avec beaucoup de dextérité. Je maniais crânement les énormes missels ; j'étais un attentif échanson et je savais donner à ma clochette des sonorités pleines d'injonction ou de douceur.

J'appris aussi très vite à balancer et à faire

fumer un encensoir, ce qui me valut des succès dans les fêtes carillonnées.

Mais il est juste d'avouer que je partageais l'admiration des condisciples avec mon ami Pedro d'Equilaz, un gentil Vénézuélien — peau olivâtre, ardentes prunelles, — qui n'était pas plus haut que moi et dont les qualités d'assistant, pour n'être pas aussi appréciées que les miennes, n'en étaient pas moins estimables.

Au vrai, nous formions tous deux un couple joliment contrasté : lui tout noir et bronzé ; moi, tout blond et pâlot ; le Midi et le Nord, Latin et Celte.

Les bonnes sœurs de l'infirmerie n'étaient pas insensibles à notre charme enfantin : elles nous caressaient avec une certaine complaisance et nous choyaient bien mieux que les autres gosses.



L'abbé de Bonfils avait une taille au-dessus de la médiocre. Il était svelte, bien pris dans sa soutane irréprochable et qui me sembla toujours neuve, peut-être parce qu'il en avait beaucoup de rechange. Si je me rappelle bien, le jeune aumônier descendait par sa mère d'une ancienne famille du Piémont ; il montrait encore, gravée sur la cuvette d'une antique « tocande », la patte d'ours, emblème de ses aïeux.

C'était un prêtre propre, coquet même, mais sans nulle affectation. Il était blond, d'un blond tirant légèrement sur le roux, et lissait ses cheveux avec soin.

Sa figure, d'une carnation animée, respirait la bienveillance. Malheureusement ses

yeux étaient faibles ; il devait les renforcer à l'aide de belles lunettes d'or.

Enfin, sa parole pleine de douceur charmait et pénétrait.

L'abbé de Bonfils était populaire. On le préférait au premier aumônier, M. B..., qui avait certainement ses qualités lui aussi, mais dont le verbe était rude et même assez bourru parfois. Celui-là, je crois que c'était un curé têtue et fanatique, sans aucune finesse. Il nous ordonnait de croire sous menace de pensums et n'avait aucun respect pour les doutes de notre conscience. Sa grosse voix grasse nous effrayait un peu. Sa figure, toujours mal rasée, souriait rarement et sans naturel : elle avait quelque chose d'un César brutal. J'avoue aussi que l'homme ne se soignait guère : il avait son fumet... Sa soutane luisait, montrait la corde, et se pou-

drait aux épaules de pellicules. Au fait, le père B... était probablement un grand saint.

M. de Bonfils, lui, séduisait par la distinction et la cordialité de ses manières. Ses mains longues, ses doigts en filière eussent tenté le pinceau de Van Dyck. Et puis, il sentait bon la violette de deux sous !

Il aimait les petits et leur était, pour ainsi dire, maternel. Dès qu'il apparaissait dans les cours, les jeux cessaient instantanément et tout le monde accourait au-devant du jeune abbé; il savait de bien plus jolies histoires que le père B... et les racontait, pour le plaisir, sans prendre souci d'y enfermer une morale ennuyeuse. C'était un artiste; les fées, l'ogre, les génies du cycle arabe ne lui inspiraient aucune répugnance, et il nous captivait par le récit savamment filé de leurs admirables aventures.

M. de Bonfils m'avait immédiatement distingué à cause de ma tristesse ; il conçut pour moi une vive affection en apprenant que j'étais étranger, sans « correspondant » à Paris et que je ne sortais jamais le dimanche. Aussitôt, il s'ingénia de toutes manières à adoucir mon exil : je fus son préféré, son « chou-chou ». Au lendemain des vacances, quand le cœur encore tout saignant d'avoir quitté la maison paternelle, je pleurais sans répit, escomptant presque la mort — oui, la mort — comme une joie ! il me prenait sous le bras et se promenait avec moi dans la sombre cour. Il m'exhortait au courage avec des paroles émues que j'entends encore :

— Allons, petit, disait-il, sois raisonnable. Tu pleures parce que tu as quitté ta maman... Mais la séparation n'aura qu'un temps. Trois mois, c'est si peu de chose quand on travaille

bien! Voyons, tu les reverras tes parents! Les vrais malheureux, ce sont ces pauvres petits, et il y en a tant parmi tes camarades! qui n'ont plus ni père ni mère... A toi, le bon Dieu les a conservés. Et tu es triste et tu pleures! Mais tu devrais être heureux au contraire en pensant à la joie que tu éprouveras à les retrouver!

Il ne me parlait jamais sans que je fusse réconforté, et je l'aimais de tout mon cœur.



C'est pour adoucir ma peine qu'il m'avait décidé à chanter au lutrin, et s'était avisé de m'apprendre à servir la messe.

Il fit mieux. Afin de nous récompenser, l'ami Pedro et moi, de notre application, il nous emmenait en promenade le dimanche, après vêpres. Nous allions au Point-du-Jour,

à Suresnes, à Châtillon. Parfois aussi, l'abbé nous conduisait dans de modestes collèges ou des hospices du voisinage dont les pères directeurs étaient de ses amis et où l'on nous faisait grande fête.

Enfin, un jour — jour délicieux et dont le souvenir dilate encore mon cœur — M. de Bonfils nous mena chez les parents de notre condisciple Maurice L..., qui possédaient à Clamart un beau cottage entouré d'un jardin magnifique.

Ah ! l'accueil cordial ! Il y avait là beaucoup de monde, toute une « potée » de parents parisiens bien fournis en petits garçons et en fillettes. M^{me} L..., une grosse dame, plantureuse comme une Flamande, s'attendrit tout de suite sur le sort de ces deux petits exilés et nous embrassa avec emportement. Puis, sans perdre de temps, elle

organisa un goûter plein de sirops, de confitures et de petits fours.

Après quoi, on nous donna la volée, tandis que les grandes personnes s'installaient sous la véranda autour de l'aumônier qui charmait tout le monde par sa voix suave, son esprit doux et caustique comme celui d'un Fléchier ou d'un Fénelon.

Conduits par ce joufflu de L..., nous nous répandîmes dans le parc au milieu d'une ribambelle de cousins et de cousines. Ce fut très gai. Comme nous avions atteint une sorte de petit bois, nous délibérâmes sur ce que nous pourrions bien faire. Les avis se multipliaient et l'on n'aboutissait à rien quand Lucienne, la grande cousine de L..., une jolie demoiselle de treize à quatorze ans, proposa de jouer tout bêtement à cache-cache, ce qui fut accepté. Aussitôt, d'une petite voix impé-

rieuse, elle nous commanda de faire le cercle et commença :

Une poule sur un mur
Qui picote du pain dur
Picoti, picota...

Pedro et moi, nous fûmes immédiatement hors cause. C'est l'ami Maurice qui resta le dernier. On le pria de tenir le « but » jusqu'à ce que nous eussions crié « fini » et la troupe s'éparpilla dans toutes les directions.

Pour Pedro et moi, qui ne savions pas les bons repaires, nous demeurions un peu hésitants lorsque Lucienne nous prit par la main :

— Venez, vous deux, je connais une cachette introuvable.

Et rejetant sur le dos son opulente chevelure brune d'un coup de tête plein de mutinerie, elle nous entraîna en courant.

Bientôt nous rencontrâmes un petit mur que nous franchîmes sans difficultés pour sauter dans un superbe verger rempli d'espaliers. Nous nous arrêtâmes un peu essoufflés.

— Maurice ne nous découvrira jamais ici, dit la fillette en riant, nous sommes chez le voisin !

Et comme nous restions ahuris, légèrement inquiets de cette violation de propriété, elle nous rassura :

— Oh ! j'ai la permission ; je puis cueillir ici tous les fruits que je veux... Je vous recommande les framboises blanches, elles sont délicieuses ! Mangez, ne vous gênez pas...

Pedro, qui était gourmand, considéra cette invite comme un ordre et se plongea aussitôt dans un épais buisson de framboisiers.

Quant à moi, je fus très comme il faut : je dis que je préférais visiter l'enclos.

— Alors, viens avec moi, fit Lucienne en me tutoyant sans façon, là-bas sont les couches...

Elle m'avait repris par la main et je marchais timidement à côté d'elle, heureux, ravi, charmé par cette gamine si jolie, si délibérée surtout. Ah que j'étais enchanté d'être si petit et de paraître moins vieux que je ne l'étais ! Car j'avais treize ans sonnés.

En cheminant, Lucienne m'interrogeait :

— C'est toi, le petit Belge, pas ?

— Oui, je suis de Bruxelles.

— C'est loin, pas ?

— Très.

— Alors, on vient jamais te voir ?

— Jamais.

— C'est triste, pas ?

— Oh ! oui...

A ces mots, elle passa les bras autour de mon cou et, adorablement maternelle, elle m'embrassa avec tendresse :

— Ecoute, quand j'irai voir Maurice au Lycée, je dirai qu'on t'appelle aussi au parler. Nous jouerons dans le parc...

Je rougis, je balbutiai des remerciements. Mais nous étions arrivés devant les melons :

— Regarde ! c'est des cantaloups !

Mais je ne regardais que Lucienne. Comment m'y prendre pour lui rendre son baiser ? Car je tenais à être poli avant tout...

En ce moment, Pedro, gorgé de framboises, commit la maladresse de nous rejoindre : j'en éprouvai un dépit excessif, un vrai sentiment de jalousie.

— On nous appelle, dit cet importun, je crois qu'il est temps de retourner.

Nous avons complètement oublié la partie de cache-cache et M. de Bonfils. Il fallut sortir du verger charmant.

De nouveau, Lucienne nous avait pris par la main :

— Je connais un chemin de traverse, nous serons tout de suite arrivés.

Nous rentrâmes sans nous presser. Cette fois, ce fut Pedro qui subit l'interrogatoire :

— Toi, t'es un Espagnol, pas ?

— Oui, de Caracas.

— Quel drôle de nom ! Et c'est loin ?

— Oh oui, trente jours sur la mer.

— Alors, on vient jamais te voir ?

— Mes parents, jamais. Mais j'ai mon *correspondant*.

— Dis, c'est triste ?

J'attendais la réponse avec un émoi indicible tant je craignais qu'elle ne fût suivie

d'un baiser aussi doux que celui que j'avais reçu. Hé, ce gaillard de Pedro était très beau ! Par bonheur, il n'était pas sentimental pour un sou. Il répondit sans fard :

— Mais non, je m'amuse très bien à Paris.

— Ah ! fit Lucienne étonnée.

Et rengainant son attendrissement, elle hâta le pas sans plus s'occuper de ce jeune transatlantique.

*
*
*

— Eh bien ! s'écria M^{me} L..., quand nous fûmes arrivés à quelque distance de la maison, où donc étiez-vous cachés ? On vous cherche depuis un quart d'heure ! M. l'abbé est très mécontent...

Lucienne prit tout sur elle avec une si jolie bravoure que M. de Bonfils sourit :

— Rassurez-vous, mon enfant, dit-il aussi-

tôt, vous êtes une charmante petite fille et l'on vous pardonne de grand cœur.

Il fallait partir. M^{me} L... et quelques autres jeunes dames nous serrèrent éperdument dans leurs bras, et nous primes congé de Maurice ainsi que des petits cousins et cousines que nous avions à peine entrevus.

Mais comme l'on nous reconduisait processionnellement à la grille du château, Lucienne, qui marchait à côté de moi, prétendit me montrer un petit chemin bordé de buis qui contournait un parterre et là, derrière un massif de rhododendrons, elle me fourra vivement dans la poche un paquet de chocolat :

— Ce sera pour manger avec ton pain de quatre heures...

Et elle m'embrassa en ajoutant :

— Sois tranquille, mon petit, je viendrai te voir.

.
Elle ne vint pas et je ne la revis jamais. Car l'année suivante mon ami L... passa à Charlemagne, tandis que M. de Bonfils, promu, je crois, premier aumônier dans un lycée de Paris, nous quittait pour toujours.

Mais je n'oubliai pas le cher abbé. Et pour cette Lucienne, qui jouait déjà si bien à la maman, je n'y pensais jamais, dans mes tristesses de bagnard, sans être consolé. Elle fut la petite fleur bleue et comme la Picciola de mes prisons ! (*)

(*) J'ai appris au cours de cet été que M. de Bonfils occupe aujourd'hui le siège épiscopal du Mans. Ce prêtre plein d'érudition et de bonté devait monter à la prélature.

LES STATUES

Notre premier aumônier — le père Bascule, comme nous l'appelions entre nous avec familiarité, peut-être pour qu'il nous fit moins peur, car il était vraiment rébarbatif et sévère — le père Bascule éprouvait parfois l'envie d'imiter l'abbé de Bonfils et d'être aimable à son tour.

Il apparaissait donc dans notre cour pendant la récréation de l'après-midi. Aussitôt, sans enthousiasme et par simple déférence, ou plutôt par crainte, nous quitions nos

parties de barre ou de Mère Gigogne afin d'aller le saluer.

Il nous retenait, et nous étions obligés de marcher à reculons devant lui pour écouter ses paraboles enfantines.

Désireux de renchérir sur son collègue dont la popularité le gênait peut-être un peu, il déployait toutes ses grâces, se faisait, pour une fois, caressant, onctueux, travail assez méritoire chez cet homme naturellement grincheux. Il nous enseignait de petits jeux innocents et posait des énigmes. Ainsi, il nous demandait :

— Quel est le Saint le plus pointu ?

Tout le monde le savait de longue date, mais personne ne répondait. Car nous avions un cœur excellent ; nous voulions ménager au bonhomme le plaisir de notre feinte surprise.

Quand il avait répété la question, nous donnions tous notre langue au chat.

Alors l'abbé, la face élargie :

— Hé, mais c'est Saint Cloud !

Et nous, de pousser un éclat de rire sonore mais pénible.

Un jour pourtant, mon ami R... de la cinquième A, impatienté, s'écria étourdi-ment :

— Et quel est le Saint le plus *noceur* ?

Devant cette question irrévérente, le père Bascule prit une mine de farouche improbation :

— Mon petit ami, dit-il à R... en faisant de pieux yeux blancs, je vous engage...

— Hé pardi, c'est encore Saint Cloud ! interrompit R... Mais oui, puisqu'on dit « la cascade de Saint Cloud » !

Et il ricana bruyamment tandis que nous

demeurons muets, un peu gênés de son insolence.

Heureusement le tambour battait; la récréation était finie. Et tandis que nos rangs se formaient au bas de l'escalier, nous nous retournions pour regarder le dos penaud de M. l'abbé qui s'enfuyait entre les petits arbres crinolinés de la cour.

* * *

On comprendra qu'après cette excellente plaisanterie, le père Bascule nous tint en quarantaine. Pour nous punir, il affecta de se prodiguer dans d'autres cours moins voltairiennes. Pendant tout un mois nous fûmes sevrés d'énigmes.

Enfin, l'abbé pardonna. Un après-midi, il revint nous voir. Il s'avança dans la cour len-

tement, avec précaution. Mais tout de suite, sans rancune, nous courûmes à lui.

Il nous considéra un moment avec un brin de défiance, car il n'avait pas oublié la « cascade de Saint Cloud ». Bientôt il se rassura ; R... n'était pas parmi nous : il purgeait là-bas au « piquet » une peine justement méritée.

Alors, le gros aumônier nous dit avec onction :

— Mes chers petits amis, je vous apporte une bonne nouvelle. Vous avez vu le ministre hier matin, il a passé dans vos classes. J'ai le plaisir de vous annoncer qu'à sa demande toutes les consignes seront levées dimanche. Mais cela n'est rien. En souvenir de sa visite, Son Excellence m'a promis de doter notre chapelle, qui est si nue, hélas ! de plusieurs tableaux ou de statues. J'ai préféré des sta-

tues. Réjouissez-vous. Cinq statues polychromes, grandeur nature, arriveront ici la semaine prochaine : un Jésus, un St Joseph, un St Jean-Baptiste, un St Stanislas Kostka et puis une Ste Vierge dans une grotte, Notre Dame de Lourdes. Oui, mes petits amis, la Ste Vierge telle qu'elle apparut dans les Pyrénées à cette jeune fille dont je vous ai conté l'histoire au catéchisme, le plus grand miracle du siècle ! Bientôt, nous bénirons ces statues solennellement. Ce sera l'occasion d'une belle fête...

Cette nouvelle nous intéressa vivement, remplit toutes nos conversations. Au collège, rien de plus distrayant d'ailleurs que ces petits événements qui surgissent au milieu d'une vie comprimée, monotone, et suspendent pour un instant la routine des pensées.



En effet, les statues arrivèrent la semaine suivante, et l'abbé obtint la permission de nous les montrer sur le champ.

Alors, pendant la récréation, il vint chercher les élèves qu'il emmenait, par groupe de dix, à la chapelle.

Comme celle-ci se trouvait à l'autre bout du lycée et qu'il fallait traverser un coin de parc pour y atteindre, on pense si la visite aux statues présentait un irrésistible attrait ! Ça devenait une escapade très gaie, turbulente, une sorte de récréation buissonnière. Quinze minutes de liberté presque !

Aussi, attendait-on avec impatience le retour de l'aumônier qui ramenait les camarades et repartait avec une nouvelle équipe de contemplateurs.

Cette expédition avait tant de charme, que même les Israélites, abjurant leur foi, se faufilaient dans les groupes chrétiens et se rendaient à l'église.

Il y en eut parmi nous qui, trompant la police d'un pion redouté, allèrent voir les statues plusieurs fois de suite et même tout le temps. Et ce fut, bien entendu, le cas de R... qui fut de tous les voyages. Le père Bascule le voyait bien, mais se gardait de lui adresser la moindre observation chaque fois qu'il retrouvait le gaillard dans une nouvelle troupe. Il avait trop peur de ses répliques audacieuses et se souvenait toujours de la « cascade de Saint-Cloud » !



A mon tour, je pénétrai dans la jolie chapelle et je vis les statues.

Mais tandis que l'abbé bonimentait, exaltant surtout Notre-Dame de Lourdes, l'insupportable R... pinçait tout le monde et nous criait dans le cou :

— Malheur, quelles têtes!

Il avait tort. Ces « postures » étaient fort agréables.

Dans le chœur, au-dessus du tabernacle, la Vierge était debout dans un embryon de grotte. C'était cette Vierge blanche, non sans grâce, aérienne, qu'on voit partout ceinturée d'une écharpe d'azur voltigeante. Les yeux au ciel, le corps en avant, les bras rejetés en arrière, elle s'offrait au Paradis et

semblait attendre le « lâchez tout » de l'Assomption.

A gauche, c'était Jésus au doux visage, avec une abondante chevelure de musicien. Il se drapait dans une tunique d'un rouge roastbeef qu'il entr'ouvrait pour laisser voir un gros cœur en relief, brun comme un foie gras de Strasbourg.

A droite, se tenait saint Joseph en robe bleue, un lys dans la main.

Puis, en dehors du chœur, il y avait saint Jean-Baptiste demi-nu, sorte de maître baigneur chrétien, qui tenait une longue baguette terminée en croix. Et il serrait cette gaule contre lui, très fort, comme pour se réchauffer avec.

Enfin, c'était le bon Stanislas Kostka qui penchait la tête dévotement et faisait une grimace douloureuse, sans doute à cause du

parasol d'or qu'on lui avait fiché dans la nuque sous couleur d'auréole.

Ma foi, pourquoi ne pas en convenir, tout cela égayait très gentiment la chapelle.

* * *

Le lendemain, à la récréation, l'ami R... apporta les statues des saints qu'il avait taillées de mémoire dans des morceaux de craie et coloriées à l'étude.

Elles étaient d'une fantaisie comique irrésistible, dignes en tous points de ces naïfs tailleurs de pierre qui ont peuplé de figures bizarres, souvent si irrévérencieuses, le portail des cathédrales gothiques.

— Et moi aussi, je serai sculpteur ! s'écriait l'ami R...

Mais un pion obtus ne comprit point le génie de ce cancre. Il confisqua les figurines

et répandit sur l'artiste méconnu une pluie de pensums, de retenues et de consignes.

Au fond, c'était bien fait, et je parie que le bon Dieu en fut fort aise !

LE DIMANCHE D'UN LYCÉEN

En troisième, au lycée Louis-le-Grand, après sept ans de captivité, la liberté me fit son premier sourire.

Le dimanche, un condisciple, que le commis de son père venait chercher rue Saint-Jacques, m'appela au parloir.

Et tous deux suivis par l'excellent jeune homme, nous passions devant la loge grillagée du terrible surveillant enregistreur des sorties.

— C'est bon, faisait-il à mon ami en lui remettant un bulletin.

Mais moi, en ma qualité d'étranger sans parents à Paris, je devais extraire de mon portefeuille des tas de pièces justificatives d'autorisation, d'innombrables certificats timbrés, visés, signés, parafés par ma famille, par le proviseur, par le censeur, etc.

Nerveux, fébrile, je jetais tout ça dans le guichet. D'une main grasse et lente, l'homme feuilletait ces passeports. Et souvent ce concierge grondeur se permettait encore une observation: il y avait une date qui manquait...

Enfin et quand j'allais braver le dogue par une insolence exaspérée, il me tendait mes papiers avec l'exeat blanc — quelque chose comme la contre-marque du bagne — que je devais rapporter le soir signé par un *correspondant* chimérique.

L'écrou levé, nous tirions par sa menotte une lourde petite porte à contrepoids plaintif et nous sautions dans la rue St-Jacques.

* * *

Libres ! Alors quel soupir je poussais et quelle gorgée d'air je buvais ! Une véritable inhalation de plongeur revenu de la profonde mer à la surface des vagues...

Aussitôt mon ami me quittait :

— Je file chez ma cousine ! A ce soir, mon vieux, devant la fontaine St-Michel ?

Et il s'élançait sur le premier omnibus qu'il escaladait comme un singe heureux.

De l'impériale, qui s'éloignait en tanguant comme le pont d'un navire, il faisait encore des petits signes d'adieu de sa main qu'il gantait et de ses yeux pleins de joie.

— Veinard, me disais-je, mais sans nulle jalousie.

Et je demeurais avec le commis fidèle qui souriait. Tout de suite, M. Jules m'offrait une cigarette. Je l'acceptais avec avidité :

— Comment donc !

Et quoique je n'eusse encore aucune inclination vers le tabac, je m'écriais comme ravi d'aise après une longue privation de fumerie :

— Ah ça fait tout de même plaisir de pouvoir en griller une !

Et je rejetais la première fumée par mes narines frémissantes ; sensation aigue, horrible et qui me déchirait les papilles nasales. Mais j'étais sacré homme libre. Je fumais sur la terre !



Alors, pour reconnaître sa politesse, j'invitais M. Jules à prendre un vermouth gommé, et bientôt nous étions attablés à une terrasse du boulevard.

M. Jules ne tardait pas à me parler politique. C'était un bonapartiste; il me disait les boulettes du ministère. Il parlait mal, mais couramment mal, avec une sorte d'incorrection éloquente et pleine de facilité. Je me gardais de l'interrompre, étant à cette époque de même qu'aujourd'hui, ignorant de toutes les politiques aussi bien de gouvernement que d'opposition.

Il s'animait, le bon jeune homme; sa petite moustache noire se hérissait et ses yeux lançaient de sauvages regards. Son exaltation m'amusa.

— Un second verre ? faisait-il tout à coup dans l'haleine d'une période.

Il pensait comme son patron. Oui, M. C., un modéré de l'opposition cependant, le lui disait encore ces jours derniers :

— Les gouvernements qui ne sont pas décoratifs ne sont que des gouvernements éphémères. La République n'a pas de pourpre. Elle n'est pas solennelle. Elle n'éblouit pas le peuple, qui se fiche pas mal de sa fraction infinitésimale de souveraineté...

Et tandis que M. Jules emballé me découvrait les fautes du cabinet, le scandale récent des pots de vin, le trafic des mandats dans tels départements, la boue montante — absent de sa déclamation, je ne le voyais pas autrement que penché sur ses livres, et, comme dans un roman, je décidais sans

appel qu'il était amoureux de la fille de son patron.

Enfin, quand il avait prédit la restauration nécessaire et prochaine :

— Je ne m'y oppose pas du tout, disais-je doucement. Avant la guerre, sous l'Empire, il y avait à chaque instant de petites épidémies : on nous licenciait ; et puis nous avions encore un tas de congés extraordinaires. C'était le bon temps...

Ce point de vue ahurissait M. Jules. Il restait un moment stupéfait de ma boutade et peut-être s'en fût-il blessé à vif s'il ne s'était rappelé à propos que je n'étais après tout qu'un bon petit Belge...

Nous nous levions. Devant la grille du Luxembourg, je serrais la main de M. Jules.

— A dimanche, n'est-ce pas, disait-il en riant, si Albert n'est pas « collé » !

Il n'ajoutait pas : « et si vous n'êtes pas collé vous-même ». Mais il le pensait. Car ma dissipation égalait celle d'Albert, et le châtiment imprévu, la consigne qui fondait sur nous cinq minutes avant qu'on nous mandat au parloir, avait souvent obligé M. Jules à s'en retourner plaintif et gémissant.



Et quand le commis fidèle avait disparu dans le flot des passants, j'étais seul. Alors, je ressentais un orgueil bizarre, un peu craintif, de me trouver ainsi sans guide au milieu de la ville immense, dans le tumulte des foules, devant cet impétueux fleuve de fiacres et de lourds omnibus criant sur leurs ressorts et sonnante comme des engragés !

Un moment, potache de quatorze ans, je

restais étourdi dans le tapage du boulevard. Insensiblement, mon orgueil se dégonflait et je revenais au sentiment de la petite unité, de la monade inapercevable que je faisais là-dedans, malgré mon képi galonné, mon uniforme plein de boutons flamboyants et mes palmes d'or croisées sur mon collet droit.

Mais j'entrais dans le jardin du Luxembourg, tout parfumé de fleurs. Sous l'ombre fraîche du feuillage, au milieu de la marmaille cailletante, je me promenais pensif et romantique.

Alors, Albert et sa cousine me faisaient songeur...

* * *

Ils s'adoraient ces deux-là !

Albert était mon voisin d'étude et depuis

longtemps il me chuchotait son amour, ses rêves d'avenir au mépris de toutes les retenués et de tous les piquets.

Quelle jolie démente ! Il épouserait sa cousine après le bacho.

Elle lui avait donné sa photographie qu'il contemplait à tous moments au milieu des thèmes hérissés de barbarismes, des versions défigurées par les contre-sens !

Souvent, il me passait le portrait. Ma foi, c'était une enfant charmante, cette cousine. J'en étais devenu aussi amoureux que le cousin. Dans l'ivresse d'un sentimentalisme naissant, nous ne faisons plus rien du tout ; nous nous enfonçons chaque jour davantage dans le sable mouvant d'un cancrisme irréductible et sans remords.

Si j'étais triste, j'avertissais mon voisin d'un coup de genou qui signifiait : « Passe-

moi le portrait » ; et il me le passait quand j'avais frotté mes doigts.

J'admirais avec mélancolie la belle image au sel d'argent posée dans mon *Thesaurus* entr'ouvert comme si j'étais réellement à la poursuite d'un dactyle rare.

— Ah ! si tu la connaissais ! Me disait Albert pour me griser davantage.

Et le cruel ingénu, qui ne voyait en moi qu'un utile confident, me montrait des lettres de la fillette : des phrases courtes, interjectives, taquines, joyeuses, des mots de diable racontant la bataille de Zizim, le chat, contre le chien Thug et mille folies.

Un matin, Albert entreprit même de chanter en vers la petite bien-aimée — des vers idiots et dont la bêtise s'exagérait encore sous mes corrections.

Dans une boîte cachée au fond de sa case

et défendue par des Quicherat cyclopéens, étaient enfermés des tas de souvenirs d'Elle : des rubans, des fleurs séchées, une mèche blonde et jusqu'à une petite dent de lait blanche comme une vraie perle et que mon ami se proposait de faire richement monter en épingle de cravate avec des économies toujours prochaines...

Ah ! comme cela était bête et charmant ! Oui, ils s'adoraient ces deux-là, et leur démente enfantine m'obsédait vaguement. Moi, comme j'étais seul !

* * *

Midi sonnait bientôt à toutes les horloges : vite, j'entrais dans une pâtisserie de l'Odéon où je dévorais de multiples éclairs.

Après quoi, je me rendais à Cluny, au Louvre ou bien à quelque matinée des Fran-

çais. Mes après-midi étaient fort occupées et je ne m'ennuyais pas trop.

Quand le jour commençait à baisser je gagnais les grands boulevards et, la cigarette aux lèvres, je me promenais dans la foule cosmopolite en flâneur très distingué.

J'arrivais à la Madeleine. Il y avait là, dans une encoignure ornée d'une jolie fontaine, un cireur de bottes que j'affectionnais beaucoup. Je lui abandonnais mes escarpins qu'il savait faire briller comme des diamants noirs.

Cependant les aiguilles des pendules faisaient sur tous les cadrans une ligne verticale parce qu'il était six heures.

— A Bruxelles, me disais-je, il est à présent six heures dix. Nous autres petits Belges nous recevons tout de même le soleil avant les Français...

Cela me semblait une grande supériorité.
J'étais très fier de notre longitude.

Alors, plein de satisfaction et d'appétit, je pénétrais dans un bouillon Duval où ma jeunesse attendrissait les serveuses et me valait de leur part des attentions vraiment délicates et tendres

*
* *

Ah le beau dimanche, quand l'escarcelle pleine, j'éparpillais les pièces de vingt sous avec le geste auguste du semeur !

Mais il y avait le dimanche où j'étais pauvre et plus galeux de la bourse que Gringoire. Alors j'étais moins pourfendant, et comme le bohème, j'eusse volontiers, surtout à l'heure où l'on dine, donné trois millions pour avoir trois francs !

Une fois, mon dimanche finit d'une manière shakespearienne. Je frémis encore quand ce souvenir épouvantable se réveille en ma mémoire.

Un règlement du lycée ordonnait que tout collégien rentrât le soir, accompagné d'un membre de sa famille ou d'une personne de confiance. Règlement absurde autant que sévère et dont la sanction était les peines de retenue et de consigne.

Aussi les lycéens, surtout les étrangers que personne ne reconduisait, devenaient le dimanche vers neuf heures, des raccrocheurs de parents artificiels et de bonne volonté.

C'était principalement les élèves de la Polytechnique dont l'école était proche, et qui flânaient à cette heure sur le boulevard St Michel, qu'on sollicitait pour une obli-

geante reconduite. Et nul d'entre eux ne refusa jamais ce service aux pauvres collégiens vagabonds.

Leur uniforme était une autorité, un prestige. C'est pourquoi les Polytechniciens reconduiseurs étaient toujours des frères ou des cousins; et le surveillant, préposé au contrôle de la rentrée, recevant le salut militaire de ces beaux jeunes hommes à la cape voltigeante, s'inclinait très flatté et ne songeait pas à vérifier de plus près l'audacieuse déclaration d'une parenté purement élective et imaginaire.

Souvent, lorsque j'avais râté mon ami et son domestique devant la fontaine St-Michel, j'allais retirer mon bulletin signé par le père d'Albert dans un kiosque à journaux dont nous étions convenu.

D'une écriture ferme et déjà illisible, je

traçais sur l'exeat ces mots : « Ramené par son cousin ».

Après quoi, je raccrochais un Polytechnicien.

Il me conduisait ; tout en cheminant il me questionnait gentiment, demandait mon nom, mon âge, ma classe.

Enfin nous arrivions devant le contrôle du lycée. Le jeune homme saluait le pion et me serrant la main, il disait d'un accent sincère :

— Allons à dimanche, mon vieux !

Et je passais.

Or, un soir que je m'étais attardé sur la rive droite et que j'avais manqué le rendez-vous à la Fontaine, je me mis à la recherche d'un Polytechnicien.

Je montai le boulevard : pas de Polytechniciens. Je descendis le boulevard : pas de Polytechniciens !

Ma surprise était extrême et l'inquiétude me saisit quand je vis tout à coup qu'il était neuf heures moins cinq minutes.

— Sacrebleu, m'écriai-je, ils sont donc tous collés ce soir!

Cette grève de Polytechniciens était étrange. Je ne fumais plus : mon anxiété grandissait.

Je résolus de me rabattre sur un bourgeois ou même sur une bourgeoise. C'était moins chic, mais tant pis, je n'avais pas le choix.

Je fouillai le boulevard. Des femmes passaient le nez à l'évent. Elles me souriaient... Non, celles-là, ce n'était pas possible !

Il y avait bien des hommes, mais des tout petits et sans *tuyau*. Ce n'étaient pas des messieurs. Peu honorable de se tailler un cousin là-dedans.

Tout à coup, ô veine ! j'avise un Polytech-

nicien qui entre dans un café. Je bondis sur lui comme un jaguar :

— Hélas, mon ami, fait-il d'un air navré, j'ai déjà été trois fois à Louis le Grand ce soir : le surveillant me connaît...

Neuf heures. Je suis perdu !

Affolé, je me mets à courir. Je me jette dans le quartier de la Sorbonne, affreux coupe-gorge plein d'horreur et de nuit.

Soudain, dans l'obscurité profonde, j'entends des pas et je vois briller la braise vive d'un cigare.

C'est un monsieur chic. Sauvé ! Je m'élançai :

— Monsieur, dis-je avec angoisse au passant mystérieux, je vous serais obligé de me reconduire au lycée...

L'inconnu ne répond pas, mais il rebrousse chemin et m'accompagne. Je lui explique :

— Monsieur, je dirai que je suis votre cousin. Vous voulez bien? C'est parce que...

Nous arrivons. Nous franchissons la petite porte, nous sommes au contrôle :

— Dix minutes de retard, Monsieur, fait le surveillant sévère, le tambour a battu. Et vous rentrez avec...?

— Avec mon cousin...

Alors je lève le nez pour chercher un assentiment dans les yeux de mon sauveur.

Et soudain, tout mon sang s'arrête, se glace dans mes veines.

Je vois enfin l'homme qui m'a reconduit.

C'est... C'était un nègre!

Et le plus noir de toute l'Afrique!

Ce nègre inoubliable me valut quinze jours d'arrêt.

Ah! la bête malédiction de Noé!

UN PROFESSEUR

C'était, je pense, en 1877. Je revenais de Paris, après huit ans de servitude dans les bagnes de Vanves et de Louis-le-Grand. La politique qui donnait de l'inquiétude à ma famille — la chute ou l'avènement d'un certain ministère, je ne sais plus au juste — avait été la cause de mon retour définitif dans la ville patriale, ma bonne ville que j'ai pleurée si souvent en silence dans mon petit lit de lycéen...

Après un examen, auquel je n'eusse pas

résisté, je l'avoue, s'il s'était avisé de n'être pas sommaire j'entrai à l'Athénée de Bruxelles, dans la classe de poésie. C'est là que je connus M. Hennebert, mon cher maître qui s'éteignit à Sleydinge, et dont j'ai suivi le cercueil fleuri à travers la campagne du beau pays de Flandre.

Ah ! la jolie classe que cette « seconde latine » ! Une classe dans laquelle il n'y eut jamais un seul cancre, parce que le professeur sut toujours donner de l'émulation aux plus paresseux, dégourdir les plus empotés, réveiller les plus endormis. Comme cela me changeait de ces petites salles à gradins où l'agrégé en toge, emprisonné dans sa chaire, discourait, conférençait plein de solennité, sans nul contact affectueux avec ses élèves !

M. Hennebert me fut tout de suite indulgent et paternel. A vrai dire, j'avais besoin

que sa bonté s'épanchât sur moi. Bien que je fusse un oiseau venant de France, je n'étais pas pour cela un phénix ; et puis, à cause de mon accent, un accent excessif qui posait des « circonflexes » de la plus large envergure sur tous les *a*, une certaine hostilité sourdait à mon égard chez mes condisciples. Ceux-ci s'étaient ligués contre moi, communiaient dans la *zwanze*, car ils ne me pardonnaient pas de ne point dire « Attnaie », « grosel », « théiâtre », comme eux. Bref, j'étais le fransquillon et envers un fransquillon nulle pitié !

C'était Eugène Demolder — devenu d'ailleurs au bout de huit jours mon plus intime compagnon — qui menait la bande.

Eugène Demolder, l'auteur de tant de beaux livres, le peintre de cette admirable *Route d'Emeraude*, Eugène Demolder, qui

fut jadis le plus audacieux, le plus fertile ourdisseur de niches et de ruses — une sorte d'Ulysse scolaire — que j'aie rencontré en faisant mes classes. J'entends encore les cris bizarres dont il accompagnait ma récitation latine et qui trouvaient un écho sonore sur tous les bancs !

Alors le professeur avec une bonhomie souriante :

— Laissez-les, mon ami. Certes, votre prononciation est bien extraordinaire quand vous parlez latin, mais celle de ces messieurs l'est bien davantage lorsqu'ils essaient de parler français !

Aucun maître ne tenta comme M. Hennebert de désempâter nos langues belges et de nous enseigner le français véritable, celui du grand vigneron.

L'accent, c'était son monstre. Et comme il

avait raison ! Oh ! cette prononciation bâveuse et grasse, combien elle est funeste, surtout chez les petits ! Comme elle leur ôte du charme et de la grâce ! A cause d'elle, l'enfance me semble parfois presque vieille. Les jeunes pensées fraîches et riantes meurent, se refusant à être exprimées par des sons si peu harmonieux. Vraiment, je crois que les pensées sont dégoûtées de nos lèvres. Notre accent en tue beaucoup. Et plus tard, il flétrit peut-être nos idées, les cantonne dans les *frigidis negotiis*, les rabaisse au niveau des seules préoccupations matérielles. Notre accent, c'est un lourd poids qui retarde nos aspirations quand il ne les étouffe.

Oui, M. Hennebert pensait cela, et c'est pourquoi il avait entrepris de réformer « l'articulation » de ses élèves, de la rendre plus légère et plus nette. Dans ce but, il avait

inauguré le « discours français » que chacun de nous composait à tour de rôle et s'en allait déclamer dans la cathèdre devant les faces narquoises et pouffantes des condisciples.

Supplice excellent qui nous fut à tous profitable. Quel judicieux commentaire le maître faisait tout de suite de la harangue prononcée ! Car il avait le bon goût rapide et chatouilleux. Dans une causerie de verve, il louait et plus souvent blâmait. On ne nous avait jamais parlé de la sorte sur ce ton d'aimable raillerie, avec cette *amaritudo* comique qui s'enveloppait d'ailleurs dans les formes de l'urbanité et ne froissait personne.

Quant à la poésie latine, il la professa avec de hautes clartés. Il y porta, comme on l'a dit de Patin, un sel délicat et rare. Il nous fit aimer Virgile, Horace, Tacite, Juvenal, et

nous rendit curieux des élégiaques défendus qui chantèrent librement les Lesbie, les Délie, les Cynthie, toutes les allégresses de l'amour et toutes ses souffrances aussi.

Il n'eut jamais rien du magister ni moralement ni physiquement. Il n'était pas hérissé d'aoristes et de supins comme tant d'autres, et sortait volontiers du « programme » pour disserter sur un événement actuel.

Il avait le front haut, agrandi par une calvitie élégante. Sous ses paupières que le travail avait grossies et fanées roulaient des yeux vifs et malicieux. Le nez, fort, alourdissait un peu la physionomie qui retrouvait bien vite toute sa finesse dans le pli des lèvres moqueuses, sous la blonde moustache aux pointes retombantes.

Rarement il demeurait dans sa chaire. Il allait à travers la classe comme un péripaté-

ticien pensif, le coude appuyé sur sa paume droite, la main gauche effilant sa barbe.

On blâmait parfois sa manie du calembour. En effet, il eut le bon mot réflexe. Mais il rachetait ce défaut, ou cette qualité inférieure, par des saillies heureuses, des à-propos où perçait le plus amusant scepticisme.

Un jour qu'il se promenait avec lenteur en expliquant une satire d'Horace, un énorme plâtras se détache tout à coup du plafond et vient s'abattre à ses pieds.

Nous poussons un grand cri. Mais lui, sans broncher, avec le plus admirable sang-froid :

— Encore un peu, messieurs, et vous aviez congé!

* * *

J'ai continué de le voir après qu'il eut quitté l'enseignement. L'injustice qu'il avait subie à cause de l'indépendance de son caractère, n'eut jamais aucune prise sur sa philosophie. Il resta enjoué, souriant, dans la retraite. Il avait la gaité, cette gaité sereine qui est comme « le sourire d'une belle conscience. »

Dernièrement, sous le ciel noir, chargé d'averses, on a porté mon cher maître au cimetière de Sleydinge. Et nous le suivions, mes amis et moi, remplis de tristesse, songeant à tout ce que nous lui devons et de quoi nous ne l'avons pas assez remercié...



LYCÉE MICHELET. — L'ALLÉE DE SARAH BERNHARDT.

VINGT-CINQ ANS APRÈS

J'ai été revoir mon lycée à la fin de ce mois de mai.

Les violettes parfumaient le Parc. Je me suis promené, libre et plein de moustache, dans la grande allée de Sarah Bernhardt en fumant à mon tour un havane blond et véritable.

Et puis, le cœur battant, je me suis enfoncé dans la maison immense — immense comme une ville.

J'allais. Je humais les odeurs anciennes.

Cette fois, ce n'était pas la tristesse, mais la joie d'Olympio!

A mon bras s'appuyait une chère personne. Elle était émue, elle aussi ; je lui disais :

— Ici j'ai pleuré. Ici je jouais aux barres... en pleurant. Et voilà mon étude ; regarde par les petits yeux de la porte : la troisième case à gauche, c'était la mienne ! Et voici le réfectoire où j'ai entretenu tant de relations avec d'affreuses soupes, mais où M. Bisson m'apportait les lettres de Mère !

Soudain, j'ai poussé une porte de chêne...

La Chapelle !

Elle était déserte, toute sonore d'un silence que renforçait par contraste le tchipp-tchipp des pierrots nichés dans le feuillage voisin.

Une petite lampe brûlait devant l'autel.

Et mes yeux se sont mouillés au souvenir de mon cher abbé de Bonfils. Et puis j'ai souri en revoyant les douces figures de la Vierge et des Saints

*
* *

En redescendant la grande avenue où tous les jeudis stationnaient les brillants équipages, nous aperçûmes au loin trois petits collégiens assis sur un tertre dans un des bas-fonds du Parc. On nous dit que c'étaient des étrangers, un Polonais, un Russe et un Scandinave demeurés au Lycée pendant les trop courtes vacances de la Pentecôte.

Ils ne semblaient pas trop malheureux, mais ils n'étaient pas trop gais non plus.

Et je les plaignis de tout mon cœur, car je me souvenais qu'en 1871 j'étais resté tout seul au Lycée — absolument tout seul —

durant les quinze jours de vacances de Nouvel An.

Qu'il y faisait lugubre et froid!

Et je m'attendris une fois de plus sur le pauvre petit que j'avais été, il y a longtemps.

Ah, les douleurs d'enfant sont plus infinies qu'on ne pense! Les enfants ne savent pas toujours s'expliquer. On ne les comprend guère; alors leur âme découragée se replie sur elle-même et reste inguérissable. Quoi de plus affreux que de supporter sans confident le poids d'un atroce chagrin!

— Ecoute, dis-je tout-à-coup à ma compagne, j'ai beaucoup réfléchi... Si nous mettions le gosse en pension dans ce lycée? Cela le formerait...

Je crois bien qu'elle en devint toute pâle.

— Oh, s'écria-t-elle, pour ce que ça t'a réussi! Mais tu plaisantes, j'espère?

— Non non, déclarai-je en riant, je veux qu'il souffre à son tour... Et puis comme ça, plus tard, il pourra, lui aussi, se « revenger » sur ses lecteurs !

MES PRISONS

MES PRISONS (*)

Je me suis éveillé à l'aurore d'un beau jour sur une feuille de marronnier.

Voilà mon plus lointain souvenir. Car j'ignore le mystère de ma naissance, mes lents avatars, quels furent mes parents et s'ils étaient nobles ou plébéiens.

Ah ! la divine aube de printemps !

Les oiseaux chantaient ; les gazons scin-

(*) Cette nouvelle entomologique, œuvrette de lycéen, se rattache aux *Mémoires* précédents par un fil qui n'échappera peut-être pas au lecteur de bonne volonté.

tillaient sous la rosée ; dans les parterres, mille fleurettes s'étiraient, frissonnantes, heureuses.

Devant le jour qui se levait avec splendeur, les dernières étoiles rentraient leurs antennes de lumière, tandis que sur le pâle azur, une tache ronde, écumeuse, voguait doucement : la lune en chemise qui allait se coucher.

J'éprouvais un bien-aise inexprimable, une grande joie de vivre ; mes yeux s'écarquillaient tant qu'ils pouvaient devant la radieuse nature.



Cependant les grilles des Tuileries s'étaient ouvertes, et dans le jardin défilait déjà la troupe matineuse des ouvriers.

Une vieille dame apparut qui sema du pain

aux pierrots; ils volaient autour d'elle, dansaient comme moucherons en un rais de soleil; et, parfois, ils remontaient en vives bouffées vers les arbres pour appeler des amis.

Sur ces entrefaites, je vis s'avancer une blonde jeune fille qui menait un petit garçon par la main. Elle s'arrêta près de mon arbre et remit au bambin une pelle, un cerceau et un ballon; puis elle s'assit sur une chaise et tira un livre de sa poche.

L'enfant, dédaigneux pour l'heure de la pelle et du ballon, lança son cerceau et partit en courant. Il revenait, essoufflé, son chapeau tombé dans le cou, quand il s'étala de tout son long. Et il resta là, étendu sur le ventre, sans mouvement, les bras en croix, la tête redressée pour mieux braire son dépit rageur.

La jeune fille accourut et le rétablit sur ses pieds :

— Tu vois, tu vois! dit-elle, très contrariée.

Comme on avait arrosé, de la boue sablonneuse s'était plaquée sur la robe du gosse et jusque sur ses lèvres et son nez, ce qui lui faisait une frimousse profondément dégoûtée d'elle-même, pleine d'un désespoir furieux, très drôle.

Elle le rajusta de son mieux, le passa au mouchoir mouillé de salive, et l'enfant, désenchanté des plaisirs violents, prit sa pelle avec quoi il embêta la terre.

Bientôt midi sonna. Je ressentis alors des tiraillements d'estomac extraordinaires. Je dévorai une large feuille de marronnier et je m'assoupis dans une sieste délicieuse.



Je fus réveillé par une bruyante musique militaire qui jouait sous un quinconce.

Une foule circulait à présent dans les allées. De jolies dames flirtaient avec des messieurs en poussant de petits cris perfectionnés. J'admirais les babies accompagnés de leurs nourrices à la mante flottante ; il y avait des marchands de coco, des vendeuses de *plaisirs* ; tout ce monde passait et repassait au-dessous de moi, très gai, avec des rires qui brochaient sur un andante de l'orchestre.

Maintenant, sur les bassins une Armada manœuvrait. Des navires à voiles, des paquebots à double cheminée faisaient un service direct entre deux bords : et c'étaient des cris de peur quand ils passaient sous le jet d'eau,

des cris de joie quand ils avaient doublé ce cap redoutable. De petits pauvres lançaient aussi des barques en papier, sans mât; mais ils les avaient tout de suite oubliées, insoucieux de les voir revenir ou couler bas, émerveillés qu'ils étaient par le balancement gracieux des goëlettes et des steamers « pour de vrai ».

Soudain je revis la douce jeune fille du matin; elle lisait sous mon arbre, tandis que sur ses genoux le gamin dormait, bouffi, la bouche ouverte.

Mais le finale d'une marche guerrière réveilla le petit garçon qui s'ébroua, gigota et fut debout.

En ce moment, une fillette passait, adorablement fraîche dans sa robe rose. C'était Lili, une amie; il courut à elle et l'embrasant avec une fougue de gros diable :

— Viens jouer au ballon, dis?

Mais Lili se fâcha, furieuse d'être chiffonnée par un gosse si noir :

— Je ne joue pas avec un sale ! fit-elle, avec une moue de mépris.

Mais le ballon bondissait déjà. Lili ne sut pas résister et le jeu commença.



Instant fatal ! souvenir douloureux ! Ballon maudit, ballon du Diable, c'est toi, boulet d'enfant, qui devais causer ma perte !

Ils jouaient ces deux petits, et moi, pauvre fou, je m'amusais de leur plaisir, car rien n'est doux à contempler comme des enfants qui s'amuse, oublieux de leurs belles robes !

Le ballon montait dans l'air, mais pas très

haut, car il était gros et leurs mains étaient frêles ; je me réjouissais de ces tentatives pour atteindre aux branches où j'étais perché.

Mais voilà que survint un jeune homme qui réprimanda comiquement la fillette : « Ah, c'était du joli, sa toilette allait être bien arrangée ! »

Mais elle, sans écouter, cria, haussée sur ses pointes :

— Oh, cousin Charles, lance donc le ballon si haut que tu peux !

Et le cousin Charles, flatté, lança le ballon si fort...

Ce fut une secousse terrible. Je tombai sur le gravier du chemin, et si vite, que je n'eus pas le temps d'ouvrir mes ailes pour m'envoler.

Le cousin Charles fondit sur moi :

— Tiens, Toto, dit-il au petit garçon, un hanneton pour toi !

L'enfant me saisit rudement et, serrant sa main à m'écraser, il courut à sa gouvernante :

— Hélène, Hélène donne la boîte !

J'entendis la jeune fille qui disait :

— Voyons, qu'est-ce que tu en feras ?
Lâche-le, va...

Mais Toto, impitoyable :

— Non, non, je veux le garder. Je le nourrirai.

— Il mourra ! objecta la bonne âme.

— Donne la boîte ! exigea l'enfant qui devenait colère.

J'étais perdu.

Quand je revins à moi, je me trouvais dans une noire cellule. Adieu beaux rêves de lumière et de liberté !

II

Un silence profond régnait dans mon cachot ; c'était, je pense, une caserne de soldats de plomb, présentement désertée par la garnison, à cause d'une revue sans doute.

Quelques trous, pratiqués dans le plafond et les parois, laissaient filtrer un brin de jour. Je respirais mal, asphyxié d'ailleurs par une intolérable odeur de colle forte et de résine.

Deux feuilles de platane tapissaient le

plancher. Elles étaient racornies et sans saveur. Mais je n'avais pas faim : les grandes douleurs ne mangent pas.

Pour passer le temps, j'entrepris une promenade autour de ma cellule. J'en tâtai chacune des cloisons d'une antenne prudente ; hélas, leur résistance ne me laissait aucun doute sur l'impossibilité d'une évacuation.

Je m'abandonnai au désespoir. Je maudis les Dieux et les hommes. J'appelai la mort de tous mes vœux.

Oh oui, disparaître ! Mais comment ? Quelle arme bienfaisante pourrait finir mes maux ? Ma prison n'en recélait aucune. Ah, si par bonheur l'un de ces pioupious de plomb, négligent et léger, avait oublié dans cette caserne sa baïonnette ou son coupe-choux ! Avec quelle âpre ivresse j'eusse précipité sur

ce fer mon ventre héroïque comme celui d'Ajax ou de Brutus!

Il ne me restait que la ressource de mourir de faim. Certes, ce genre de mort ne m'enchantait guère. C'était un suicide à petite vitesse, un suicide de banlieue. Pourtant, je m'y encourageai de toutes mes forces, car je n'avais pas le choix.

Bientôt, je m'exaltai à l'idée que ce trépas, plein de lenteur, mais le plus réfléchi, le plus voulu de tous, était aussi le plus noble. Il affirmait mon libre arbitre. Qui donc est captif, s'il peut mourir!

Et déjà mes ailes frissonnaient, impatientes de m'emporter au Nirvana des coléoptères, lorsque le plafond de ma boîte fut brusquement soulevé, et Toto se pencha sur moi.

Saisi de peur, je rentrai mes antennes en simulant une immobilité de cadavre. Je pen-

sais : peut-être que l'on me croit mort ; si l'on me jetait par la fenêtre !

— Il vit, il vit toujours ! clama l'affreux moutard.

— Mais non, dit aussitôt une douce voix, tu vois bien qu'il est mort.

— Pas vrai, regarde !

En même temps, une secousse me renversa sur le dos, et un doigt se promena sur mon corselet.

Très chatouilleux de ma nature, je gigo-tai de toutes mes pattes.

— Tu vois, tu vois !

Le gamin me saisit, et si rudement, que ma cuirasse vernie craqua sous la pression de sa main brutale.

— Tiens, garde-le, Hélène, pendant que je vais nettoyer sa maison.

Sa maison ! Bourreau !

J'étais sur la blanche main d'Hélène, la pâle gouvernante que j'avais contemplée la veille au jardin des Tuileries.

Elle était blonde et frêle, comme une maid de Kate Greenaway. Ses yeux bleus me regardaient avec tant de douceur et de tristesse, que j'en fus tout remué. Bien sûr, elle n'était pas heureuse dans cette maison et son infortune égalait la mienne.

Sans doute, j'aurais pu m'échapper en un pareil moment. Mais l'espèce de charme que j'éprouvais à regarder la pauvre fille me faisait presque oublier mon propre malheur.

Du reste, je fus bientôt arraché de sa petite main et rejeté sans pitié dans les ténèbres de ma prison.

A ma vive surprise, j'y trouvai des feuilles de mûrier récemment cueillies. En dépit de ma résolution désespérée, je dus reconnaître

que cette verdure exhalait une exquise senteur.

Oh, je commençai par lutter contre la tentation; je fis de superbes efforts pour réfréner les aboiements de mon estomac. Puis, j'en vins à me dire que le suicide, c'était lâche, oui excessivement lâche. Voyons, devais-je renoncer à tout espoir de délivrance? Ah le triste personnage qui se laisse abattre au premier coup du sort!

Une voix impérieuse s'éleva en moi :
« Courage et confiance. Les temps deviendront meilleurs, mange, mange donc » !

Le moyen de résister!

J'attaquai les feuilles de mûrier et me donnai des forces pour une demi-douzaine d'évasions.



Combien d'heures restai-je ainsi plongé dans l'heureux oubli? Je ne saurais dire; mais je me réveillai tout à coup au milieu d'un violent tapage de voix, de métal et de faïence.

Inquiet, je me dépêchai vers l'une des lucarnes latérales et voici le spectacle qui s'offrit à mes yeux voraces.

Autour d'une table richement dressée, cinq convives étaient assis. Une jolie femme d'abord : vingt-cinq ans au plus, blonde, la peau d'une blancheur merveilleuse, les yeux brillants comme des étoiles, une taille fine qui savait se retourner, se pencher lestement. Vis-à-vis d'elle, un gros homme, qui me tournait le dos mais dont la figure rougeaude et barbue se reflétait dans une glace — le mari.

A droite de la maîtresse du home, se tenait un jeune cavalier aux traits fiers.

Noirs cheveux, noires prunelles. De fines moustaches ombrèrent sa lèvre, et une barbe légère commençait à duveter ses joues olivâtres de créole.

Il portait encore la tunique du lycéen. C'était apparemment un élève de philosophie, natif de la Guadeloupe.

Enfin, à gauche de la dame, je voyais Toto et sa gouvernante.

Les yeux animés, du bonheur dans ses paroles enjouées, la parisienne parlait au jeune homme avec volubilité, une sorte de griserie étrange. A peine touchait-elle aux mets et seulement pour faire admirer la coquetterie de ses gestes et sonner la fine fanfare des médailles attachées à son bracelet d'or.

Mais le mari mangeait et buvait de grand appétit ; courbé sur son assiette, il dévorait

gloutonnement, avec bruit, comme un ogre. Il n'arrêtait le mouvement de sa fourchette que pour essuyer à la hâte ses fortes moustaches humectées de vin ou de jus.

Pour notre lycéen, il becquetait en quelque sorte, se nourrissait comme un oiseau. Il écoutait distraitement le ramage de sa voisine, nerveux d'ailleurs, inquiet sous le chaud regard qu'elle dardait sur lui. Ses paroles étaient brèves; il ne répondait souvent que par un sourire.

Quant à Toto, perché sur sa chaise, il fourrait impudemment ses dix doigts dans son assiette, ce qui lui valut une verte remontrance de sa mère.

— Si tu continues à faire le sale, tu n'auras pas de dessert !

Et le gamin, avec insolence :

— M'est égal ! J'aime pas les fraises.

Alors le père cria :

— Crapaud ! Tu vas attraper des claques !
Prends ta fourchette.

— Tiens, bougonna le môme, si on peut plus manger comme le shah de Perse ?

A cette repartie, d'actualité sans doute, toute la table s'égaya, et Toto plus fort que les autres dineurs. Et la jeune femme de s'extasier sur la précocité de ce gosse étonnant. « Oh, il en avait dit une bien bonne l'autre jour, raconte un peu, Alfred ! ». Mais Alfred, par bonheur, ne se rappelait pas.

Enchanté de son succès, Toto se mit à bavarder comme une pie. Il fallut le faire taire avec des menaces. Alors on parla de la prochaine exposition universelle « cette bataille pacifique des nations » dit le mari, consentant à perdre quelques bouchées pour jeter ce lieu commun solennel.

Cependant Toto, fâché de l'indifférence des convives, voulut se servir du vin tout seul. En dépit de la résistance de la bonne Hélène, il saisit un carafon avec ses deux mains grasses, et soudain un flot rouge jaillit sur la nappe.

— Crapaud ! éclata le père, arrêté en pleine dissertation économique, tu vas attraper des gifles !

Toto demeurait ahuri. Puis tout à coup :

— Tiens, si on peut plus boire comme le shah de Perse !

Et le moutard éclata de rire.

Cette fois, la table demeura muette, glacée de cette bêtise.

— Tiens, imbécile, rugit le père, va-t-en voir où est le chat !

Et il allongea deux taloches au spirituel prodige.

Toto se mit à hurler ; sa bonne dut l'emporter tout ruisselant de larmes.

Pauvre Hélène, elle recevait aussi sa part de reproches :

— Mais vous ne surveillez pas cet enfant !
A quoi pensez-vous ? Faites donc attention, ma fille !

* * *

On servit le café.

— Chère, dit le gros Alfred, si tu nous chantais quelque chose !

Oh elle ne chantait plus, il le savait bien. Mais elle s'assit tout de même au piano.

Longuement, elle feuilleta des cahiers de romances sans parvenir à se décider. Enfin, elle ouvrit un volume doré sur tranche et le posa sur le pupitre.

Elle chanta : *Les Enfants* de Massenet.

Ils sont si doux, les innocents...

Et je pensais à l'affreux Toto !

Le jeune homme s'était approché du piano, tournait les pages avec élégance.

L'air finit en mourant.

Soudain, la jeune femme pirouetta sur son tabouret :

— Est-ce comme cela ? dit-elle avec une modestie câline d'exécutante de salon.

— Oui, répondit-il avec indulgence, c'est parfaitement comme cela. Vous avez bien compris la sentimentale crucherie de cet air mondain...

Elle lui lança un regard furieux. En même temps, elle se retourna et, plaquant deux ou trois accords très faux, elle joua dans un mouvement vertigineux une valse d'Offenbach.

Le jeune homme sourit :

— A la bonne heure ! dit-il simplement.

Alors Alfred se leva :

— Mes enfants, bonsoir ! Je vais fumer un londrès à mon cercle. C'est cela, déchiffrez, chantez tout ce que vous voulez...

Et s'adressant au jeune homme :

— Mais, sapristi, ne vas pas oublier l'heure de Louis-le-Grand !

Aussitôt la jeune femme lui tendit son front :

— Ton chapeau et ta canne sont au portemanteau...

Et Alfred disparut en chantonnant dans l'escalier : « *Ils sont si doux, les innocents* ».



J'étais fatigué. J'avais dû me hausser sur

mes pattes de derrière pour regarder à la lucarne et il me prenait à présent une crampe douloureuse. Mais l'intérêt de la petite scène dont je fus alors témoin, me donna la force de conserver cette position presque humaine.

A peine le fredonnement d'Alfred eut-il cessé, que la jeune femme se leva d'un bond :

— Georges, tu ne m'aimes plus !

Elle fondit en larmes. Mais lui, l'attirant sur sa poitrine :

— Simone, c'est mal de parler ainsi. Tu sais bien que je n'aimerai jamais que toi ! Si je me suis fait *coller* pendant plus de deux mois au Lycée, c'était pour te fuir, et ne pas trahir la confiante amitié de ton mari. Mais non, j'étais trop malheureux. Il a fallu que je revinsse, et me voici à tes genoux, ô

*
* *

ma *correspondante* adorée. Je t'aime, je t'aime !

Elle eut un cri de passion et les amants plongèrent dans les bras l'un de l'autre.

Je n'en vis pas davantage, car en ce moment je dégringolai comme une masse sur le plancher de mon cachot ; mes six pattes dormaient, paralysées, inertes. J'étais rompu. Je ne pensais plus à mes souffrances. Tout de même je me rappelle que, pris d'une lassitude invincible, je m'endormis dans une suave musique de baisers et de sanglots heureux...

III

Au réveil, j'éprouvai un vif sentiment de bien-être; et, tandis que je sommeillais encore, de « ce petit sommeil brouinant tant aimé de tous les friands de paresse », il me sembla qu'un joli rayon de soleil filtrait à travers mon âme.

La cara speranza è l'ultimo bene che si perde!

(Je profite de cette citation peut-être dantesque, et pédantesque, pour éclairer ceux de mes lecteurs qui ne seraient pas des coléoptères, si par hasard ils s'étonnaient

qu'un hanneton nouveau-né fût déjà si savant.

Je m'empresse de leur dire que, *ab ovo*, nous possédons la science infuse. Le hanneton est profondément encyclopédique.)

Donc, ce matin, je renaissais à l'espérance et le cours de mes pensées était riant. J'avais secoué ma paresse et me promenais dans ma cellule afin de me dégourdir, quand je me souvins de la veille. Aussitôt, je courus à mon ceil-de-bœuf pour connaître la suite du roman.

Quelle ne fut ma surprise ! Mes lucarnes avaient disparu. On m'avait transféré dans une autre géhenne.

En effet, je ne sentais plus cette nauséabonde odeur de colle et de résine ; au contraire, des parfums de vanille et de cacao chatouillaient superfinement mon olfact ; je respirais plus à l'aise ; ma cellule me parut plus

vaste, mieux ventilée. Je me réjouissais, quand je m'avisai que j'avais probablement changé de maître. Mais alors, je ne reverrais plus la douce Hélène ! Il m'avait semblé pourtant que cette bonne fille aiderait à ma délivrance ; et voilà que, brusquement, je tombais de mon laborieux échafaudage d'espairs !

Hélas, il n'était que trop vrai : j'avais changé de prison et de geôlier.

Au milieu de mes lamentations, un grand jour inonda tout à coup ma retraite. Je fus saisi à doigts le corps et déposé à demi-mort de peur, sur une table noire, tailladée de fentes et toute historiée de lettres creusées au canif.

J'allais jeter un regard furtif sur mon nouveau maître, quand on me poussa vivement dans un trou sombre, ménagé au bas d'une

pyramide de dictionnaires latins et de livres classiques.

Je dus cette incarcération précipitée à la ronde d'un petit homme trapu qui tournait dans la chambre à grands pas et sans bruit, comme un tigre encagé.

Parbleu, j'étais dans une salle d'étude !

Qui donc m'avait transporté ici ? A la suite de quels trocs infâmes échouais-je maintenant dans un lycée ? Je ne débrouillai jamais ce mystère.



C'était une vaste pièce, éclairée par deux fenêtres hautes comme des verrières de chapelle et qui voyaient sur un coin de parc ensoleillé.

Au fond, juste devant moi, s'élevait la chaire, méchant pupitre posé sur une estrade

en bois blanc ; derrière ce siège... des agrégés, il y avait une bibliothèque dont les portes formaient tableau noir ; des bouts de caractères grecs, mal effacés par l'éponge, y séjournaient encore dans une poudre blanche.

A gauche de la chaire, c'était la porte percée de deux vitres ovales ressemblant à des yeux sans cesse ouverts sur la dissipation.

Tout autour de la salle courait une rangée de pupitres et de bancs, au-dessus desquels, scellées au mur, surplombaient les cases au bouton de cuivre.

Mais ce froid inventaire d'un matériel de collègue est d'un intérêt médiocre, surtout pour ceux-là dont l'heureuse enfance s'est écoulée loin des « bahuts ».

Si je m'y suis complu un instant, c'est que dans ces bagnes scolaires, j'ai passé tout le printemps de ma vie.

Pour l'heure, une trentaine d'élèves, vêtus de la tunique-uniforme, étaient assis devant les pupitres. Tous, ils penchaient le buste studieusement, à cause du pion qui tournait sans repos, rasant le bord des tables de sa redingote usée.

Ce pion était un jeune homme encore, mais ses traits durs, ses cheveux rares et ses yeux fatigués le vieillissaient étrangement. Il était *déplumé* comme on dit. Il marchait très sombre, le regard au parquet.

Il me parut malheureux. Je le plaignis. Comme moi, ne subissait-il pas la plus dure claustration ? Un gros tourment se devinait derrière son front pâle, barré de rides (voir tout ce qu'on a écrit sur le pion).

Mais le timbre d'une horloge résonna fortement dans le vestibule. Alors, le jeune homme, interrompant sa promenade,

monta à la chaire, s'assit, et d'une voix sèche :

— Monsieur Chaix, le cahier de récitation.

Un potache maigrelet, le fort en thème de l'endroit, se leva avec empressement et déposa le cahier sur le pupitre.

— Monsieur Pageot, le Virgile...

Une secousse ébranla ma pyramide et, au dessus de moi, une voix tremblante, commença de proférer ces mots :

*Conticuere omnes, intentique ora tenebant ;
Inde toro pater Æneas..., sic... sic...*

La voix s'arrêta, bégayante. On souffla :

Sic orsus ab alto. Sic orsus ab alto...

Pageot répéta : « *Sic orsus ab alto...* » et stoppa de nouveau.

Infandum, Regina jubes...

souffla-t-on encore.

Efforts superflus d'une camaraderie obli-

geante ! Pageot ne répétait plus, ne voulait plus répéter, sachant bien qu'il ne continuerait pas. Mieux valait, loyalement, cesser tout de suite.

Alors, le pion, froidement goguenard :

— Assez. Vous irez apprendre votre leçon au piquet. Je vous observe depuis le début de l'étude. Jouez, mon ami ! Croyez-vous que ce rempart de dictionnaires bâti devant votre industrielle petite personne, m'empêche de vous voir ? Vous êtes encore d'une aimable naïveté ! Au surplus, un rapport va faire connaître à Monsieur le Censeur votre édifiante conduite. Cela doit finir...

Je frissonnai, car cette mercuriale s'adressait à mon propriétaire. Pageot s'assit rageusement et son coude résonna sur la table, ébranlant de nouveau la pyramide où je remplissais le rôle dangereux de Pharaon vivant.

Une exclamation lui échappa :

— M'en fiche !

— Que dites-vous, Monsieur Pageot ? répartit le maître avec une politesse ironique.

— Que je m'en fiche ! répéta l'élève hardiment.

Et dans cette insolence, il y avait une telle somme de révolte et de défi que je restai confondu.

— Fort bien, dit le pion ; faites-moi le plaisir de passer à la porte.

Alors Pageot s'avança au milieu de la classe. Je le vis un instant de profil. Il était petit et blond. Sa figure, très pâle en ce moment, respirait une crânerie à toute épreuve. Le nez frémissait. Rien de plus drôle que ce regard mauvais dans ces yeux bleus.

Le pion descendit de la chaire et, ouvrant

la porte de l'étude, il dit à Pageot avec une courbette comique :

— Passez, je vous en prie...

— Oh, après vous, m'sieu ! dit l'effronté garnement.

A ces mots, le pion furieux, le saisit au collet et le jeta dehors.

Cependant, les élèves demeuraient muets d'épouvante.

Le pion remonta sur son estrade et, vaguement, il sourit.

Que signifiait ce sourire ? Le pauvre jeune homme venait-il d'être conquis par tant de hardiesse et de bravade contenues en un si petit corps ? Bon sourire alors. Après cela, le maître escomptait peut-être la joie de voir tout à l'heure le gamin courbé sur de grandes pages et condamné à mille hexamètres forcés. Oh, mauvais, méchant sourire alors !

Mais je ne m'attardai pas à démêler cette psychologie.

Tout de suite, je fus ramené au sentiment de ma situation. Ainsi, l'on m'abandonnait là? Personne n'aurait cure de mon existence? J'étais à la merci d'un voisin qui n'avait qu'une chiquenaude à donner pour que ma pyramide s'effondrât et m'aplatit dans son écroulement. Ah, quelle vie! Trembler, trembler toujours.

Et puis, je mourais de faim. A mes oreilles, retentissait maintenant l'énervante psalmodie des élèves :

Infandum, regina, jubes...

Ça ne finissait plus.

Soudain, une grosse cloche retentit comme un tocsin dans le corridor. Un grand bruit éclata dans l'étude : les élèves se levaient avec précipitation, ouvraient et refermaient

leurs cases avec fracas ; puis ils vinrent se ranger devant la porte ouverte :

— Marche ! dit le pion.

La colonne s'ébranla et disparut.

Seul ! Une angoisse indicible s'empara de moi. Je mourrais donc sans secours ! Avec le courage des désespérés, je tentai de me sauver par les étroites meurtrières ménagées dans l'édifice. J'essayai même, ô folie, de renverser le colossal monument, comme autrefois Samson le temple des Philistins.

A bout de souffle et de courage, je pris le parti de m'évanouir.

* * *

En recouvrant le sens, je fus bien surpris de me trouver sur la marge d'une croisée. Devant moi, s'étendait une vaste cour rem-

plie d'élèves qui jouaient aux barres et dont les cris aigus m'étourdissaient.

Tout contre ma fenêtre, deux gamins causaient. C'étaient Pageot et son ami Duret de la *quatrième A*, au piquet, bras croisés et tournant le dos aux camarades.

Je ne prêtai d'abord qu'une attention distraite au colloque que ces messieurs fainéants avaient engagé pour adoucir l'ennui d'une juste punition. Mais il me sembla soudain qu'ils s'entretenaient de moi. Alors, j'écoutai de toutes mes forces, et voici ce que j'entendis, *horresco referens*, comme disait le père Enée dans le Virgile de tout à l'heure.

— Pour deux billes en verre et ton gros calot de stuc, disait Pageot, je veux bien te le céder. Vois-tu, les hannetons sont rares cette année...

— Zut, c'est trop cher, mon vieux ! répon-

dait l'ami Duret — un vilain petit bonhomme rempli de tâches de rousseur — Lamouroux m'a vendu son *cerf-volant* (*) pour deux billes; il avait des cornes, et ton hanneton n'en a pas!

— Dame, c'est un avantage! reprit Pageot avec un ricanement précoce qui me stupéfia. Et puis, mon cher, ce hanneton est un beau hanneton, très gros, très bien portant, très gai surtout, un mâle je crois. Il trainera ton chariot de papier sans effort. C'est un solide hanneton, quoi, un hanneton de trait. Je te le garantis huit jours, sans blague...

— Deux billes, c'est mon dernier mot, répliqua Duret.

— Et ton calot de stuc! ajouta Pageot. Allons tope là, l'affaire est conclue.

— Non, pas le calot, répartit Duret qui

(*) Insecte du genre lucane.

s'entêtait. Tu es bon, toi ! Gare, v'là le pion !

C'en était trop. Je m'avisai tout à coup que je remuais en parfaite liberté sur cette fenêtre. Et j'oubliais de me sauver ! Insensé que j'étais !

Alors, tandis qu'ils continuaient à débattre le prix du honteux marché, je me préparai à l'évasion.

En riant sous cape, comme on dit, du bon tour que j'allais jouer à ces deux abominables hannetonniers, je gravis doucement une moulure de la croisée afin de m'établir sur une éminence d'où je prendrais plus facilement mon essor. Tout à coup, j'ouvris mes ailes et m'élançai vers le ciel.

Je retombai comme une masse.

Malédiction ! J'avais un fil à la patte !

— Tu vois, tu vois ! s'écria Pageot triom-

phant. Quand je te le disais ! Va, c'est bien le hanneton qu'il te faut !

Hélas, cette fatale tentative de reconquérir l'espace n'avait servi qu'à justifier d'une façon éclatante le panégyrique de toutes mes qualités.

Et maintenant l'ami Duret était décidé :

— Tope là, dit-il, le calot est à toi. Quand le pion aura tourné le dos, tu me passeras ton coléoptère !

IV

Non, je ne conterai pas en détail les mauvais traitements dont m'accabla l'ami Duret sous prétexte de me perfectionner et faire de moi, ainsi qu'il disait, un hanneton accompli et le plus savant du monde.

Ce récit tirerait trop de larmes.

Ce fut la plus terrible phase de ma captivité. C'est à cette époque douloureuse, que j'appris à trainer des chariots de carton chargés de pains à cacheter, à faire l'exercice avec un mince rouleau de papier, à hiéro-

glypher sur des cahiers au moyen de mes pattes imprégnées d'encre.

Bientôt, je donnai des représentations. Je fus en vedette sur des affiches !

Je ne quittais plus mon nouveau maître, qui s'était fêru pour moi d'une vive amitié. La terreur qu'il m'inspirait, du reste, me rendait d'une docilité parfaite. Sans cesse promené de l'étude à la récréation, de la récréation au réfectoire, du réfectoire au dortoir, je connus bien vite tous les coins et recoins de l'immense lycée.

Enfin, un samedi soir, après une représentation extraordinaire, je rentrai dans ma boîte — dans ma loge — plus fatigué et plus humilié que jamais. Mon impresario m'avait fait saluer le public en délire plus de trente fois de suite comme si nous étions en Amérique !

C'en était trop pour un hanneton sérieux tombé au rang d'un vulgaire baladin. Je résolus, et fermement cette fois, de me laisser mourir de faim. Des feuilles de marronnier d'Inde m'avaient été largement servies sur le plancher de ma prison. J'eus le courage de n'y point toucher. Et je persévérerai dans mon projet.

Le soir du second jour de jeûne, mon cas était lamentable. Je me rappelle; le crépuscule venait lentement; une lumière tranquille, rosée emplissait la classe.

Sérieusement inquiet de l'état de prostration où il me voyait plongé depuis vingt-quatre heures, l'ami Duret m'avait déposé sur son *Thesaurus poeticus*, près de la fenêtre, afin que je pusse respirer plus à l'aise. Et j'assistais, languissant comme un poitrinaire, au déclin d'un beau jour.

Un rossignolet chanta dans le parc; ses trilles nous arrivaient affaiblis, lointains; une cloche, qui se mit à tinter triste comme une plainte, se mêla à la mélodie de l'oiseau.

Moment de suave poésie, d'immatérielle douceur !

Les élèves subissaient malgré eux l'influence d'un spectacle plein de sérénité. Ils ne chuchotaient plus; ils se recueillaient dans l'imposant silence de la clarté mourante.

Et même le pion — un gros réjoui, cette fois — rêvait là-bas sur son estrade en se curant les oreilles avec le manche de son porte-plume !



Maintenant, je revoyais ma jeunesse si vite

vécue, la feuille de marronnier, mon berceau, les batelets voguant sur les bassins des Tuileries, la douce Hélène, Toto, la jolie dame, le beau créole et Pageot.

Que de souffrances pour une seule joie, et si brève, la joie de la lumière!

Pourquoi ce malheur sans trêve, cet acharnement du sort contre un coléoptère inoffensif? De quelle fatalité antique étais-je le jouet ridicule? O Dieu, dit le roi Lear, pourquoi me trainer si longtemps à travers un monde si dur!

Cependant, la nuit était venue. L'air fraîchissait; on avait fermé les fenêtres, et les becs de gaz répandaient à travers la salle leur tranquille rumeur.

Alors, comme au fond d'un rêve, je sentis qu'on me déposait avec précaution dans ma cellule. Hélas, que de soins superflus!

Demain, mon geôlier ne trouverait qu'un cadavre sur un lit de feuilles desséchées. Je serais libre, libre comme l'esclave d'Euripide!

Je reposais depuis quelques instants, l'esprit perdu en de suprêmes et indécises songeries, quand il me sembla entendre une voix flûtée qui murmurait :

L'épi naissant mûrit de la faux respecté,
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'Aurore ;
Et moi, comme lui belle et jeune comme lui,
Quoique l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux pas mourir encore!

Et la petite voix se tut dans un profond soupir...

O extase, c'était une jeune hannetonne !
Alors, subitement ranimé, je m'écriai
comme elle :

Je ne veux pas mourir encore !

Je dévorai à la hâte une feuille de marronnier. La vie me rentra par bouffées. Bientôt ragaillardî, j'essayai l'usage de mes membres. Victoire! J'avais recouvré toute ma vigueur.

Je m'avançai avec déférence :

— O ma sœur, quels barbares t'ont conduite en ces lieux? Quoi, ta jeunesse, ta beauté n'ont pas trouvé grâce devant ces misérables. Ah! maudits soient...

Mais la jolie hannetonne :

— Hé, dit-elle d'un ton dégagé, que tu es bête avec tes phrases! Si tu crois, mon vieux, que ça console! Certes, il est permis de gémir quand on est seul, mais à deux, voyons, c'est impardonnable!

Et la petite hannetonne me fit un clin d'œil.

Alors un immense amour m'envahit, je

m'approchai de cette captivante captive qui ne le faisait pas à la pose. Je vis son malheur, sa jeunesse, son idéale beauté et...

Le lendemain, au petit jour, dans une dernière et folle étreinte, nous nous jurâmes une éternelle foi.

Maintenant, une félicité extatique remplissait nos deux âmes. J'aimais, nous aimions; nous étions hébétés de notre bonheur!

Nous fimes le serment de vaincre tous les obstacles qui s'opposaient à notre délivrance, et de nous retrouver sur le marronnier du Vingt Mars si le hasard funeste séparait un jour nos destinées.

Je ne décrirai pas la joie de l'ami Duret quand il me retrouva en parfaite santé.

Elle fut tellement exubérante qu'il en oublia d'apprendre son *Dialogue des Morts*.

Invité à dire sa leçon, il bégaya d'une façon extravagante, si bien que le maître, impatienté :

— Assez, zéro. Apportez-moi donc ce jouet qui vous amuse si fort ?

Pour gagner du temps, l'ami Duret imagina d'apporter un pinceau de papier avec quoi il

avait barbouillé d'encre la couverture d'un de ses classiques.

— Oh, pas cela, cher monsieur, pas cela... la boîte, vous savez bien, cette boîte que vous essayez de cacher sous votre tunique...

Vaincu, le gamin s'avança, et déposant sur la chaire notre boîte nuptiale :

— La voilà, dit-il, c'est des hannetons.

Et avec un « toupet » appris à l'école de Pageot :

— Je vous présente mes élèves.

Mais le pion, peu déconcerté par cette facétie qui provoquait un rire étouffé chez les camarades :

— Voyons donc, que leur avez-vous appris? Pas le *Dialogue des Morts*, je gage?

Cette fois, les élèves pouffèrent délibérément et confortablement.

Cependant le gamin demeurait impassible; mais, quand le gros rire se fut apaisé :

— C'est vrai, dit-il, je ne les ai pas bourrés de bêtises. Je leur ai appris l'exercice. Je travaille pour la revanche !

Tant pis, les élèves repouffèrent en sourdine. Ils toussaient, laissaient tomber des porte-plumes, des crayons sous le banc, afin de pouvoir se baisser et rire plus à l'aise. Décidément ce cancre de Duret était très fort.

— A merveille, dit le pion. M. Morel, conduisez-moi donc ce jeune éleveur chez Monsieur le surveillant et prenez avec vous cette pièce à conviction.

Quelques minutes après, Morel, le sueur de la *quatrième A*, un être justement détesté pour son application et son exemplaire conduite, le frotteur de manches, en un mot le candidat au prix d'honneur, se trouvait dans

le corridor avec la boîte et notre geôlier qu'il tenait par le bras.

Soudain, d'une violente secousse, l'ami Duret se dégagea des ongles crochus du prix d'honneur, et fondant sur lui avec l'impétuosité du jaguar, il s'efforça de lui arracher la boîte.

Dans cette lutte sauvage, nous pensâmes être fracassés et je prodiguais mille consolations à ma compagne terrifiée.

Enfin, Morel, qui devait être plus mort que vif, consentit à lâcher prise. La boîte tomba. Dans sa chute elle s'ouvrit et nous roulâmes sur le parquet.

C'est ici que j'eus l'occasion d'admirer la vivacité de ma maîtresse. Se voyant libre, elle déploya ses ailes :

— Adieu, cher! Sur le marronnier du Vingt Mars!

Et elle s'envola.

Hélas, moi, je n'étais pas aussi souple. Les exercices cruels auxquels m'avait soumis l'humeur théâtrale de l'ami Duret, me privaient pour ainsi dire de l'usage de deux pattes. Je marchais difficilement, sans compter que la nuit d'ivresse que j'avais passée avec la jolie prisonnière me plongeait dans un engourdissement funeste.

Je ne sus pas déployer mes ailes avec assez de promptitude. Voilà pourquoi l'ami Duret, après avoir administré à Morel une maitresse claque d'honneur, eut le temps de me ramasser et de m'insinuer dans sa poche.

Mais alors, je m'indignai. La cohabitation avec un mouchoir, jamais ! Je fus pris d'un tel dégoût que, retrouvant mon ancienne vigueur, je me mis à gigoter de toutes mes pattes avec la frénésie de la rage.

L'effet fût immédiat. La main de Duret me remit à l'air ; je n'en continuai pas moins mes grattements exaspérés si bien que la main s'ouvrit.

Je me sentis tomber. Alors je déployai mes ailes tant que je pus. D'abord, je rasai le sol pendant quelques secondes. J'étais poursuivi par le jeune bougre qui voulut m'abattre d'un coup de képi. Par bonheur, il me rata, ce qui me permit de franchir une porte ouverte et de prendre un grand vol dans la cour.

Libre ! J'étais libre !

J'atteignis un tilleul immense, et c'est là qu'épuisé par tant d'efforts et d'aventures, je tombai sans connaissance.

VI

Quand je rouvris les yeux je fus bien étonné de voir un petit oiseau auprès de moi.

C'était une mésange. Elle m'expliqua pudiquement qu'elle bâtissait son nid sur une branche voisine, et que ce matin, tandis qu'elle s'en allait aux provisions, elle m'avait trouvé là gisant sans vie.

Son amant m'était venu voir à son tour et tout de suite, d'un coup de bec, il avait voulu me précipiter sur le sol. Mais la petite mésange l'avait supplié de n'en rien faire :

il fallait attendre, on avait vu des cas de léthargie si extraordinaires ! Et voilà que j'étais ressuscité ! La petite mésange ne se possédait pas de joie.

Je la remerciai de sa tendre sollicitude et l'assurai de ma reconnaissance. Elle hocha la queue en signe de satisfaction et demanda si j'avais faim. En même temps, elle arrachait des morceaux de feuille qu'elle servit devant moi, en me recommandant de manger avec modération. Puis, elle s'envola après m'avoir déclaré qu'elle reviendrait bientôt.

Cependant, il me tardait d'essayer mes forces, car l'on pense que je n'oubliais pas le marronnier du Vingt Mars. Je mangeai donc de fort bon appétit mais sans gloutonnerie. Après quoi, j'explorai les environs de mon tilleul.

Comme je me sentais vigoureux, je me proposai de partir le soir même pour les Tuileries. A la rigueur, rien ne m'eût empêché de m'envoler sur le champ. Mais partir sans remercier la petite mésange me parut un acte d'ingratitude noire, et digne d'un homme.

Je regagnai donc mon asile. J'y étais à peine installé, que j'entendis au-dessous de moi le ramage de deux oiselets.

C'était la mésange qui s'entretenait avec son galant.

— Alors, il va bien, mignonne? disait ce dernier.

— Mais oui, mon gros; il mange. Demain, au clair jour, j'irai lui chercher des feuilles de marronnier: les hannetons préfèrent cela. Le nôtre engraissera plus vite.

Brave petite mésange va!

— Ainsi, ma belle, reprit le monsieur, tu

crois que demain il sera tout à fait gaillard et bien portant ?

— J'en suis sûre, répondit Madame. Demain, il sera à point. Nous pourrons le manger. Quel régal délicieux !

Je demeurai stupide. Ah, les monstres ! Tout à coup, sans réfléchir, je pris la fuite.

Mais la mésange m'avait aperçu ; elle s'élança à ma poursuite.

Terrible aventure ! La course était vertigineuse. Tantôt, la mésange s'approchait si près de moi, qu'elle pensait déjà me saisir ; un brusque détour me sauvait de son bec vorace. Tantôt, je ronflais de toutes mes ailes et élytres pour l'effrayer. Dans sa colère, elle poussait des petits cris de rage, qui me faisaient frissonner.

Deux fois, elle crut me tenir ; mais je lui échappai encore. Hélas, mes forces s'épui-

saient et je me croyais perdu, lorsqu'un oiseau immense parut dans le ciel. Il tournait lentement dans l'azur comme autour d'un axe invisible; parfois, il s'arrêtait court, battait des ailes.

L'épervier!

Soudain, il se laissa tomber comme une pierre. Un cri strident retentit. Je me retournai. Déjà l'oiseau remontait vers le soleil en tenant dans ses serres la petite mésange!

Justice était faite.

VII

Je m'étais réfugié sur un chêne vénérable où je passai la nuit. Tant d'émotions chez un convalescent m'avaient contraint d'ajourner mon bonheur.

Mais le lendemain, dès le petit jour, je partis à tire-d'ailes vers le marronnier du Vingt Mars.

Ah comme le cœur me battait en approchant du but !

Est-ce qu'elle m'attendait au moins ? Et je songeais à l'inconstance, aux trahi-

sons, aux frivoles promesses des femelles...

J'arrivai...

Elle était là, ma captive. En me voyant, elle eut un beau cri de joie et nous nous tîmes longtemps empâtés.

Elle était plus belle que jamais. Elle s'était reculée pour me mieux voir :

— Mais c'est que tu as bonne mine, dit-elle. Comme tu es gros et vigoureux ! Ah, vrai, je me languissais de toi ! Nous allons joliment nous aimer, nous deux !

Et voilà. Nous connaissons le bonheur, le vrai bonheur, celui que l'on a conquis par des souffrances et qui ne se raconte pas. Aucun nuage ne saurait troubler la sérénité de nos joies. Point de querelles : une bouderie parfois, suscitée par la question de savoir qui aime l'autre davantage, car chacun assure que c'est lui.

Oui, nous sommes heureux. Et il semble que tout le monde le soit devenu autour de nous.

Hélène, la douce Hélène, cette fleur délicate et modeste, est revenue aux Tuileries ; mais ses joues sont roses aujourd'hui et ses yeux rayonnent. Elle a fermé son livre, la pensive gouvernante, car un beau soldat s'assied souvent auprès d'elle et lui parle d'amour :

— Mon temps est fini. Je vais retourner au pays. Retournerai-je seul ? Oh non. Venez avec moi, chère Hélène. Vous serez ma femme et je vous aimerai toujours !...

Et la jeune fille a répondu en baissant les yeux :

— Je vous aime ; nous partirons ensemble.

Et Toto, lui aussi, adore le militaire qui permet que l'on touche à son grand sabre et

raconte parfois de belles histoires remplies de coups de canon.

Je n'ai plus de haine contre ce petit et je m'attendris presque sur son sort en songeant qu'il franchira bientôt le seuil de l'infâme lycée. Les lycées, boîtes horribles, où s'étiolent, dans un chagrin éperdu, tant de petits garçons!

Et je viens de revoir le beau créole et sa *correspondante* qui se promenaient amoureusement dans le quinconce. Que c'est drôle, ils s'aiment encore! Les amours humaines peuvent donc durer comme les nôtres?

Après cela, Simone est belle à fixer l'inconstance, et les créoles sont si indolents qu'il doit leur être pénible de changer souvent de tendresses.



Et mes enfants?

Frères, rassurez-vous : j'ai fait mon devoir. Sans qu'on puisse m'accuser de jactance, je prédis que la race des hannetons sera éternelle. Oui, dans leur farouche et impuissante rage, les hommes peuvent ordonner le massacre, nous dragonner, lancer à notre pourchas ces hordes de gamins maudits, nous serons debout jusqu'à la fin des mondes. Nous nous moquons de tous les édits d'Hérode!

Ah, que pourraient les hommes méchants et débiles, si tous les insectes se liguèrent contre eux! Ils mourraient dans une conflagration terrible. Oui, ils mourraient tous; et alors régnerait la Paix Universelle, car c'est

l'homme seul qui donne l'exemple de tous les vices et de toutes les cruautés.

Dès aujourd'hui, je songe aux bases d'une fédération formidable pour la lutte contre l'humanité. Déjà, j'ai reçu l'adhésion des criquets d'Algérie, des Phylloxeras, des tarentules, des mouches charbonneuses, des guêpes, des scorpions, des fourmis et de toutes les vermines.

Microbes et bacilles m'ont également promis le puissant concours de leur force invincible et secrète.

Notre armée se forme. Dans quelques jours nos Etats seront réunis et proclameront aux peuples les *Droits de l'Insecte...*

Mais, à huitaine les affaires sérieuses, car c'est le temps d'aimer !

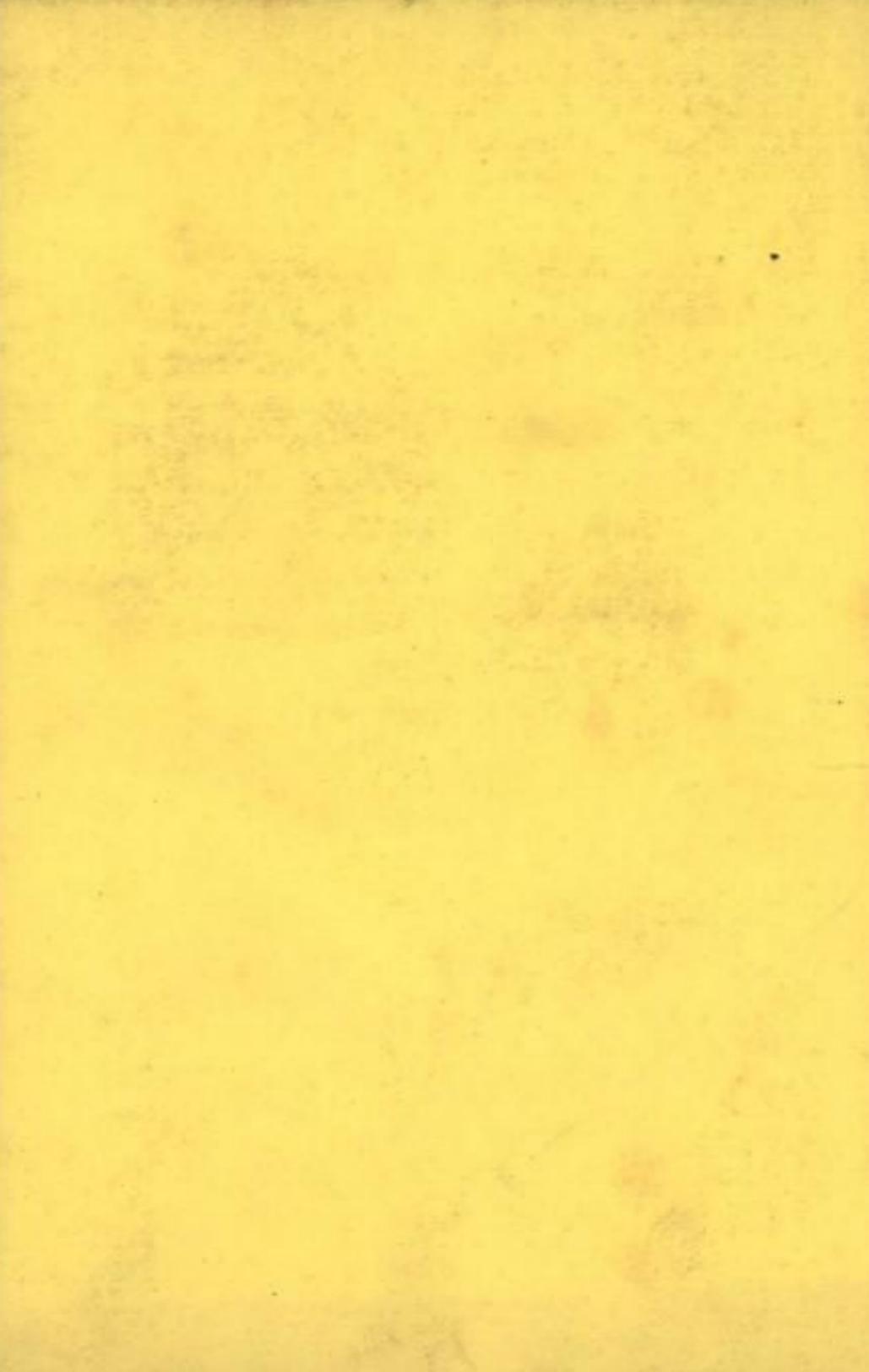
Chers hannetons, mes amis, j'ai rédigé ces mémoires pour vous apprendre que dans le

malheur il ne faut jamais désespérer. Et j'ai voulu aussi enseigner la prudence à nos enfants et surtout la haine de l'homme qui a promulgué partout cette devise sauvage :

Adversus melolonthes æterna auctoritas

Et maintenant, chers frères et chères sœurs, si vous volez le soir autour du marronnier du Vingt Mars, reposez-vous un instant sur l'arbre bien-aimé. Vous entendrez son tendre feuillage soupirer doucement nos amours sous la brise vespérale, tout comme autrefois, dans la forêt de Brocéliande, les chênes, les ormes et les frêles bouleaux se contaient les amours de Viviane, l'ondine bienfaisante, et de Lancelot, le bon chevalier.

Bruxelles. — Imp. A. BERQUEMAN, r. Chartreux, 52.



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après BIBL., d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des BIBL. et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les BIBL. appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les BIBL. auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leur numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés; et la dénomination 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme `<http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf>` qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL. encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux BIBL., en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemple de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux BIBL. un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemple à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux BIBL. dans les documents numérisés est interdite.